DISCOVRS. POLITIQVES.

De Messire DANIEL DE PRIEZAC, *Conseiller ordinaire du Roy en son Conseil d'Estat.*

PREMIERE PARTIE.

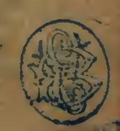
SECONDE EDITION.

A PARIS,

Chez P. ROCOLET, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, au Palais, aux Armes du Roy & de la Ville.

M. DC. LXI.

Avec Privilege du Roy.



A MONSEIGNEVR
SEGVIER
CHANCELIER
DE FRANCE.



ONSEIGNEVR,

A qui pourrois-je plus iustement addresser ces Discours de Politique, qu'à vous qui connoissez parfaitement toutes les beautez de cette Reine des Sciences, qui en possedez tous les Thresors, & qui les sçauez si heureusement dispenser pour la grandeur de l'Estat, & pour le salut des Peuples? comme cette Confidente des Roys est née sur leur pourpre, & qu'elle a le priuilege de s'asseoir auec eux sur leur Throsne;

Aussi dédaigne-t'elle tout ce qui est mediocre, & ne veut auoir pour Protecteurs que ceux dont l'esprit esleué surpasse, ou du moins égale la hauteur des dignitez les plus eminentes. Quel choix plus loüable pouuoit-elle donc faire que celuy d'vn Chancelier de France, qui a tousiours fait douter si la premiere des dignitez luy apportoit plus de splendeur, qu'elle n'en receuoit de luy? Certes, ce comble des honneurs où vous estes monté, a bien pû vous hausser, mais non pas vous faire plus grand, puis que la vraye grandeur vient de la Vertu, dont les Ouurages sont si accomplis, que les hommes ne sçauroient adiouster à leur perfection que des ornemens estrangers. Ce n'estoit pas assez, MONSEIGNEVR, que vous fussiez appellé à la succession de la gloire par tant de Nobles & Illustres Ayeux; mais il faloit encore pour maintenir & augmenter l'éclat de leur nom, que vostre propre merite vous conduisist par tous les degrez de l'honneur, iusques à ce sommet où la Vertu trouue sa iuste recompense, & sa derniere

Couronne. Comme la France auoit toûiours attendu de vous quelque chose de plus grand que ce qu'elle vous a donné; Aussi bien loin de la frustrer des effets de son attente, vous auez surmonté ses vœux par ce glorieux combat de vostre dignitè auec vostre merite. Elle porte à celuy-cy le mesme respect qui est deu à l'autre; & si vous auez esté l'obiet de son admiration dans l'exercice de la puissance publique, elle ne vous admire pas moins dans la conduite particuliere de vous mesme, qui est vne espece d'Empire independant de la Fortune, & dont la Raison tient le Sceptre. C'est là, où cette incomparable tranquillité d'esprit, qui dans vostre vie publique se repandoit au dehors, se recueille toute dans vostre vie priuée, où vous ioüissez de ce loisir occupé, & de ce repos actif qui est vne image de la souueraine felicité. C'est ainsi que la Vertu n'est pas moins agissante dans la retraitte que dans le public, ny moins éclatante dans l'ombre de la solitude, que dans le grand iour; Et on ne peut pas dire qu'elle soit sans affaires, puis que le

Ciel & la Terre sont les obiets de sa contemplation. Tant s'en faut mesme que ses éclypses luy fassent rien perdre de sa lumiere, qu'au contraire, nous voyons qu'elle se couronne de tous les nuages dont la fortune enuieuse tasche de l'offusquer. Il n'y aura donc iamais de tenebres pour vous, car soit que vous consacriez vos veilles au bien vniuersel de l'Estat, soit que vous vous ostiez au public pour vous rendre tout entier à vous mesme, vous, serez toûjours éclairé & enuironné des rayons de vostre dignité, & de ceux de vostre Vertu. Ie ne dis rien, MONSEIGNEVR, que les glorieuses images de vos actions passées ne vous ayent representé, & toutesfois vostre modestie m'impose le silence, & m'accuse d'auoir oublié que vous aymez bien mieux meriter des loüanges, que de les receuoir. Ie n'entreprens pas aussi de les dire, puis que celles mesme qui sont au dessus de mes forces, sont au dessous de vos merites, & qu'il seroit malaisé à tout autre de loüer celuy dont toute la vie est vne legitime loüange. Souffrez neantmoins

que la Politique, rendant à la Verité la Iustice qu'en cela seulement vous luy deniez, declare icy que ses Oracles n'ont iamais esté si venerables, que lors que vous les auez prononcez de vostre bouche, ou seellés de cette main qui sçait bien mieux imprimer l'Image du Prince dans le cœur de ses sujets, que sur la cire. C'est ce qui fait qu'elle recherche vostre protection par ma plume, & si ie ne la fais pas parler auec cette naturelle Majesté qui l'accompagne, ce m'est assez que ie ne trahisse point ses veritables sentimens. Quoy qu'il en arriue, ie me suis persuadé que mon ouurage receuroit de l'inscription de vostre tres-Illustre nom, le prix qu'il ne peut auoir de soy mesme. Vous cherissez tous les presens des sciences dont vous estes l'Arbitre, l'appuy, & l'ornement; & c'est cela mesme qui me fait esperer que vous agréerez celuy que vous offre,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-
obeïssant seruiteur,
PRIEZAC.



PREFACE.

COMME les hommes n'ont iamais rien conceu de si grand que le dessein de former, & d'establir des Republiques; Aussi ne sçauroient-ils rien executer de si glorieux que de les animer par de saintes loix, & de leur donner ces mouuemens reglés qui conseruent leur estre, & les conduisent à leur derniere perfection. Le plan qu'ils tracerent autresfois de ces superbes & magnifiques Ouurages, fut bien le plus noble effet de leur inuention & de leur industrie; Mais le iuste gouuernement par lequel ils les ont maintenus, n'a pû estre que le chef-

d'œuure d'vne sagesse inspirée d'en-haut à des hommes, qui sembloient auoir apris dans le Ciel l'Art de former ces belles Images de l'Empire de Dieu. C'est, sans doute, cette sagesse qui fait dans l'Estat ce que la raison souueraine fait dans l'Vniuers, où elle conduit & gouuerne tout en la Nature, en l'Art, & aux Sciences. C'est elle, qui a ramassé comme en vn seul corps les hommes dispersez, qui leur a donné le modele des Cités, qui a estably le commerce de leur vie commune, qui a fait toutes les liaisons de leur societé ciuile. C'est elle qui les a premierement vnis par les mariages; & enfin par l'exquise communication des sçiences, de la raison, & du discours qui a disposé leurs affe-ctions, & en a fait naistre les iustes accords de leur communauté. Il est vray qu'au commencement leur Philosophie s'occupoit plus à obseruer les grandeurs, les distances, les reuolutions, & les periodes des Astres qu'à rechercher les parfaites

formes, & les droites regles du gouuernement des Cités & des Republiques. Mais enfin Socrate la retirant de cette haute contemplation, la fit descendre du Ciel sur la Terre, la logea dans les Villes, l'introduisit dans les maisons des Citoyens, dont elle reforma les mœurs dereglées, en leur monstrant les recompenses du bien, & les peines du mal.

En suite, Platon son Disciple luy ayant appris à parler de bonne grace, entreprit de la presenter aux Magistrats, & mesme de la conduire comme par la main, dans les Palais des Roys qui la couurirent de leur pourpre, en recompense de ce qu'elle leur enseignoit à bien gouuerner leur Royaume. Cét heureux succez fit naistre le desir qu'il eut de prendre les iustes mesures d'vne Republique, d'en desseigner la police, d'en prescrire les loix, & d'en laisser à la posterité vne image parfaite, & accomplie de tout point.

Cependant, les hommes ingrats ont bien osé l'accuser d'auoir donné des regles à des Citoyens imaginaires, puis qu'à moins que d'en créer de nouueaux, il seroit impossible d'obseruer des loix si esloignées des offices de la vie commune. On dit mesme qu'vn Philosophe de sa secte, ayant obtenu permission de l'Empereur Galien, de rebastir vne Ville sur ses anciennes ruines, & de la regler par la police de son Maistre, auoit esté contraint de confesser qu'il estoit plus aisé de conceuoir les idées d'vne Cité, que de les faire sortir en œuures, & leur donner la consistence. Et à dire la verité, toute Philosophie n'est pas propre pour gouuerner vn Estat; La ciuile seulement puisée dans ses pures sources peut faire cét office, car on ne donne point de veritables loix ny à la Republique de Platon, ny à l Vtopie de Thomas Morus, qui sont les deux Royaumes des Idées. Mais parce que les Philosophes ne aissēt pas de discourir du parfait té-

perament du corps humain, encore que la Nature ne l'ait iamais connu; & que les Mathematiciens se figurent vn point indiuisible qui ne se trouue nulle part; En cette sorte Platon voulut depeindre des plus belles couleurs vne image de gouuernement sur laquelle, comme sur vn modele accomply, les Peuples de la Grece peussent former leur Republique. Certainement, les choses qui sont au delà des forces humaines, & dont l'excellence se peut bien conceuoir non pas rencontrer, nous consolent de cét auantage, qu'elles nous excitent, & nous enflammét à l'amour de celles qui s'esloignent le moins de cette haute perfection. Ce fut, sans doute, la pensée de ces deux grands hommes de l'Antiquité, dont l'vn nous a proposé l'idée d'vn Orateur qui n'a iamais eu d'exemple, & l'autre le portrait d'vn Prince que depuis tant de siecles la Nature n'a pû conceuoir, ny donner à la Terre,

De l'Academie de Platon sortit Aristote la gloire du Lycée, & de toutes les hautes sciences, dans le démeslement d'esquelles il se rendist si admirable, qu'il contraignist les Grecs de dire, qu'il trempoit sa plume dans le sens plutost que dans l'ancre. Comme il auoit la parfaite connoissance de toutes les parties de la Philosophie, il reconnut enfin que la ciuile seule, qui consiste en l'action, pouuoit apprendre à bien regler les Peuples, & à porter vne couronne auec reputation. Il examina deslors toutes les formes du gouuernement des Republiques de son temps; il considera leurs forces, leurs loix, leurs coustumes, leurs conseils de paix & de guerre, & apres en auoir marqué les defauts & les perfections, il bastist vne Cité sur de si fermes fondemens, qu'ils n'ont pû estre ébranlez par aucune puissance soit du temps, soit de la fortune. Elle ne fut pas ceinte de haut murs comme Carthage, ny decorée de magnifiques bastimens

comme Alexandrie, ny esleuée sur des montagnes comme Rome; Mais en recompense, elle fut animée de l'esprit d'vne parfaite police, ornée de loix equitables, munie & fortifiée de tous les beaux preceptes du gouuernement d'vn Estat. La Philosophie ciuile y sied en son Thrône; la Iustice y rend les iugemens, l'abondance y fournit les choses necessaires, la force la defend, la paix en garde les portes, & toutes les Vertus qui habitent au dedans, en consomment la felicité. Toutes ces autres Villes qui ont esté le siege des Empires, les Maistresses des Nations, & qui ont fait tout l'orgueil de la Terre, ont enfin veu leur hauteur égalée à leurs fondemens, & encore auiourd'huy on les cherche au milieu d'elles-mesmes, sans y pouuoir trouuer aucune autre image de leur premiere grandeur que les reliques de leur ruine. Mais la Cité qu'Aristote a bastie sur du papier ne finira qu'auec les siecles, rajeunira par sa vieillesse, & malgré

les efforts du temps, des flâmes, de la guerre, & de la fortune, donnera des loix à tous les Empires, & obligera tous les Peuples ciuilisez à la prendre pour le modele de celles qu'ils voudront rendre sages en leurs conseils, reglées en leurs polices, heureuses en leur tranquillité, & iustes en la dispensation des peines, & des recompenses.

Or comme toute la Philosophie politique est diuisée en trois parties, dont la premiere cultiue les mœurs, la seconde regle les familles, & la troisiéme s'occupe à gouuerner les Republiques; Aussi ce grand Genie des sciences nous en a laissé les preceptes, & les maximes dans ses Morales, dans son Oeconomique, & dans sa Politique. Il ne s'est pas contenté de mettre en ordre ce que les autres Philosophes n'auoient enseigné qu'auec confusion, mais depuis, il a inuenté plusieurs choses dignes de la faueur, & de l'admiration de tous les sages Politiques. C'est ce qui fait que nous regretons

tous les iours la perte irreparable d'vne partie de cét excellent Ouurage, sur le plan duquel Ciceron auoit composé ces admirables liures de la Republique, où la Prudence & l'Eloquence disputoient le prix de la victoire. Les precieux fragmens qui nous en restent encore, nous approuuent que cét Autheur dont l'esprit estoit aussi grand que l'Empire où il estoit né, auoit traitté ce sujet auec la pompe & la grauité digne d'vn Orateur parfait, & d'vn Consul de Rome. En effet, luy seul pouuoit nettement expliquer les sentimens d'Aristote, & donner de la lumiere à tant d'endroits de ses écrits qui par la briéueté du stile iettent des tenebres dans l'esprit des Interpretes les plus clairvoyans. Il est vray que sa Politique est vn miroir dans lequel on peut voir la face de tous les iustes Empires : On peut encore dire que c'est vne fontaine publique, où chacun a droit de puiser la prudence d'Estat; mais par faute d'adresse les vns ont

defiguré ces belles Images, & les autres ont fait couler les eaux de cette pure source, par des canaux infectez de poiſon.

Cependant, il faut auoüer que c'eſt le ſort de ces matieres d'eſtre bien ſouuent douteuſes & incertaines, & c'eſt pour cela que Platon ne voulut point admettre la Politique au nombre, & au rang des ſciences dont les principes doiuent eſtre clairs, euidens, & connus par eux meſmes. Il eſtimoit que la Prudence ciuile ne pouuoit eſtre ny vne Science, ny vn Art, parce que tout ce qui tombe ſous les actions, peut eſtre, & n'eſtre pas, & que l'action & l'ouurage ſont deux choſes differentes, puis que l'vn depend de l'Art comme l'autre depend de la Prudence. Toutesfois, ſi les lignes qui ſont épanduës ſur la baſe de la pyramide, s'vniſſent en ſa pointe; ſi les rayons de la lumiere qui ſe trouuent épars en l'air, ſe rallient au corps du Soleil; & ſi entre les puiſſances exterieures de l'ame,

le ſens commun eſt capable de tous les ſens particuliers ; nous pouuons dire qu'en la meſme ſorte, la Politique n'eſt pas ſeulement vne ſcience, mais auſſi qu'elle embraſſe tout ce qui appartient aux autres ſciences qui luy ſont ſouſmiſes. Que s'il eſt ainſi, que pour toutes les fonctions ordinaires des hommes, il y ayt des Arts & des ſciences pour les inſtruire, & pour les éclairer; la noble fonction de gouuerner les Peuples, & de regler les mœurs par la raiſon, ſera-t-elle deſtituée des addreſſes de l'Art, & du ſecours de la ſcience? Mais ne ſera-t-elle point plutoſt la ſcience des ſciences, puis qu'elle les enferme toutes dans ſa circonferance, & que la Militaire, la Iudiciaire, l'Oratoire, & l'Oeconomique la reconnoiſſent pour leur Souueraine? Elle leur commande, elle les employe quand bon luy ſemble, & pour marque de ſa grandeur, elle les fait repoſer ſous ſa protection par la meſme puiſſance, par laquel-

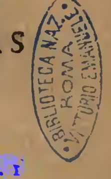
le elle conſerue les Eſtats. Enfin, la connoiſſance, ſuit la nature de la choſe, comme l'action ſuit celle de ſon objet qui la determine, & de là vient que cette connoiſſance eſt d'autant plus noble, que l'objet eſt plus excellent.

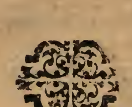
Que s'il eſt vray qu'entre toutes les ſciences actiues, celle, ſans doute, eſt la plus eminente qui n'eſt point ſouſmiſe, & qui ſert à vne autre fin qu'à celle qu'elle ſe propoſe; ne faut-il pas confeſſer que la Politique excelle entre toutes, puis qu'elle ſe peut vanter d'eſtre la derniere felicité humaine, à laquelle les fins particulieres des autres ſciences ſe raportent? N'eſt-elle pas d'autant plus eſleuée au deſſus de toutes, que ſon nom eſt plus auguſte, ſon objet plus eſtendu, & ſon fruict plus diuin? N'eſt-ce pas elle, qui donne les preceptes de la parfaite police, & les regles des Vertus morales qui ont par ſon moyen leurs operations plus vniuerſelles? N'eſt-ce pas elle, qui eſt la

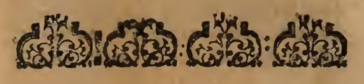
Maistresse des Arts & des sciences; la moderatrice des actions humaines, la Reyne de la Vie, le Genie des Estats, & la Tutrice de leur felicité? N'est-ce pas elle, qui asseure les fondemens du Throsne des Roys, qui preside à leurs conseils; & qui imprime dans le cœur des sujets cét amour, & ce respect sans lequel leur Couronne perdroit tout son éclat? En effet, cette noble Philosophie n'a son vray vsage qu'en des mains royalles, & n'est iamais si fiere que quand elle s'occupe non pas à former des argumens de Dialectique, mais à donner des loix aux Peuples, & à commander à toute la Terre. Aussi, quoy que les autres sciences s'acquierent par l'estude, celly-cy selon Aristote, est donnée par sort, comme s'il vouloit dire que la disposition naturelle qui viét du Ciel aux hommes, & qui ne depend pas de leur volonté, sert de base & de fondement à toutes les Vertus Politiques.


BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

TABLE
DES DISCOVRS CONTENVS EN ce Liure.

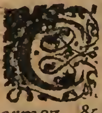






LA POLITIQVE

DE LA SOCIETE'



E n'eſt pas d'aujourd'huy qu'on s'eſt plaint de ce que les Animaux naiſſent tous inſtruits, tous armez, & auec vne imagination ſi determinée à tout ce qui leur eſt neceſſaire, qu'vn ſeul peut ſuffire à ſoy-meſme; & qu'au contraire l'Homme, le plus beau chef-d'œuure du Createur, vient tout nud dans le Monde qui toutesfois doit receuoir ſes Lois, & reconnoiſtre ſon Empire. Il ſemble donc que la Nature l'ait pouſſé au milieu d'vn champ de combat, ſans defence &

ſans armes ; ou que comme ſi elle l'auoit ſauué de quelque naufrage, elle l'ait ietté ſur la terre pour y eſtre vn ſpectacle de foibleſſe, & vn recueil de maux & de miſeres. Mais apres tout cela, les plus obſtinez Accuſateurs ont eſté contraints de la iuſtifier autant de fois qu'ils ont conſideré qu'entre les biens eſcheus au partage des hommes, elle leur auoit fait le grand preſent de la parole pour eſtre comme la peinture de leurs penſées, le lien de leurs volontez, & l'ame de leur ſocieté. En effet, ce fut le diſcours authoriſé de la Raiſon, qui diſpoſant leurs affections, & les reglant à la meſure des tons harmoniques, en fit naiſtre la conſonance & les accords de leur vie ciuile. Il n'eut pas plutoſt appellé à ſon ſecours les forces & les charmes de l'Eloquence, que cette Reyne des cœurs, apres les auoir retirez des montagnes ou ils eſtoient errants & diſperſez, les raillia ſous des loix de police, & les arreſtà dans les villes ſans autres

chaiſnes que celles de ſa voix. Ce n'eſt pas que ie veüille renoueller icy l'ancienne querelle de l'Orateur Craſſus, & du Iuriſconſulte Sceuola, ny rechercher auec eux ſi c'eſt l'Eloquence, ou la Prudence qui ait ietté les premiers fondemens de la ſocieté des hommes. Mais i'oſe dire que ſi la Raiſon expliquée par l'Eloquence & animée de ſes mouuemens n'a peu accomplir cét Ouurage, la Prudence muette n'en peut auſſi auoir toute la gloire qui n'eſt pas moins deuë à la perſuation de l'vne, qu'à la preuoyance de l'autre.

Quoy qu'il en ſoit, la Nature s'en eſtoit auparauant meſlée, quand aſſiſtée de l'Intelligence qui la conduit, elle fit que l'homme ne peuſt rien voir en ſoy, ny hors de ſoy, qui ne luy fuſt ou vn exemple, ou vn attrait pour conuerſer auec ſes ſemblables & viure en leur compagnie. S'il ſe regarde ſoy-meſme, il voit dans la communication des eſprits & des parties de ſon corps auec les

puiſſances de ſon ame, l'image d'vne ſocieté ſi neceſſaire, que le concert n'en peut eſtre rompu qu'au meſme temps la ruine du composé ne s'en enſuiue. S'il conſidere les Elemens qui entrent dans ſon admirable ſtructure, il trouue que l'aſſemblage de leurs qualitez, quoy que contraires, fait l'eſtre, le mouuement, la vie, & la conſeruation des choſes naturelles. S'il examine leurs ſympaties, leurs vnions, & leurs aſſociations, il deſcouure ce commerce naturel, dans lequel il n'eſt point de choſe ſi delaiſſée de la nature, qui n'ait vne ſecrete vertu pour en attirer vne autre, & qui ne ſoit à luy-meſme comme vn modele du commerce ciuil qu'il doit auoir auec les autres hommes. S'il arreſte ſes yeux ſur les plantes & ſur les arbres, il les voit deſpoüiller de leurs feüilles & de leurs fruits, preſque au meſme temps qu'on les ſepare de leur racine, ou qu'on les arrache du ſein de leur commune mere. S'il apperçoit vn exain d'a-

beilles qui rentre dans ses ruches, il se ressouuient que c'est pour y viure en vne communauté de biens & de labeurs, & pour y obseruer les loix d'vne Police la plus ancienne de toutes les Polices. S'il contemple le Ciel, il apprend que les plus heureuses influences ne decoulent que de la conionction des Astres, & que les Signes que les Astronomes appellent solitaires, ne contribuent que fort peu, ou rien du tout au bien de l'Vniuers. S'il esleue son esprit par dessus les Cieux, il admire l'ordre d'vne sainte Republique dans les Hierarchies des Anges, & adore la grandeur de ce Dieu, qui estant le principe de l'vnité, & l'Vnité mesme, ne laisse pas d'admettre quelque figure de societé en l'ineffable pluralité des Diuines Personnes.

Mais quand bien le desir de la societé ne suiuroit point le mouuement de la nature, & que l'homme seroit né si heureusement, qu'il ne deust sa conseruation qu'à luy-mesme, il aymeroit neantmoins la com-

pagnie qui seule luy peut acquerir l'excellence, & donner le parfait vsage des plus nobles puissances de son ame. Sa felicité mesme seroit imparfaite s'il ne pouuoit faire part à ses amis de son contentement, & la solitude luy seroit aussi odieuse que le vuide dont elle porte l'image, est insupportable à la nature. Que s'il se trouue quelq'vn qui ayant renoncé à l'humanité, se bannisse luy-mesme de la compagnie des hommes pour demeurer en celle des bestes, ou que pressé de la melancolie qui l'agite, il fuye la lumiere publique pour se cacher dans l'obscurité des deserts, Aristote prononce qu'il faut qu'il soit ou vne beste, ou vn Dieu. Il veut dire qu'il faut que ses mœurs sauuages & sa brutalité l'abbaissent au dessous des hommes, ou que sa pieté & sa religion l'esleuent au dessus de leur condition. Dans le premier estat qui luy fait auoir en horreur tous les hōnestes plaisirs de la conuersation ciuile, on peut dire qu'il tient de la

ἢ θηρίον, ἢ θεός, lib. 1. Polit. c. 2.

nature des beſtes farouches ; dans le deuxiéme, il ſe fait regarder comme l'idée de la perfection meſme, & ces deux extremitez le mettent également hors du rang des Citoyens, & ne ſouffrent pas qu'il ſoit compris dans le nombre des parties de la ſocieté. C'eſt donc vn effet ſemblable de deux cauſes contraires, puis que la ſuprême excellence, & la plus baſſe des imperfections conſpirent en ce point, & s'accordent enſemble pour exclure ce Solitaire du nombre des Citoyens & de la condition des hommes.

Cependant, les maximes de la Politique Chreſtienne ne ſont pas ſi ennemies de la ſolitude, qu'elles permettent qu'on retranche de la Cité ces heureux ſolitaires qui cherchent dans les deſerts vn Aſyle contre la foule importune des paſſions qu'on voit regner dans les villes, ou qui ne s'eſloignent de la conuerſation des hommes que pour s'approcher de celle des Anges. Quoy que dans vne vie retirée & toute recueil-

lie en ſoy-meſme, ils ſe contentent de leurs propres biens ; Quoy que dans leur cachette, ils imitent ces animaux qui effacent leurs traces à la porte de leurs tanieres; ils ne ſont pas pourtant ſeparez de la Republique, puis qu'ils y ſont vnis non point de l'vnion exterieure, mais de l'interieure, & d'vn lien qui n'eſt pas moins puiſſant pour eſtre inuiſible. Et certes, la nature de l'homme le rend capable de l'vne & de l'autre vie, quoy qu'entant qu'il eſt compoſé d'vn corps & d'vne ame, la ſocieté luy ſoit plus naturelle comme celle qui eſt le remede de ſon imperfection, le ſecours de ſon indigence, & le rempart de ſa foibleſſe. L'homme, ſans doute, eſt l'abregé du monde, le miracle de la nature, la meſure de toutes choſes, & le riche portrait des merueilles du Createur; cependant auec tout cela, s'il ſe trouue dans vne ſolitude deſtitué du ſecours des autres hommes, il ne ſçauroit ſe maintenir en ſon eſtre, ny eſchapper aux perils qui menacent

ſa vie. Il n'y a que Dieu ſeul qui en ſon eſtre glorieux & independant ſuffiſe à ſoy-meſme, qui rallie tous les biens dans la perfection de ſon eſſence, & qui en ſon adorable vnité trouue tous ſes nombres. Mais les hommes imparfaits ne ſçauroient ſe paſſer les vns des autres; auſſi ne, ſont-ils pas nez pour eux-meſmes puis que comme parcelles du monde, ils y ſont attachez par des liens qu'on ne ſçauroit rompre ſans diuiſer l'vnité du genre humain, & ſans diſſoudre la plus belle harmonie de l'Vniuers. C'eſt pour la conſeruer que l'Autheur de la nature a graué dans leurs ames l'inclination de viure en ſocieté, & qu'il les a vnis enſemble par cette ſecrete ſympathie d'où ſont deriuez des biens infinis. Les deſerts & les ſolitudes arroſées de leurs larmes & de leur ſueur, n'euſſent produit que des eſpines & des plantes ſans fruits; mais ils ne furent pas plutoſt entrez en communauté, qu'ils fonderent les villes, eſtablirent les Republiques, inuan-

terent les arts, composerent les sciences, & que d'vn nombre innombrable de personnes contraires en humeurs & en affections, ils en firent comme vn corps animé & regi par vn seul esprit. Enfin, comme en toutes les choses il y a non seulement vne disposition de la matiere à la forme, mais encore vne liaison entr'elles qui les fait subsister ; Aussi y a-t'il vne telle vnion entre les parties de la societé des hommes, qu'aucune n'en peut estre separée que par violence, comme il se voit en celles que le glaiue des Loix & de la Iustice retranchent de la Republique.

Or parce que toute societé est simple, ou composée, le dessein de la nature a esté d'establir la premiere pour la conseruation des especes, & pour cét ordre des personnes, qui a seruy de fondement aux trois societez qui se contractent entre le mary & la femme, entre le pere & les enfans, entre le maistre & le seruiteur. Mais quant à la societé composée,

elle eſt toute deſtinée aux actions & aux offices de la vie ciuile, tantoſt dans la famille, & tantoſt dans la Cité où reluit ſa plus grande perfection, & où ſe trouuent les biens infinis qui en naiſſent. Il eſt vray que Platon a creu que cette derniere ſocieté n'eſtoit differente des premieres que du plus grand nombre au plus petit; mais Ariſtote l'en reprend, & nous enſeigne qu'elles different toutes non moins d'eſpeçe que de nombre, puis qu'il ne les faut pas tant conſiderer par la matiere que par la forme qui leur donne l'eſtre. La nature n'a donc pas ſeulement ſon droit particulier, mais auſſi ſon droit public qu'elle fait reconnoiſtre dans les communautez des hommes qui ſe rangent ſous vn ordre politique, & ſe ſoûmettent aux loix d'vne meſme police. Ils eſtoient nez pour cette belle & heureuſe ſocieté, mais ils ne l'auroient iamais conſeruée ſi le droit des gens venant à leur ſecours, n'euſt fait entr'eux la diſtribution des domai-

nes, pour empeſcher que la culture des terres ne fuſt abandonnée. En ſuite les bornes furent plantées dans les heritages, les loix tant des acquiſitions que des eſchanges, publiées, & le concert de la ſocieté ciuile fut le premier objet & la noble fin des Legiſlateurs.





DE LA FAMILLE.

IL ne pouuoit eſchoir à la Famille vne grande gloire, ny des titres d'honneur plus éclatans, que d'eſtre regardée des Legiſlateurs comme le fondement de la ſocieté ciuile, comme la mere des Citez, & le ſeminaire des Republiques qui ſont les nobles productions de ſa fecondité, C'eſt de ſon ſein qu'on a veu ſortir des peuples nombreux, & c'eſt encore ſur ſon œconomie que les ſages Politiques ont formé la Police, eſtably l'ordre, reglé les mouuemens, & pris les plus iuſtes meſures d'vn Empire parfait & accomply. Car comme tout ce qui ſe paſſe dans la reuolution de ces vaſtes globes qui roulent ſur nos teſtes, ſe paſſe dans les petits cercles d'vne ſphere artificielle; Auſſi tout ce qui

se fait dans le gouuernement d'vn Royaume, se fait en la mesme sorte dans la conduite d'vne seule famille. En effet, l'Estat œconomique estoit autresfois la Monarchie naturelle & abbregée des premiers hommes dont la sagesse & l'humanité furent si grandes, qu'au lieu d'en designer le chef par le superbe & imperieux titre de Roy, ou de Seigneur, ils se contenterent de luy faire porter le nom doux & modeste de Pere de famille. Il y a cette difference entre les deux Principautez, que l'vsage de la puissance legitime est moins noble & plus restraint dans la direction d'vne famille que dans l'administration d'vn Empire où le commandement est plus absolu, le pouuoir plus estendu, & l'authorité plus independante. C'est le destin de tous les commencemens des choses, d'estre suiuis d'vne grandeur qui les offusque; mais c'est aussi l'auantage de celles qui ont serui de principes, qu'il y en a de bien grandes qui ne le seroient pas si elles

πᾶσα οἰκία βασιλεύεται.

Omnis enim domus regio imperio administratur. Arist. l. 1. Polit. c. 1.

n'auoient esté petites. Ce qui enfle l'orgueil des fleuues, c'est destre sortis d'vne source qui a tousiours coulé sans gloire & sans nom; & Rome mesme n'auroit pas esté appellée le miracle du monde, si elle ne se fust esleuée sur les fondemens de la cabane d'vn Berger.

La Famille donc qui dans l'ordre de la generation deuance la cité, se trouue la derniere dans l'ordre de la perfection, & en cela par vn ordre inconnu à la nature, la fille precede la mere, puis que la cité est la fin ou elle vise, & le centre où se rendent toutes les lignes de sa circonference. On sçait d'ailleurs que lœconomie dela famille est sousmise à la prudence ciuile, qu elle fait vne partie de la Republique, & que la partie doit regarder son tout. Cependant, toutes les deux forment vne Image de l'Empire vniuersel de Dieu & quoy qu'elle paroisse plus grande & plus éclatante dans la Republique comme dans vn cristal vny, elle ne laisse pourtant de reluire

dans la famille comme dans la parcelle d'vn miroir diuisé en plusieurs quarrés. Il n'y en a point de si petite, qui dans sa police domestique ne fasse voir l'image d'vne Principauté establie par la Nature pour seruir de modele à toutes celles que les hommes ont formées pour viure plus heureusement dans leur societé. La puissance paternelle est sans doute la plus douce comme elle est la plus naturelle, & on nous dit mesme que dans l'estat d'innocence, les Republiques n'eussent point connu de domination qui n'eust esté semblable à celle d'vn Pere de famille.

βασιλικῆ εἶδος ἀρχῆς Regis Imperij species. Arist. Polit. lib. 1. c. 8.

A dire la verité, les honneurs qui au premier temps luy furent deferés, estoient plustost diuins que royaux, puis que la Religion les auoit consacrés, & qu'il auoit obtenu de la pieté de ses descendans, vn culte & des Autels sous le nom d'vn Dieu familier. Alors la nature n'auoit point de liens plus puissants que ceux dont elle estreignoit l'amour des enfans dans le cœur de leurs Pe-

Secunda à Deo Religio. Tertul. de Pudic.

res ; & la loy qui les regardoit comme des Magistrats domestiques, ne craignit point de leur mettre entre les mains le glaiue de Iustice. Mais voyant que quelques vns en auoient abusé, iusques à le tremper dans le sang de leurs propres enfans, elle le retira, & depuis ils n'ont eu d'authorité dans leurs maisons qu'autant que les Legislateurs leur en ont laissé selon les occasions des temps, & les humeurs des Peuples. C'est ainsi que la famille descheuë de sa premiere dignité, a souffert les mesmes changemens que souffre vn estat qui degenere, & qui d'vne excellente forme de gouuernement passe en la plus imparfaite.

Patres Deos appellabant. Simplic. in Epictet. hic sunt Aræ, hic Dij penates, Cic pro domo sua Patres liberis quasi mesticos esse Magistratus. Sene. de Benef. lib 3. c. 11.

Toutesfois dans ce changement, le Pere de famille n'a pas laissé de retenir vne image de son ancienne Principauté qui a l'égard de la femme & des enfans est douce, moderée, & semblable à celle qui appartient à la Raison sur l'appetit sensitif; car il leur est permis de contredire en quelque sorte, & selon

Arist. libl. 1. Politic c. 8.

les conditions naturelles qui se trouuent establies entre le commandement de l'vn & de l'obeissance des autres. Mais quant à l'empire du Maistre sur ses Esclaues, il est seigneurial, absolu, & semblable à celuy que l'ame exerce sur le corps quand il s'agit du mouuement des parties, puis qu'en effet il ne leur reste pas vne ombre de liberté pour deliberer, pour consulter, ou pour contredire. En cette sorte le Pere, le Mary, & le Seigneur ne representent qu'vne seule personne, & ne font qu'vn mesme homme qui prend ces diuers noms pour les diuers offices qu'il exerce. Que s'il arriue qu'il sorte des bornes de sa puissance, & que ceux ausquels il commande ne demeurent pas dans l'obeissance, alors ils s'esloignent tous également de la fin de la famille, & la felicité qu'elle se propose se conuertit en vne suite de malheurs. Il n'en faut point chercher la raison qu'en la condition mesme de la famille qui est vn assemblage de plusieurs par-

ties dont les vnes sont materielles, & les autres formelles. Les premieres ne peuuent estre que le Mary & la Femme, le Pere & le Fils, le Maistre & le Seruiteur; mais les autres consistent en la liaison des Personnes, en leurs deuoirs naturels, en l'ordre, aux loix, & aux regles selon lesquelles toutes ces choses sont reduites en acte. En cela donc elles peuuent estre comparées aux vnités, qui sont la matiere du nombre, & qui prennent la forme de leur assemblement.

Outre les parties de la famille, on y considere encore les instrumens dont elle se sert, & la fin où elle aspire. Entre les instrumens, les vns sont animez & actifs comme les serfs que la nature a fait naistre pour obeïr, ou que la loy a sousmis à l'empire de leur Seigneur. Les autres sont inanimez & sans action, comme les meubles qui sont destinez au mesnage & aux vsages necessaires. Aristote met en ce dernier rang les biens acquis par industrie, ou deferez par

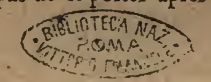
succeſſion, parce, dit-il, que toute poſſeſſion doit eſtre conſiderée ou ſous le nom de la matiere pour les choſes qui ſont poſſedées, ou ſous le nom de la forme pour l'adminiſtration de ces meſmes choſes. Au premier ſens, les biens tant acquis que deferez, ſont parties caſuelles & accidentelles de la famille; Au ſecond ſens elles en font les parties formelles, ou du moins elles ſont toujours compriſes ſous leur nom. Quant à la fin qu'elle ſe propoſe, il faut neceſſairement qu'elle ſoit exterieure ou interieure, prochaine ou eſloignée. La fin exterieure dans l'opinion du vulgaire eſt aux richeſſes, parce qu'elles ſont les inſtrumens de la conuoitiſe des hommes; mais dans le ſentiment des Sages qui ſçauent donner vn iuſte prix à toutes choſes, elle conſiſte dans le bon & legitime vſage des meſmes richeſſes. La fin interieure, c'eſt la felicité que la prudence eſtablit, & que la raiſon fait rechercher pour rendre la vie plus tranquille, & plus heu-

reuſe. La fin prochaine regarde la conſeruation ; la fin eſloignée embraſſe le bien eſtre de la Republique , à laquelle la famille ſe raporte comme la partie à ſon tout, car c'eſt là qu'elle trouue ſon repos & ſa perfection.

Apres cela, il ne ſe faut pas eſtonner ſi Ariſtote qui auoit obſerué que la nature vniuerſelle ſe faiſoit mieux connoiſtre en ſes plus petites portions , a recherché la nature particuliere d'vne famille. Il y a tant de raport entre la conduite de l'vne , & le gouuernement de l'autre , que ce n'eſt pas ſans ſujet que tous les Politiques ont loüé les Mileſiens de ce qu'ils commettoient la direction de leur Republique à ceux qui ſçauoient mieux l'art de regler la police de leur maiſon. Comme le Pere eſt vn Roy dans ſa famille , auſſi le Roy eſt vn Pere dans ſon Royaume; c'eſt vn nom de pieté & de majeſté tout enſemble ; il eſt plus grand que toutes les loix , & Dieu meſme ne dedaigne pas de le porter apres en

Herod. lib. 5.

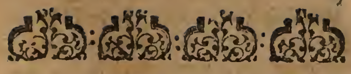
Patriã majeſtas. Liu. Hoc nomen omni



auoir fait la ſource de toutes les legitimes affections qui ſe contractent & ſe noüent entre les hommes.

ſege maius eſt. Quintil.de-gal.6.





DE LA CITÉ.

C'Est icy le commun ouurage de la Nature & de la prudence, qui par vne belle emulation ont assemblé leurs forces & contribué leur industrie pour faire l'Abbregé du Monde, & acheuer le plus noble Portrait de l'Empire que Dieu s'est reserué sur ses creatures. Si la Nature se glorifie de l'auoir conceu dans son sein de l'auoir esleué, & d'auoir fait de sa propre main les liaisons de toutes ses parties; la Prudence se peut vanter de luy auoir donné la vie ciuile, le mouuement reglé, la beauté, la splendeur & la derniere perfection, c'est à dire cét ordre qui l'anime, & qui consomme sa felicité. Ie n'entends pas parler de ce premier ordre qui n'est autre chose qu'vne impression de la parole du Tout-puissant, & vn ra-

yon de sa clarté respandu sur tous ses ouurages ; mais ie designe cét Ordre ciuil qui est vn decoulement de la puissance du Prince, & comme vn esprit vital qui s'insinuant dans les membres de la Cité, conserue leur vigueur, & leur donne vne forme plus excellente que la naturelle. L'ame qui porte le sceptre dans le coprs, ne trouue rien qui luy resiste quand elle dipose du mouuement des parties où la Nature a estably vne obeïssance seruile & aueugle ; mais dans vne Citè composée de tant de milliers d'hommes libres en leurs volontez, & differens en leurs humeurs, il est bien difficile de les raillier ensemble, & de leur inspirer vn mesme mouuement & vn mesme desir. C'est l'ordre neantmoins qui lie leur societé, qui contient chaque citoyen dans les bornes de son deuoir, & qui semble faire non pas tant l'vnion que l'vnité de tant de diuerses parties. Que s'il est vray que la Nature ne soit autre chose que l'ordre ou du moins

moins ſon effet, il s'enſuit que toute Cité deſordonnée n'eſt plus vne Cité mais vne aſſemblée d'Eſclaues qui comme autant d'inſtrumens animez ſe meuuent à la volonté d'vn Tyran. Au contraire, quand l'ordre y regne, il ſe forme vn concert d'affections, de deſſeins & d'eſprits, qui fait que la fortune des particuliers en eſt plus aſſeurée & plus tranquille, & la publique en deuient plus heureuſe & plus glorieuſe.

Or comme c'eſt la forme qui conſtituë la choſe en ſon eſpece, il ſe peut faire que la Cité perde ſon eſtre ciuil, encore que les meſmes loix & les meſmes citoyens ne ſouffrent aucun changement de leur part. C'eſt ce qui arriue autant de fois que l'ordre du gouuernement eſt alteré & renuerſe; car alors ce n'eſt plus la meſme Cité, comme ce n'eſt pas la meſme harmonie quand elle change de ton & de meſure, quoy que les meſmes voix demeurent pour entretenir le concert,

Quand la greffe est entée sur vn arbre different, elle produit vn fruict de differente espece, quoy qu'elle prenne sa seue & son aliment d'vne mesme racine ; en cette sorte la Cité n'est plus ce qu'elle estoit auparauant, lors qu'on change cét ordre qui est au corps politique ce que la forme essentielle est au corps naturel.

Mais quant à sa matiere, elle consiste en la multitude des Citoyens, qui quelquefois se trouue si grande & si excessiue, que les plus sages Politiques ont pris de là le sujet de cette dispute en laquelle on demande si le nombre en doit estre certain, ou indeterminé. Certes Platon a esté d'auis de le limiter, & Lycurgue l'ordonnoit ainsi par la loy qu'il fit publier dans la ville de Sparte, car l'vn & l'autre estoient persuadez que de la multitude naissoit la confusion dans laquelle les Citoyens ne pouuoient oüir ny le commandement des loix, ny la voix mesme de leurs Magistrats. Il n'y a que

Dieu seul qui dans le nombre innombrable de ses creatures, porte l'ordre par tout où il porte l'œil de sa prouidence, parce que voir & gouuerner est en luy vne mesme chose.

Cependant, Solon & Aristote n'ont pas estimé que la Cité deust perdre sa forme par la grande multitude des habitans, puis que c'est encela mesme que consiste sa force, sa beauté, & sa reputation; & que d'ailleurs la guerre, la fortune, & tant d'autres ennemis coniurez de la vie des hommes, ne permettent pas de prescrire le nombre de ceux qui sont exposez à tant de perils. A confesser la verité, si les hommes se fussent maintenus dans l'innocence de leur premier estat, l'opinion de Platon l'emporteroit, & le Lycée cederoit à l'Academie; mais dans le desordre de la Nature corrompuë où la force commande à la Raison,& les armes aux loix,le sentiment d'Aristote est sans doute le mieux fondé. Aussi l'experience en a

fait vn Oracle, & l'histoire nous apprend que ces florissantes Republiques d'Athenes & de Sparte où la multitude auoit ses bornes, se virent enfin precipitées du feste de leur grandeur par la perte d'vn assez petit nombre de Citoyens, qu'en diuerses rencontres la guerre auoit moissonnez. Au contraire, les grandes & sanglantes défaites de Cannes, de Trebie, du Lac de Thrasimene, & autres semblables playes de la Republique Romaine, ne la peurent iamais épuiser d'hommes, ny empescher qu'elle ne fist des bornes de la Terre celle de son Empire. Si Rome n'eust ouuert son sein pour y receuoir les Nations entieres, iamais l'Empereur Antonin n'eust pû dire auec verité qu'il ne reconnoissoit que deux Citez, celle que Romulus auoit fondée, & le Monde vniuersel.

Roma pingebatur exerto pectore & aperto sinu. Sau. in Sidon. Anton. in vita sua

C'est icy qu'il faut adorer les decrets de la Sagesse eternelle qui a voulu qu'apres que les Citez sont paruenuës au periode de leur iuste

grandeur, elles demeurassent balancées entre le declin & l'accroissemēt, sans pouuoir passer les fatales lignes qui leur ont esté marquées au point de leur naissance. De trois mille trois cens hommes propres à porter les armes, que Rome contoit sous son Fondateur, le nombre s'en accreut iusques à quatre cents cinquante mille ; mais ce fut aussi le dernier terme qui borna sa puissance, & qu'elle n'exceda iamais. En effet, les Italiens qui se sont appliquez à faire l'horoscope de leurs plus celebres Villes, ont obserué que Milan & Venise se trouuent auiourd'huy au mesme estat qu'elles estoient il y a plus de quatre siecles, sans qu'il leur ait esté permis de s'auancer à vn plus haut degré de grandeur & de force. Quelques-vns d'entreux en attribuent la cause aux desolations de la guerre & de la Peste, deux mortelles ennemies de l'accroissement des Peuples ; & les autres la rapportent aux defauts de nourriture qui autresfois

Luxuriantis generis humani tonsura. Tertul.

a contraint les Teutons, les Huns, les Goths, & les Tartares d'abandonner leurs pays pour chercher des terres plus fertiles. Mais on peut dire auec plus de fondement, que le souuerain Arbitre de l'Vniuers met des bornes à l'accroissement de ces superbes Citez qui n'en mettoit point à leur ambition, puis que celle qui se flattoit du titre d'Eternelle a esté la proye du temps,& ne s'est éseuée iusqu'au Ciel, que pour estre enseuelie sous des ruines plus magnifiques.Certes,les grandes Villes se changent & s'accroissent du debris les vnes des autres, à la façon des spectacles qui prennent diuerses faces, sans que rien demeure ferme que le seul Theatre qui a serui à monstrer leur pompe.

Or soit que l'on considere la Cité en sa matiere, soit qu'on en iuge par sa fin, c'est à dire par la felicité qui n'aist de l'affluence des plus excellens biens; il faut reconnoistre que le Politique ne pouuoit auoir vn objet plus noble, ny plus digne

de ſon occupation. On dit pourtant que la Cité ſe trouuant expoſée aux changemens & aux iniures de la fortune,ne peut eſtre l'objet d'vne ſcience, puis qu'il doit touſiours eſtre neceſſaire & perpetuel ; mais on peut reſpondre à cela, qu'il y a deux choſes à remarquer, l'action des Citoyens, & la demonſtration de la ſcience. Quant à l'action, on ne peut pas nier que la Cité qui a ſon mouuement finy & ſa grandeur bornée, n'eſprouue l'inconſtance des choſes du Monde dont elle fait vne partie ; mais quant à la demonſtration de la ſcience qui conſiſte en l'eſpece & aux preceptes, & non pas aux nombres ny aux exemples, la Cité eſt perpetuelle,& tellement immuable, qu'elle deffie la puiſſance de la fortune & du Temps. Rome, l'orgueil de la Terre & la maiſtreſſe des armes & des Lettres, a veu ſon faiſte égalé à ſes fondemens, & toutesfois elle donne encore auiourdhuy des loix ; ſa Iuriſprudence regne ſur les Peuples, ſes Preteurs preſident à

leurs Iugemens, son Senat leur prononce des Oracles, son nom est par tout venerable, ses ruines glorieuses, & sous la cendre mesme elle respire la grandeur & la majesté. Ainsi quoy que dela matiere de ceste ancienne maistresse des armes & des Lettres, il n'en reste plus que de legers vestiges; Toutesfois la Cité vniuerselle & formelle ne laisse pas de demeurer sous la demonstration de la science ciuile.

Mais parce que le gouuernement de toute Cité est vn effet de la prudence des loix selon l'habitude de la vertu, ç'a esté le sujet de la question en laquelle on recherche si la vertu du bon Citoyen est differente de celle de l'homme de bien. Sur cela donc Aristote s'est expliqué par vne comparaison qui en fait connoistre les differences, quand il a dit que les Citoyens sont dans la Cité ce que les Nautonniers sont dans le nauire. Le Prince, ou le Magistrat qui le represente, y tient la place du Pilote, & le bien public qui

Lib. 3. Polit. c. 3.

naiſt de ſon ſage gouuernement, eſt au lieu des richeſſes & des auantages qu'vne heureuſe nauigation apporte dans l'eſtat. Comme dans la nature il y a des offices diſtincts & ſeparez, on trouue auſſi dans la Cité des Charges, & des Vertus differentes parmy les Citoyens, qui ne ſont pas tellement liez enſemble par l'vnion ciuile, qu'ils ne ſoient diſtinguez par la diuerſité des fonctions & des Ordres. De là s'enſuit que la Vertu du bon Citoyen n'eſt pas la Vertu de l'homme de bien, car l'objet de l'vne eſt exterieur; l'vne ſe rapporte à l'action, & l'autre tend à l'ornement de l'ame; l'vne eſt toute du Magiſtrat, & l'autre eſt toute de l'homme. En cette ſorte, la Vertu Politique qui a ſon rapport à l'office, ſe trouuera diſtinguée de la Vertu morale par ſon ſujet, par ſon objet, par ſes moyés, & par ſa fin. La matiere donc de la Cité conſiſte en la multitude des Citoyens, ſa forme en leur vnion, & ſa fin en l'abondance des choſes

necessaires ; mais tout cela n'acheueroit pas l'ouurage de la felicité politique, si la Vertu n'y mettoit la main, & ne le couronnoit.





DE LA REPVBLIQVE.

CEt ordre que nous admirons dans les proportions, & dans les mouuemens d'vne Republique bien policée, n'est pas l'eeffet de la fortune, mais l'ouurage de ce Dieu qui dans l'Vniuers a fait toutes choses auec nombre, poids, & mesure. Cette fausse & aueugle Deité n'y prend aucune part comme Platon s'estoit imaginé, & il n'y a que la seule Sagesse eternelle qui ait pû apprendre aux hommes à imiter cét Art diuin dont elle se sert pour arranger la multitude des Estoiles, & composer les Hierarchies des Esprits immortels. Que s'il est vray que la fin soit la regle & la mesure de toutes les choses, & que celles là emportent le prix de la perfection qui ont vne fin plus

voulu rendre glorieuse, pour la rendre plus supportable. Vn Monarque n'est pas heureux par sa domination, mais par sa Vertu ; & ce n'est pas le Sceptre ny le Diadéme, mais ses heroïques actions qui marquent & designent le bon-heur de sa condition. La Principauté ne peut pas estre ordonnée pour luy puis qu'il n'en est pas la fin, & que le salut des Peuples est l'objet de ses desirs, le prix de ses trauaux, & le souuerain bien qu'il se propose sur la Terre.

Cependant le Legislateur de Sparte raportoit cette fin aux genereux soins d'estendre par les Armes les bornes de la domination, mais aussi toute la gloire de son orgueilleuse Cité passa comme vn esclair, & sa cheute soudaine descouurit son erreur, & fit blasmer son iugement. Il s'estoit persuadé que l'Empire le plus vaste estoit le plus heureux, & que la mesure de la felicité ne pouuoit estre que celle de son estenduë. Auguste auoit vn autre sentiment, quand il conseilloit au Peuple Romain de

Plutar. in Lycur.

Addiderat consiliũ coërcendi intra terminos Imperij, incertũ metu, an per inuidiam. Tacit. lib. I. Annal.

renfermer & resserrer l'Empire dans de certaines bornes, de peur qu'en aspirant à de nouuelles conquestes on vint à perdre les anciennes. C'est ce fameux Conseil qui aux siecles passez a diuisé tous les Politiques en deux partis, dont l'immortelle contention se renouuelle autant de fois qu'ils recherchent si ce fust par vn mouuement d'enuie, ou de crainte qu'Auguste donna ce Conseil.

On sçait d'vne part qu'entre les defauts dont les Vertus de ce Prince furent entre-meslées, il est accusè d'auoir nourry de secrettes ialousies contre les excellens Capitaines, & les grands Conquerans, comme s'il eust apprehendé que quelques-vns apres luy n'interuinssent sur sa gloire, & n'éleuassent les monumens de leurs victoires par dessus les Trophées qu'il s'estoit erigez. Il sçauoit bien pourtant quil ne persuaderoit pas facilement ce Peuple ambitieux qui mettoit la beauté d'vn Empire en sa grandeur, & qui ne deferoit le souuerain honneur d'accroistre

l'enceinte de Rome, qu'à celuy seulement qui par la force des armes auoit reculé les bornes de sa domination. Que s'il se trouue qu'il ait donné à Trajan la gloire d'auoir remis cét Estat chancelant sous le poids de ses années, en la premiere fleur de sa ieunesse, ce ne fut qu'apres qu'il eust adjouté l'Arabie heureuse au nombre de tant d'autres Prouinces subiuguées. Il l'auoit tellement accreu par ses conquestes, qu'il luy laissa pour frontieres l'Euphrate & le Tigre à l'Orient, les Cataractes du Nil & les deserts d'Afrique au midy, le Mont Atlas à l'Occident, & du costé du Septentrion le Rhin & le Danube. C'est dans ces bornes que l'Italie, la France, la basse Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, les deux Mauritanies, l'Afrique, l'Egypte, la Macedoine, la Grece, plusieurs Isles, & toute l'Asie mineure se trouuoient renfermées.

Mais auec tout cela, & quelque éclat que les conquestes de Trajan ayent ietté dans le Monde, elles

La Religion mesme venant au secours de la Nature a consacré ces bornes, & a fait croire qu'elles estoiét sous la protection des Genies Tutelaires des Estats, qui d'ordinaire ne laissoient point impunie la temerité de ceux que sans aucun titre de Iustice entreprenoient de les violer, comme cét Empereur, qui en passant l'Euphrate, fut frappé d'vn coup de Tonnerre. Quand donc les Romains defendoient de soüiller les Autels du Dieu Terme, du sang des Victimes, ils vouloient apprendre que les limites de la Republique deuoient encore moins rougir du sang des hommes respandu dans le champ des batailles.

Plat. de Legib. lib. 8.

Outre ces reflexions vniuerselles qu'Auguste pouuoit faire l'estude de la Philosophie ciuile & la grande experience qu'il s'estoit acquise dans les choses du monde, luy auoient fait connoistre que toute puissance excessiue, entant qu'elle est ennemie du repos, agite l'esprit de celuy qui commande, & trouble la

tranquillité de ceux qui obeïſſent à ſes loix. Elles luy auoient encore appris que la grandeur a cela de propre de ſe donner elle-meſme de l'obſtacle, & que dans les vaſtes eſpaces d'vn Empire, l'authorité ſouueraine ſe diſſipe, ou du moins s'affoiblit parmy des ſujets qui ne connoiſſent leur Prince que par ces images inanimées. En effet, cette authorité eſt au corps Politique ce que la chaleur eſt au corps naturel dans les extremitez duquel elle ne peut auoir le meſme mouuement, ny la meſme vigueur qu'elle monſtre dans lés parties qui ſont proches du cœur. Mais encore ne ſçauoit-il pas que les mains ne retiennent point ce qu'elles eſtreignent de trop; & qu'il y a bien plus de gloire à conſeruer vne Prouince par la douceur des loix, qu'à la conquerir par la force des armes; Ne iugeoit-il pas que comme il y auoit de l'iniuſtice à ne rechercher les Triomphes pour autre fin que pour triompher, c'e-

ſtoit auſſi vn acte de iuſtice de meſurer la grandeur d'vn eſtat par ſa vraye fin, c'eſt à dire par la felicité des Peuples ? Ne ſe repreſentoit-il pas que les grands Eſtats qui apres la défaite de leurs Ennemis n'auoient plus rien à craindre, deuoient neantmoins redouter leurs propres Conqueſtes, puis que d'ordinaire elles attirent l'enuie de la fortune qui prend plaiſir à s'en ioüer ? De ſes legions taillées en pieces dans l'Allemagne, de ſes Statuëes abbatuës dans l'Egypte de la reuolte des Pannoniens & des Daces, des Villes priſes, & de la fleur de ſes ſoldats moiſſonnez dans les batailles, n'auoit-il pas appris qu'vn Empire n'eſt iamais ſi proche de ſa cheute, que lors qu'il s'eſt eſleué au plus haut comble de grandeur ? Enfin n'auoit-il pas connu que toutes les guerres ciuiles des Romains eſtoient ſorties du ſein fatal de la proſperité, & qu'au meſme temps qu'ils eurent ſubiugué la Syrie par leurs armes, elle les auoit vaincus par ſes delices & par ſes richeſſes ?

Ce n'estoit donc pas l'Enuie, mais la Prudence qui estoit entrée dans le Conseil d'Auguste, qui n'ayant rien à desirer ny du bon-heur, ny des perfections d'vn grand Empereur, pouuoit sans doute estendre ses conquestes, & adiouster à son Empire de nouuelles Prouinces. Il auoit dompté les Thraces, & sousmis les Schytes à ses loix; les Parthes se repentans de leurs victoires, luy auoiēt rendus en pleine paix les Aigles, & les autres enseignes qu'ils auoient conquises au milieu de la guerre; & les Peuples qui habitent sous le Soleil chargez des Thresors dont la Nature leur est si liberale, auoient passé les Mers pour les luy venir offrir en hommage. En vn mot, il estoit si plein de la gloire des triomphes, qu'il auoit pû sans arrogance mépriser ceux que le Senat luy auoit decernez; & comme il s'estoit esleué au dessus de l'enuie, aussi n'estoit il point poussé d'aucun mouuement d'enuie quand il conseilloit de donner des bornes à l'Empire, lors mesme qu'il

n'en laiſſoit point à ſa Reputation. Tibere ne fut pas le ſeul qui voulut ſuiure ce ſalutaire conſeil, mais Adrian encore ſe repreſentant combien les conqueſtes de Trajan eſtoient mal aſſeurées, ſe reſolut de borner l'Empire par l'Euphrate, & d'abandonner la Syrie, la Meſopotamie, l'Armenie, auec tout ce que ſon Predeceſſeur auoit conquis au delà du Tybre. Que ſi iamais Conquerant a monſtré que l'ambition eſtoit inſatiable, ç'a eſté Alexandre qui apres auoir paſſé de la Macedoine iuſques au riuage de la Mer rouge, enuoyoit encore ſes Lieutenans pour découurir de nouueaux Mondes ſous l'aſpect d'vn autre Soleil, & ſous d'autres Eſtoiles. Cependant, il ſe vit contraint de rendre la liberté à pluſieurs Peuples, & les Eſtats aux Princes qu'il auoit deſpoüillez, & qu'il ne pouuoit contenir dans l'obeiſſance; ſans autre ſuccez de ſes entrepriſes que d'auoir appris qu'il eſtoit petit dans le Monde, lors que le Monde meſme luy dõnoit

le titre de Grand. Enfin ce fut par le mesme conseil que les Romains declarerent libres ces genereuses Nations qui ne connoissoient point la seruitude, comme ils mepriserent long-temps la conqueste de l'Angleterre, se persuadant qu'il valloit mieux accroistre le bonheur de l'Empire par la paix que ses limites par la guerre.

Vt obliuionem illius etiam in pace consiliũ Augustus vocarit. Tacit. Annal. 1.

De ce raisonnement depend la decision d'vne autre controuerse, en laquelle les Politiques demandent quel des trois Estats est le plus durable, le grand, le petit, ou le mediocre. La grandeur du premier donne tousiours de la ialousie aux Princes voisins qui raillant leus forces ensemble, s'vnissent encore d'esprit pour chercher leur commune seureté dans la ruine & le renuersement d'vne puissãce qui ne leur est pas seulement suspecte, mais aussi fourmidable. On voit d'ailleurs qu'vn grand Estat comme vn grand corps, a tous ses mouuemens plus lents & plus pesans; qu'on n'y peut que difficile-

ment tenir en deuoir toutes les parties, & qu'il est impossible que dans vne vaste estenduë il ne monstre quelqu'vn de ses costez ouuert & desarmé. Mais d'autre part, vn petit Estat se trouue tellement exposé aux iniures du premier assaillant, que parmy les diuers orages qui l'agitent soit au dehors, soit au dedans, il ne sçauroit s'affermir, ny ietter de profondes racines. Sa foiblesse est si grande, qu'il ne peut ny souffrir la Paix, ny soustenir la guerre, & s'il arriue que ses Gouuerneurs poussez d'vn genereux desir de gloire, s'appliquent à quelque difficile entreprise, ils tombent dans les inconueniens de ces Architectes qui esleuent vn bastiment plus haut que ses fondemens ne peuuent porter. Il n'y a donc que l'Estat mediocre qui entant qu'il s'éloigne des deux extremitez, n'est ny exposé à l'enuie, ny aux iniures de ses voisins; outre que ses mouuemens sont plus libres, ses forces plus ramassées & sa puissance plus actiue. La seule

Macedoine du temps de Perſeus, ſouſtint pendant quatre ans toutes les grandes armées des Romains, & les Hiſtoriens demeurent d'accord que ſi ce Prince euſt eu la vertu de ſes Anceſtres, il pouuoit eſtre Victorieux, & triompher du Peuple vainqueur de toutes les Nations.

Mais entre tous les Eſtats du Monde, il faut que l'enuie meſme reconnoiſſe que la France, la gloire de l'Europe & l'ornement de l'Vniuers, a toutes les conditions qu'Ariſtote deſire pour rendre vne Monarchie puiſſante, floriſſante & ornée de toutes les eſpeces de felicité. La Prouidence qui a pris le ſoin de ſa grandeur, luy a voulu aſſigner la plus belle partie de la Terre, auec vn eſpace ſi vaſte qn'il pût ſuffire à la magnificence d'vn grand Empire, & tel toutesfois que les Ordres & les loix du Prince le peuuent aiſément regler & gouuerner. Il ſemble donc que la Nature l'ayant aſſiſe au milieu de l'Europe, ait eu deſſein de luy faire ſeruir les autres membres

membres de cette troisiéme partie du Monde ; comme Aristote remarquoit autresfois que l'Isle de Crete auoit vne situation propre pour commander à toute la Grece. La France a trois diuerses Mers qui la bornent, & qui reposant doucement dans ses Ports, l'enferment & luy donnent le moyen de faire par le commerce, vn Royaume de tout le Monde ; les grands fleuues y sont répandus comme les veines en vn corps naturel, & c'est par ces canaux que coulent les commoditez qui entretiennent la vie commune & ciuile.

Polit. lib. 2. c. 8.

Quoy qu'il en soit, la felicité des Estats ne consiste pas en leur grande estenduë, mais aux actions des Vertus actiues & contemplatiues qui sont conjointement la fin des sujets, & de la Republique. Car comme la felicité des choses, & leur fin ne sont point differentes ; Aussi les Vertus de la Republique & des sujets ne different que comme le tout de la partie & l'vniuersel du particulier,

puis que la Vertu de la Republique n'est autre chose que le recueil & l'assemblage de toutes les vertus qui sont esparses entre les Citoyens. C'est en leur vie heureuse que consiste sa felicité, & les conditions de cette vie heureuse sont que la Republique soit asseurée par les richesses, fortifiée par les armes, Venerable par les Vertus, & magnifique par la gloire. Il faut donc dire qu'alors elle portera le titre de grande, quand elle fera viure heureusement ses Peuples selon les preceptes de la Vertu qui est la iuste mesure de leur bon-heur, & sans laquelle il n'y peut auoir de la felicité. Certainement plus les Tyrans ont esté puissants, plus ont-ils esté malheureux dans la forme irreguliere de leur gouuernement ; car ce que le monstre est en la generation, le vice l'est en la Republique ; l'vn se fait nommer le Peché & le dereglement de la Nature, & l'autre est reconnu pour estre le desordre & la confusion de tous les Estats.

Or comme toute Republique a sa
cause materielle, sa cause formelle,
& sa cause efficiente; la premiere
se fait remarquer en l'assemblée des
hommes de differentes conditions;
Mais la formelle c'est la raison du
droit auquel le Peuple a consenti,
c'est à dire l'ordre de ceux qui commandent, & qui obeïssent sous la
direction des Magistrats sans lesquels vn Estat populaire ne sçauroit
subsister, ny maintenir sa liberté. De
là s'ensuit que l'Empire des Ottomans, où ce consentement ne se trouue point, n'est pas proprement vne
Republique, mais vn gouuernement Seigneurial où les grandes
Villes sont comme de grandes
prisons, & les Citoyens comme des
Esclaues. Certainement le Prince
n'est pas la fin de la Principauté,
c'est plustost le salut des Peuples,
entant que le Prince legitime les
vnit à soy par l'ordre du commendement souuerain, comme ils s'vnissent à luy par l'estroit lien de l'o-

beïſſance. Quant à la cauſe efficiente, elle n'eſt autre que cét inſtinct, & ce deſir de viure en ſocieté que la Nature a mis & empreint dans le cœur des hommes. Mais parce que tout ce qui procede de la Nature ſe raporte à ſon Autheur, il s'enſuit que Dieu eſt comme le Principe formel des Republiques qui en leur police portent les traits de ſa ſageſſe eternelle, en la meſme ſorte que les ouurages de l'Art portent ſur leur front l'Image de l'induſtrie de l'Ouurier. Platon l'a ainſi enſeigné & nous a laiſſé dans ſes excellents écrits dequoy combatre l'impieté de ceux qui ont oſé dire que les Principautez eſtoient bien des ouurages d'vn Dieu, mais d'vn Dieu irrité cõtre les hõmes auſquels il auoit impoſé la peine de cette ſeruitude.

Plat. de Rep.

Que ſi nous voulons maintenant ſçauoir quelles ſont les fins de la Republique, Ariſtote nous apprendra que l'office de la Societé, c'eſt de pouruoir par vn mutuel ſecours aux neceſſitez de la vie. Mais il ne

ſuffit pas de viure ſi on ne vit agreablement, car la poſſeſſion des choſes ne contenteroit pas, ſi on n'en pouuoit partager l'honneſte plaiſir auec des amis dont meſme le conſeil eſt vtile & neceſſaire. La Republique tend encore à deux autres fins dont l'vne eſt de vivre en ſeureté contre tous les aſſauts des Ennemis, & l'autre de viure auec fruit & vtilité, d'où deriuent comme de leur ſource les contracts, les eſchanges, & les autres actes où preſide la Iuſtice qu'on appelle commutatiue. Tout cela ne ſuffiroit pas ſi on ne viuoit en vnité de conſentement, & c'eſt de là d'où viennent les mariages, & les alliâces des familles qui ſont comme les liens de la Republique que la concorde & l'amitié ont ſerrez de leurs propres mains. Cependant il faut reconnoiſtre qu'il y a vne fin qui comprend toutes celles dont nous venons de parler, & qui conſiſte à viure honneſtement, c'eſt à dire ſelon les preceptes de la Vertu, la

Ariſt. Polit. lib. 7. c. 15.

seule base sur laquelle la Republique est appuyée. Mais toutesfois ce n'est pas sa derniere fin, puis qu'elle en recherche vne autre plus heureuse que les naturelles, & cette fin ne peut estre que Dieu mesme, entant qu'il est le souuerain bien & le centre de toutes les felicitez. C'est pour cela que la Republique a vne si estroitte alliance auec la Religion; car comme les hommes ont deux sortes d'Estre, l'vn determiné par les bornes de cette vie, & l'autre qui n'est mesuré que par toute l'estenduë de l'Eternité; aussi estoit-il conuenable qu'ils peussent se proposer deux sortes de felicité, la finie & l'infinie. Dieu n'est pas seulement leur derniere fin, mais par la mesme puissance qu'il a donné des bornes à l'Ocean, il en a donné aux Empires, tant pour les reduire à la iuste grandeur qu'ils doiuent auoir, que pour arrester le cours impetueux de l'ambition des Princes de la Terre. Il n'y a iamais eu de si grand conquerant, que la mort n'ait sur-

pris ſur de nouuaux deſſeins & ſur de nouuaux projets de Conqueſtes ; on a bien pû donner des bornes à leur Empire, maïs non pas à leur auidité





DE L'AMITIE'.

APres que Dieu eust fait éclore l'Vniuers de la fecondité de sa parole, voyant qu'il estoit composé de pieces aussi differentes de forme que de proportion, il messa dans tout ce grand corps vn esprit d'amitié pour en faire les liaisons, & empescher que le desordre comme vn ton discordant ne vint à rompre l'harmonie d'vn si iuste concert. Cét esprit vnissant ne fut pas plutost infus dans la masse, qu'à la façon des animaux que l'Aymant assemble, on vit former cette douce & admirable chaisne qui estreignant les Elemens, les plantes & les animaux, va faire dans le cœur des hommes ses plus estroits attachemens, & ses dernieres vnions. Et certes, dés le moment que l'Autheur de la Nature y

eust allumé la sacrée flâme de l'Amitié, elle monstra ses premieres ardeurs entre le Mary & la Femme, entre le Pere & les enfans, & puis entre les freres qui faisant les parties d'vne mesme substance ne firent plus qu'vn tout de mesmes affections. De là cette flâme s'éprit au dehors, & se communiqua aux Estrangers par les alliances, & enfin s'espandit dans les Communautez sous le nom de Concorde qui n'est autre chose qu'vne amitié ciuile, par laquelle les Citoyens demeurent vnis dans la Republique, & sont fermes dans le commun desir des choses iustes & vtiles. C'est ainsi qu'apres que l'Amitié a merité d'estre nommée le nœud de la Nature & l'Ame de l'Vniuers, elle se fait encore regarder comme la mere de la societè, le Rempart des Citez, & le Genie des Estats. Qui l'en banniroit, les rempliroit à l'instant de querelles, de confusion, d'horreur, & rompant les accords de cette vnion qui donne l'estre & la perfection à

φιλίαν οἰόμεθα μέγιστον εἶναι ἀγαθῶν ταῖς πόλεσιν

amicitiam ciuitatibus maximum bonum esse arbitramur. Arist. Polit. lib. 2. c. 2.

la Republique, diuiseroit les Citoyens, les armeroit les vns contre les autres, & d'vne ville en feroit plusieurs. Alors la haine, le poison de la paix & la guerre ciuile de la Nature, entreroit en sa place, & d'vne source si fatale decouleroit cette longue suite de malheurs qui tant de fois ont appris aux Souuerains que plus le nombre des sujets est grand, plus y a-t'il de hazad & de peril pour eux.

Pour preuenir ces desordres, la Nature qui tend à faire conspirer les hommes à la felicité politique, a mis en l'Amitié vn certain aiguillon qui les excite à rechercher vne douceur si agreable & si propre à conseruer les Estats, puis que celuy mesme des Dieux, s'il en faut croire Platon, ne peust se maintenir en paix que depuis que l'Amour y eust pris le Sceptre. On en peut dire autant de toutes les Republiques que les hommes ont policées, puis qu'il n'y en a point où l'Amitié n'ait retenu le caractere de sa premiere origine, & fait

Plato in Lysid.

sentir les doux effets de sa puissance. En l'Aristocratie, c'est à dire dans le gouuernement des gens de bien, elle est semblable à celle qui se lie & se contracte entre le mary & la femme, ou toutes choses sont mesurées par la Vertu, & où l'homme commande sans toutesfois rauir à la femme sa liberté naturelle, ny le droit sacré de la societé. En la Timocratie, l'amitié ciuile est comparée auec celle de freres, d'autant qu'en cette forme de police où l'authorité, les richesses & la puissance tombent sous le partage, tous les Citoyens participent également aux honneurs & aux biens de la Republique. En la Monarchie, l'amitié naturelle du Pere enuers ses Enfans, mais ses effets sont plus estendus si on regarde le bien vniuersel qu'il fait à ses sujets, comme celle du Pere est plus grande puis qu'il donne trois plus grands biens à ses enfans, l'estre, l'aliment & la discipline. Et dautant que la Iustice & l'Amitié ont vn mesme sujet & vne mesme

Arist. lib 8. Moral. c. 9.

estenduë, de là vient qu'en la Democratie, c'est à dire en l'Estat populaire où elles sont si necessaires, l'vne ne peut estre separée de l'autre qu'on ne voye en mesme temps dissoudre le concert de la societé ciuile.

Quant aux Polices indirectes & corrompuës, comme il y a peu de droit, il s'y rencontre aussi fort peu d'Amitié, & point du tout en la Tyrannie qui ne porte en soy aucune image de Iustice ny de Vertu, & qui en defendant les conuersations des Citoyens, rompt les liens des honnestes conuersations, & ferme la plus feconde source des douceurs de la Vie. En effet l'Amitié qui est vne chose sacrée & vne Vertu tout ensemble, n'entre point dans le commerce de ceux qui font regner le vice, & si les Tyrans s'associent auec les ministres de leurs passions, c'est vn complot & non pas vne compagnie; ils sont complices & non pas amis, & il en est comme

des Brigands entre lesquels il y a bien vn partage de despoüilles, mais sans aucune communication de legitimes affections. Ce sont des societez de larcins & de crimes que l'Amitié ne peut souffrir, puis qu'elle fait dans la Republique l'office de la Iustice, & des loix qui n'ont esté données aux hommes que comme vn second remede, & pour contraindre par leur authorité, ceux qui deuroient agir par l'affection qu'ils doiuent au public. C'est pour cela que les Sages Legislateurs qui ont tousjours regardé l'Amitié comme la douce mere des Cités, en ont eu plus de soin que de la Iustice qui souuent perd sa force dans les rencontres où l'autre la conserue. La loy mesme, quelque souueraine & imperieuse qu'elle soit, n'estend sa prouidence que sur le choses du dehors, & en cela elle demeure beaucoup au dessous de l'amitié qui regle le cœur & la main, la langue & la volonté, & qui enfin n'est gueres differente de l'vnion que sur toutes choses les Po-

litiques ont cherchée dans la Republique.

Comme leur plus noble dessein tendoit à bannir la sedition qui la diuise, aussi se sont-ils estudiez à establir cette amitié ciuile qui raillie les Citoyens, & les vnit sous vn lien de mesmes volontez. Mais auec cela, ils n'ont pas laissé d'honorer de leur faueur celle qui se noüe entre deux amis, comme la plus parfaite de toutes les amitiez en ce qu'elle ne peut souffrir le partage qui est ennemy de la perfection. Les Philosophes disent qu'elle est vne espece d'excez dont la force ne se peut estendre à plusieurs ; la diuision l'affoiblit, & l'vnion la rend si puissante, qu'elle fait que deux amis qui s'entre-donnent cœur pour cœur, sont deux parties qui composent vn tout. Elle n'est pas seulement plus forte, mais aussi plus libre, plus volontaire, & moins interessée, puis que deux amis ne se touchent que de la seule amitié, & qu'ils trouuent tous leurs contentemens dans

Arist. Eth. lib. 9. c. 10.

satisfaction qu'ils ont d'aymer:
l'vn veut viure auec l'autre par la
mesme raison qu'il veut viure auec
soy-mesme;& comme tous les deux
ne cherissent rien tant que le senti-
ment qu'ils ont de l'estre de leur vie,
aussi le trouuent-ils dans la commu-
nication de leurs pensées, de leurs
plaisirs, & des succez de leur for-
tune.

C'est en cette occasion qu'Aristo-
te a recherché s'il y pouuoit auoir
vne veritable amitié entre le Mai-
stre & l'Esclaue, entre le Prince
souuerain & son sujet. Sur ces deux questions, il propose dabord la dif-
ference qui se trouue entre celuy
qui est nay serf par l'intention de la
Nature, & celuy qui est tombé dans
la seruitude par l'authorité de la
Loy. Le premier selon les principes
de sa Politique peut auoir amitié
auec son Maistre, & non pas le deu-
xiéme ce qu'il prouue par vn argu-
ment conceu en cette forme: Ce que
la partie est à son Tout, le serf par
nature l'est à son Maistre; Or il est

Polit. lib. 1. c. 5.

vtile à la partie d'estre regie par son Tout, il est donc vtile au serf d'estre gouuerné par son Maistre. Et d'autant que tous les deux reçoiuent les commoditez de la vie qu'ils ne pourroient pas auoir l'vn sans l'autre, il s'ensuit qu'il interuient entre eux vn commerce d'amitié qui les assemble, & vnit leurs esprits par vn mutuel consentement. Mais ces deux choses ne se rencontrent point en celuy qui est deuenu serf par l'authorité de la loy, c'est à dire par la seruitude qui suit la peine qu'elle a ordonnée. Si on cherche la raison de la difference, c'est qu'il n'y a ny vtilité commune, ny liaison de volontez entre le Seigneur & l'esclaue captif; qui d'ailleurs ne peut estre contraint à seruir, que cette force ne rompe les nœuds de l'amitié. Certainement, il y a cette difference entre la seruitude naturelle & la ciuile qui descend de sa loy, qu'en la premiere celuy qui n'est pas bien éclairé des lumieres de l'entendement, dois par vne iustice de la Nature

ïir au plus ſage ; au lieu que la
onde ſeruitude qui s'eſtablit par
lence, n'eſt pas abſolument iuſte,
is en quelque ſorte, c'eſt à dire
ant que la loy l'a introduite com-
vne choſe également vtile & au
nqueur & au vaincu. Quoy qu'il
ſoit, le ſerf de peine ou de natu-
n'eſt point incapable de contra-
r amitié auec ſon Seigneur, s'il ſe
uue qu'il luy ſoit conjoint par
Vertu, en laquelle ſe rencontrent
ıs les liens qui font l'attachement
s cœurs des hommes. Mais quoy
'elle ſoit demeurée ſans partage
re les hommes, & que les Eſ-
ues y puiſſent auſſi bien preten-
que les autres, ſi faut-il auoüer
'elle n'a pas en eux cette pleine
ueur, ny ces vifs mouuemens que
liberté inſpire, & qu'elle donne
eux qui ſçauent reconnoiſtre ſa
bleſſe & ſon independence. Vn
laue n'eſt d'ordinaire qu'vn in-
ıment animé, qu'vne partie viuan-
x ſeparée de celuy qu'il ſert; il ne
poſe pas de ſa volonté, il n'eſt pas

à soy-mesme, il ne se meut que par autruy, & vn clein d'œil de son Maistre est la loy souueraine qui regle ses actions & sa vie.

Quant à l'autre question qui regarde le Prince & son sujet, il semble d'abord que la differance de deux conditions si esloignées l'vne de l'autre, soit vn eternel obstacle à l'amitié qui ne consiste que dans l'égalité, & qui n'est elle-mesme qu'vne certaine égalité, ou comme parloit vn ancien, vne sacrée Geometrie en ses mesures & en ses proportions. A dire le vray, il seroit mal-aisé de trouuer dans vne si grande distance, iusques à quel point le Prince se peut abaisser, & le sujet se hausser pour communiquer ensemble, & pour representer en toutes leurs actions l'idée d'vne parfaite amitié. C'est par cette raison que dans l'Escole des Philosophes, on a douté si vn Amy pouuoit souhaiter à son Amy le don incomparable & sur-eminẽt de la Diuinité, puis que dans vne si grande inégalité de fortune ils cesseroient d'estre amis, &

Synes.

Arist. Polit. lib. 8. c.

e ſeroient plus vn bien l'vn à l'autre. ;inſi quelque vniſſante que ſoit la ertu de l'Amitié,elle ne ſçauroit al-er deux perſonnes ſi inégales & ſi loignées,ny s'aſſeoir ſur vn meſme hroſne auec la Majeſté. Il faudroit onc ou que le Prince en deſcendiſt our ſe meſurer auec ſon ſujet,ou que ſujet montaſt iuſques au plus haut gré de la Principauté,ce que la hau-ur de l'vn & la baſſeſſe de l'autre ne uuent pas permettre. Ceux qui vo-nt tout le reſte du Monde ſouſmis eur puiſſance, s'offenſent meſme ãd on veut faire aller de pair leurs fans auec eux;Et Tibere ne voulut int ſouffrir que dans les vœux pu-cs les Pontifes meſlaſſent auec ſon m les noms de ſes heritiers pre-nptifs. C'eſt vne des tendreſſes de Royauté, de s'offenſer autant l'égalité que de l'abbaiſſement leur ſouueraine grandeur. Enfin liuerſité des reſpects, des fon-ons & des obligations qui ſe contrent entre des perſonnes ſi ignées, fait qu'il y a beau-

Æquari adoleſcẽtes ſenectæ ſuæ vehemẽter indoluit. Tacit.

coup moins de choix, de liberté & d'affection; d'où il arriue que par vn changement de noms, ce qu'on appelle protection & bien-veillance en la personne du Prince, est nomé respect & obeïssance en la personne du sujet. A quoy donc faire des Amys à celuy qui a tous ses sujets pour seruiteurs? qui n'a rien à desirer? que la fortune porte dans son sein, & qu'elle fauorise de toute l'abondance de ses biens?

Cependant auec tout cela, & quoy qu'on ait voulu dire que l'Amitié estoit la vertu des particuliers, il y a long-temps que les Roys ne pouuuant souffrir d'estre priuez du plus doux fruict de la vie, l'ont appellée dans leurs Palais, l'ont reuestuë de leur Pourpre, & l'ont fait regner auec eux. Au milieu mesme de leurs gardes il n'y auroit point de seureté pour eux si l'Amitié ne les gardoit; toutes leurs prosperitez seroient malheureuses, toutes les choses deuiendroient importunes a leur pensée, & dans la plus grande foule

de leurs Courtisans, ils se trouueroient dans la solitude. Le Sage mesme des Stoïques, quelque content qu'il soit de luy-mesme, & à quelque degré de hauteur qu'il se puisse esleuer au dessus des biens de la fortune, n'est point insensible aux douceurs & aux offices de l'Amitié, mais il desire d'auoir vn Amy qu'il regarde cõme vn bien animé, au lieu que tous les autres sont inanimez & dépoüillez de sentiment. Il le desire quand ce ne seroit que pour exercer cette belle Vertu qu'il croit ne deuoir demeurer oysiue, puis que la Nature l'a donnée comme vn assaisonnement des ennuys de l'esprit, & comme vne feconde source de tous biens en la vie des hommes. Il seroit donc iniuste d'exclurre de la felicité du Prince, les Amis qui sont les plus grands biens d'entre les biens exterieurs. Et quant à ce qu'on oppose que la premiére loy de l'amitié, c'est l'égalité des amis, & que la seule ressemblance a le pouuoir d'v-

nir les affections ; on l'auoüe facilement, mais il n'importe pas que ce-te égalité soit naturelle, ou faite par art. La premiere ne se peut rencontrer entre le Prince & son sujet, puis que la naissance les a mis dans vn si grand esloignement; mais comme l'Amitié est ingenieuse & pleine d'inuantions, si dans l'objet où elle s'attache la ressẽblance ne se trouue pas, elle la fait & luy donne ses iustes proportiõs. Au lieu de l'égalité arithmetique qui regarde celle de toute la dignité, elle introduit l'egalité geometrique, qui ne considerant que la quantité fait vn contrepoids entre le merite & la recompense, quand l'amitié du sujet enuers le souuerain est plus grande & plus forte pour suppléer au defaut de la dignité. En cette sorte, quoy qu'il n'y ait point d'égalité en la condition, il y en a neantmoins en la matiere, c'est à dire en la personne aymable, & en la proportion de raison; ce qui suffit à l'Amitié, qui ne desire pas toûjours l'égalité de la recompense, puis.

que les enfans ne la sçauroient rendre à ceux qui les ont mis au monde. Ainsi quand le Prince s'abbaisse dans les offices mutuels de la familiarité qui doit estre entre deux Amys, c'est auec cette inégalité, que sō amitié est plus grande & plus parfaite, tant parce qu'il est né pour donner, que parce que l'effet n'ayme pas tant sa cause que la cause ayme son effet, encore qu'elle ne reçoiue rien de sa part. C'est le priuilege de l'Amitié, qu'au lieu que les autres affectiōs & operations desirent le plus souuent vn loyer autre qu'elles, cette belle Vertu est contente d'elle mesme pour toute recōpense, cōme celle qui ne peut attēdre vn plus grand prix de ses actiōs, que la gloire de les auoir faites.

Or parce que son effet est vnissant, & qu'elle a cela de propre de faire de deux cœurs vn seul mouuement, de deux amis vne volonté, de deux volontez vne vie, & d'vne vie vne iouïssance de mesme contentement; il s'ensuit de là qu'en rapoitant toutes choses à l'vnité, vne seule Ame

semble donner la forme à deux corps & faire qu' Alexandre soit vn autre Ephestion, & que l'esprit de Dauid soit vny auec celuy de Ionathas. L'Amitié sans doute consiste dans la communauté de la vie, & c'est de là que ces illustres Amis partageoient également le bien & le mal, les ioyes & les douleurs, les triomphes & les disgraces. Mais ce qui est plus à considerer, c'est que comme la Vertu est l'ornement des amitiez, aussi est-ce son effet d'esleuer le sujet non pas iusques à l'esprit du Prince, en telle sorte que si l'vn excelle autant en merite que l'autre en grandeur, ils peuuent deuenir amis a cause de l'égalité de proportion qui compose cette chaisne de nombres égaux dont Platon disoit que l'A-
In Lysit. mour prenoit sa naissance. Quand donc Trajan faisoit asseoir Dion sur son char de triomphe, s'il ne descendoit pas pour se mesurer auec luy, au moins le faisoit-il monter pour luy faire part de sa gloire, dans la connoissance qu'il auoit que les amitiez

amitiez de differente eſpece ſe maintiennent par la proportion qui ſe regle par la dignité des merites. A vn Prince qui eſt monté au comble des grãdeurs humaines, il ne reſte qu'vn ſeul moyen pour s'eſleuer plus haut, qui eſt de s'abbaiſſer vers ſes inferieurs en communiquant auec eux, & meſlant ſes deſirs à leurs reſpectueuſes affections. C'eſt dans cét agreable meſlange qu'il peut adoucir ſes trauaux, charmer ſes ſoins, detremper ſes ennuis, ouurir ſes penſées ſans apprehender la conſcience d'vn témoing, & en vn mot, cueillir le plus exquis & le plus doux fruict qu'on puiſſe trouuer en la vie des hommes.

Que ſi quelqu'vn oppoſe qu'il n'eſt pas permis à vn particulier de deſrober ou deſtourner les affections du Prince qui doiuent aller au public, & qu'autresfois à Rome on vit accuſer vne Citoyenne, que l'amitié de l'Imperatrice auoit eſleuée au deſſus des Loix; Ie reſpondray que par cette meſme raiſon il faudroit

Vocatũ in ius Vrgulaniã, quã ſupra leges amicitia Auguſtæ extulerat. Tacit. lib. 2. Annal.

interdire le commerce des Vertus &
l'emulation des belles actions qui
s'insinuent dans les cœurs. Ne sçait
on pas que les Roys disposent sou-
uerainement de leurs affections,
comme de toutes les autres choses
qui sont enfermées dans les bornes
de leur puissance? Mais ne faudroit
il pas plaindre leur condition, si par-
my ce grand nombre d'honorables
seruiteurs qui les enuironnent; ils n'en
pouuoient aymer quelqu'vn selon le
degré du merite, ou le bon-heur de
l'election? Peut-on trouuer estran-
ge qu'ils ayment leurs ouurages, puis
qu'on nous dit que Dieu mesme
s'est transformé en Amour pour
donner à ses creatures l'estre, la for-
me, & la derniere perfection? Ne
sont-ils pas les Peres de leurs sujets?
& les Peres dans les familles parta-
gent-ils également leurs biens &
leurs affections entre les enfans?

Ce n'est pas qu'il ne soit permis à
des sujets de souhaitter que l'amitié
de leur Prince se trouue toujours si
moderée, & si bien reglée, qu'il ne

ſouſmette iamais la fortune de l'Empire à la diſcretion d'vn homme ſeul, ny ſes volontez à celle d'vn fauory qui le charge d'enuie. C'eſt bien ſa gloire de fauoriſer les merites & recompenſer les ſeruices, mais ce n'eſt pas vne bonne marque de ſa grandeur que d'auoir vn ſeruiteur trop grand, & qui ignore que la modeſtie eſt la guide aſſeurée de la proſperité. Il ne luy ſçauroit communiquer vne puiſſance extraordinaire qu'il ne diminuë la ſienne, & que la faueur qui d'vn bien public deuient le bien d'vn particulier, ne donne de la ialouſie aux grands, de l'enuie aux égaux, & de la haine aux petits. Sejan, ce fatal ornement de l'hiſtoire, ce fameux ſpectacle de la vanité des grandeurs de la Cour, s'enyura tellement des preſens de la fortune, qu'il donna ſujet aux Romains de croire que ſa haute fortune eſtoit vn effet de la colere de leurs Dieux. Son bon-heur l'eſleua de l'infamie à la gloire, ſon orgueil le precipita de la gloire à l'infamie, & ſa fin a fait

Ira Deorum in rem Romanam. Tacit.

voir à tous les siecles qu'on tombe & qu'on ne descend point du faiste de la faueur d'vn Prince. Quant à ceux qui demandent s'il vaut mieux qu'il ait plusieurs Fauoris ou vn seul, l'experience a fait connoistre d'vne part, que c'est le propre de la pluralité de former des partis dans la Cour, pendant que chacun trauaille à se rendre maistre des volontez du Souuerain, ce que Rome vit arriuer sous l'Empire de Claudius. Mais d'autre part quand vn seul Fauory n'est éclairé de l'œil d'vn Concurrent, ny arresté dans sa course par aucun contrepoids, il vsurpe facilement toute l'authorité, & ne pardonne qu'au seul nom de Roy. Vn Aggrippa entre tous sçeut si bien vser de l'amitié d'Auguste, qu'il ne l'employa iamais que pour l'vtilité publique, & sa vie est vn Tableau qui peut apprendre à tous les fauoris, qu'il faut baisser les voiles s'ils ne veulent donner plus de prise à la tempeste. Il semble donc que plusieurs Fauoris qui conspirent au bien de l'Estat, sont preferables

à vn seul qui ne sçachant se contenir dans les bornes de la modestie, establit le fondement de sa grandeur sur les ruines de la puissance de son Maistre. Les cinq premieres années du Regne de Neron sont encore l'idée, & l'exemplaire d'vn iuste & accompli gouuernement, parce que Burrhus & Seneque auoient combattu à l'enuy pour former sa ieunesse ; mais la mort ne luy eut pas plutost osté le premier, que l'autre se trouua trop foible pour arrester le torrent des actions prodigieuses de cét opprobre des Cesars.

Mors Burrhi infregit Senecæ potentiã, quia nec bonis artibus idē virium erat, altero velut duce amoto. Tacit.



DE LA SERVITVDE.

LA Iustice que la Nature garde dans le partage de ses biens & de ses faueurs, n'est pas toujours si bien connuë ny si apparente, qu'elle ne donne souuent sujet à ses Enfans de disputer de sa disposition, & douter de sa volonté. On demande donc si parmy les soins maternels qu'elle prend pour eux, la seruitude mesme est vn effet de sa Prouidence, & si par vn prudent conseil elle a fait naistre les vns pour seruir, & les autres pour commander. Il semble d'vne part, que lors qu'elle a donné à tous vne mesme voix, & qu'elle les a jettez comme en mesme moule, son dessein ait esté de leur laisser ces communes marques afin qu'ils se reconnussent pour freres, & qu'aucun d'eux n'en-

treprit d'exercer ſur ſes ſemblables vne puiſſance tyrannique. Que ſi de tout temps il luy a pleu de ſe monſtrer plus liberale enuers les vns, ſoit pour les ornemens de l'eſprit, ſoit pour les biens du corps ; ce n'eſt pas pourtant qu'elle ait voulu pouſſer les autres comme dans vn camp clos, pour y eſtre expoſez à tous les outrages de la violence, ou de la ſeruitude. Son deſir a eſté plus iuſte, & quand elle a fait entre ſes Enfans les parts inégales, elle n'a pretendu que donner lieu aux offices de l'Amitié fraternelle, & faire que les vns peuſſent exercer leur liberalité, & les autres donner des preuues de leur reconnoiſſance. Pour cét effet, cette ſage Mere les a logez dans des Cités comme dans de grandes familles, & leur a départy en cõmun le pouuoir de faire par l'expreſſiõ de leurs penſées, vne viue peinture de leur Ame, & vne parfaite liaiſon de leurs volontez. N'eſt-ce pas donc luy faire iniure & bleſſer ſa Iuſtice, que de dire qu'elle ait deſtiné les vns

aux honneurs, aux dignitez, aux Diadêmes, & qu'elle ait cōdamné les autres à souffrir le mépris, les opprobres, & les chaisnes de la seruitude? Ne sçait-on pas qu'il n'y a point de peine qui ne combatte son desir, & qu'entre toutes la plus rigoureuse c'est celle qui oste la liberté, c'est à dire la vie ciuile qui ne consiste pas à respirer, mais à ioüir des priuileges d'vne franchise naturelle? Ne voit on pas tous les iours que la Nature & la Fortune sont en si mauuaise intelligence, que ceux que l'vne a ioints & vnis dans la naissance; l'autre les separe & les des-vnit dans la condition? Que la premiere se respand également sur tous, & que l'autre n'a rien d'égal que d'estre tousiours inégale? Certes les auantages de l'esprit ne peuuent estre la cause de cette inégalité, puis que souuent on descouure dans le corps d'vn Esclaue vn esprit digne de regner, & vne ame seruile dans vn corps libre & reuestu de tous les ornemens exte-

rieurs. C'est ce qui nous apprend que la Vertu peut naistre par tout, & que tant s'en faut qu'elle soit attachée aux honneurs que c'est plutost dans vn sujet de peu de monstre qu'elle fait mieux voir & plus éclater toute son excellence.

Cependant on peut dire d'autre part, que toutes ces reflexions n'empeschent pas qu'on ne reconnoisse le sage conseil, & l'admirable prudence de la Nature qui a mesme prescrit vn ordre de dignité & de sujection entre les elemés, dont l'vn sert & l'autre domine. Par cét ordre, elle lie les choses inferieures auec les superieures, car les vnes sont sousmises aux autres, & dans leurs mutuels raports de dependance & de domination, toutes attendent du Ciel les influences, le mouuemét & la lumiere. Mais comme l'homme porte en soy l'image d'vne Republique naturelle & abregée, c'est aussi en luy que l'esprit commande au corps, & que dans le commerce des puissances intellectuelles auec les sensitiues, les moins

nobles obeïssent & seruent aux plus nobles. La Nature donc presidant à la naissance des hommes garde toujours cét ordre,& quand elle donne à tous la mesme essence,les mesmes puissances de l'ame, & la mesme liberté,elle ne les donne pas dans le mesme degré d'excellence ; mais plutost preuoyant qu'il y auroit de la confusion si tous commandoient, elle dispense ses presens auec tant de iustice,que ceux qui n'ont pas receu les dons de Sagesse,ne sçauroient viure plus heureusement qu'en seruant aux plus sages. Que si les ornemens de l'Ame estoient aussi visibles & reconnoissables que ceux du corps, il est sans doute que par le vœu de la Nature,ceux qui sont nés auec vn esprit plus genereux,plus noble & plus excellent, commanderoient aux autres,car l'Empire appartiét naturellement à l'esprit,& le seruice est escheu au partage du corps.Mais parce que les perfections & les beautez de l'Ame ne se peuuent pas voir, il est arriué de là, que la fortune a souuent

mis vne besche en la main de ceux à qui vn baston de commendement eust esté plus seant. Toutesfois, quoy qu'en la dispensation des biens de l'esprit il se trouue des Princes que la Nature a partagez en Esclaues ; si est-ce qu'vn Monarque ne doit pas estre consideré comme vn seul homme, mais comme celuy qui represente toute la Republique. Entant qu'il est homme, il peut auoir des defauts & des imperfections ; mais entant qu'il soustient vne personne publique, & qu'il en porte tous les caracteres, la Raison, la Prudence, & les autres Vertus entrent dans ses conseils, & president à ses actions. C'est le priuilege des Souuerains, qui n'eantmoins n'empesche pas que tous ceux qu'on dit communement estre nés pour commander, & qui ont autant d'auantage sur les autres que l'Ame en a sur le corps, ne doiuent naturellement commander à ceux qui ont besoin de leur conduite. En effet, la Nature ne pouuoit mieux marquer son

Arist. Polit. lib. 1. c. 3. intention, qu'en ce qu'elle donne aux vns des corps robuſtes & propres au trauail, & qu'elle forme pour les autres des corps plus delicats & mieux diſpoſez aux actions de l'entendement. Puis donc qu'elle fait naiſtre les vns plus parfaits que les autres quant à l'vſage de la raiſon, il s'enſuit que la ſocieté du Maiſtre & du ſerf eſt introduite pour leur vtilité commune, puis que ſans le conſeil du plus ſage l'autre ne ſçauroit trouuer ce qui luy eſt bon, & ſans la force corporelle du foible d'eſprit, le ſage ne pourroit mettre en œuure ſa prudence.

Que s'il eſt vtile à ceux qui ſeruent de ſeruir, il faut donc croire que la ſeruitude eſt vn effet de la Nature, puis qu'il n'y a rien d'vtile en la vie des hommes qu'elle n'ait inuenté & introduit en leur faueur, ſes iniures meſmes tiennent lieu de bienfaits, quand par contrainte elles font heureux ceux qui auoient contracté vne habitude auec la miſere, & à qui la fortune ne conſer-

uoir la liberté que pour les punir. Dans la condition malheureuſe qui les rendoit maiſtres de leurs actions, ils n'euſſent iamais rencontré les auantages de la felicité humaine, & ils la trouuent ſous la direction d'vne puiſſance qui les contraint à embraſſer le bien, & à fuïr le mal. On nous dit meſme qu'en l'eſtat d innocence, où les dons de la iuſtice & de la ſçience n'euſſent pas eſté également diſpenſez aux hommes, ceux qui auroient eu moins de part en ces beaux ornemens de l'Ame, ſe ſeroient volontairement ſouſmis au doux & naturel empire des plus parfaits & des plus excellens. Il eſt vray que cette eſpece de ſeruitude qu'Ariſtote deffend, & qui fait le ſujet de ce diſcours, euſt eſté bannie d'vn Eſtat ſi parfait & ſi floriſſant, parce qu'elle enferme en ſoy vne certaine imperfection que l'heureuſe liberté de l'innocence ne pouuoit pas ſouffrir. Mais la difference des eſprits, & les diuers degrez de perfection qui ſe fuſſent trouuez entre les hom-

mes, nous apprennent assez que l'vne & l'autre Philosophie, c'est à dire la sainte & la ciuile conspirent à ce que le sage soit naturellement maistre de celuy qui ne l'est pas assez pour se sçauoir conduire. Outre cela, le droit d'humanité exige des plus parfaits le secours qui est deu aux imparfaits, & qui de plus seroient barbares si on ne leur ostoit cette dereglée liberté dont au grand des-honneur de la Nature humaine, ils se seruent pour entretenir leurs brutales inclinations. Si on oppose que la seruitude est vne peine, & que toute peine combat le dessein & le desir de la Nature, il se faut souuenir que les Legislateurs ne la considerent pas dans son estat d'innocence, mais dans cette fatale corruption qui l'a fait déchoir de ses honneurs & de ses priuileges. Certainement la seruitude dont les Philosophes politiques discourent, n'est pas vne peine, mais vne ayde & vn subside pour les vsages de la vie ; & si le droict naturel ne l'auoit point

authorisée, la puissance seigneuriale qui l'establit & l'entretient n'auroit pas tant duré parmy les hommes.

Toutesfois, quoy que cette puissance appartienne naturellement à ceux qui sont nez pour gouuerner les autres ; elle ne doit pas pourtant estre si absoluë qu'elle degenere en tyrannie ; car ce seroit violer la loy de nature qui n'a estably cét ordre de dependance, que pour la commune vtilité de ceux qui seruent & de ceux qui commandent. La tutele sans doute & non pas la seruitude des sujets, a esté commise au Prince; il est leur Protecteur comme il est leur Seigneur, sa principauté veut estre alliée auec leur liberté, & il n'est monté sur le Throsne que pour descouurir de plus loin leurs necessitez, & presider aux hommes à cause des hommes. Que s'il n'est point de plus glorieux Empire que celuy qui s'estend sur les plus excellentes choses, & si c'est le propre de l'action de tirer sa noblesse de son

ſujet ; il ne faut pas douter que le commendement ſur les hommes libres ne ſoit plus noble que celuy qu'on exerce ſur des Eſclaues. C'eſt le naturel des Peuples de ne pouuoir ſouffrir ny toute la ſeruitude, ny toute la liberté, mais ils obeïſſent touſjours plus volontiers en ſujets qu'en Eſclaues qui n'ont pas meſme la voix libre pour ſe plaindre de leurs miſeres. Qu'on ne s'imagine donc pas que toute ſujetion ſoit vne ſeruitude, puis que la liberte ne conſiſte point en la puiſſance de faire ce qu'on veut, mais en la conduite des actions par les regles de la raiſon. A dire le vray, ce n'eſt pas bien iuger de la liberté, ſi on eſtime qu'elle ne ſe puiſſe trouuer ſous l'Empire d'vn Souuerain, puis que c'eſt eſtre libre que d'obeir à ſes iuſtes loix; & qu'au contraire, executer indefiniment tout ce qu'on deſire c'eſt vne extrême licence qui ne peut eſtre que le commencement d'vne extrême ſeruitude.

Incerti, ſolutiq; & magis ſine domino quàm in libertate. Tac.

Cela nous fait bien voir que la li-

berté conſerue beaucoup mieux ſes droits naturels dans vne Monarchie que dans vn Eſtat populaire, quoy qu'en l'vne & en l'autre quiconque obeït volontairement, euite tout ce qu'il y a de plus inſupportable en la ſeruitude, qui eſt d'eſtre contraint de faire ce qu'on ne veut pas. Cependant il y a des Peuples qui ſe perſuadent, qu'il n'y peut auoir de belles chaiſnes, que ceux-là meurent à eux-meſmes qui viuent à la diſcretion d'autruy, & que c'eſt vne entrepriſe ſur la Nature que d'attacher les volontez des hommes par quelque lien que ce ſoit. Tout au contraire, il ſe trouue des Politiques qui conſeillent aux Souuerains de reſtablir & de renouueler l'vſage des Eſclaues, cõme vn moyen tres-propre pour retrãcher ce grand nombre de faineants & de vagabonds, comme autant de parties inutiles qui chargent les Eſtats, & qui ſont l'opprobre de la ſocieté. Mais puis que Dieu a laiſſé les pierres dans leur inclination & les animaux dans leur inſtinct, ne ſe-

roit-ce pas resister à l'ordre de sa Prouidence, que de rauir aux hommes ce droit de liberté qui est le plus riche present que la Nature leur ait fait ? Quelques-vns mesme n'ont pas craint de le mettre au rang des choses sacrées, & d'attacher le crime de sacrilege à ces Legislateurs qui disposant de la condition & de la fortune des Esclaues, n'ont pas rendu à l'excellence de l'homme tout l'honneur qui luy appartient. Mais toutesfois, quand ils ont fait entrer les serfs dans le commerce des achapts & des ventes, quand souuent ils les ont mis à vn prix plus bas que celuy des bestes, ils ne les ont estimez que par la partie animale, & iamais par l'immortelle qu'ils sçauoient estre exempte des chaisnes de la seruitude. Quoy qu'il en soit, on ne sçauroit ternir la gloire de ces Illustres Romains, dont la Iurisprudence est si pleine d'humanité, qu'elle n'a presque point de regle qu'ils n'ayent ou fleschie, ou adoucie en faueur de la liberté. Mais pourtāt il faut auoüer,

qu'entre tous les Estats du Monde c'est l'honneur immortel de la France, d'estre regardée de tous les Peuples comme le Royaume de franchise & le Temple de la liberté, où ceux qui l'ont perduë la recouurent au mesme moment qu'ils y mettent le pied. Les autres Nations qui entretiennent l'inhumain commerce des Esclaues, peuuent bien endurer la seruitude, mais la liberté appartient proprement aux François.

Or comme la seruitude bien reglée & telle qu'Aristote la décrit, est l'ouurage de la Nature; aussi la loy à son imitation en a introduit vne autre, qui est le prix de la victoire, & la peine des vaincus que le droit de la guerre fait passer en la puissance des vainqueurs. Il semble neantmoins d'abord que cette espece de seruitude est iniuste, parce que la captiuité ne change point la nature de l'homme, mais seulement sa fortune, & que d'ailleurs le iuste Empire consiste plutost en la richesse de la Vertu & en la constance de l'Ame,

qu'en la force des armes, ny qu'au sort de la guerre qui se monstre tousjours incertain. Que s'il en estoit autrement, les vertueux que la fortune enuieuse abandonne dans les cõbats, deuiendroiẽt les Esclaues des vicieux, contre l'intention de la Nature dont la loy ne se doit pas éloigner, puis qu'elle se vante d'estre sa raison, cõme elle est aussi la raison de la Iustice mesme. A cela donc on peut respondre que la victoire ne s'acquiert point sans l'ayde de la Vertu laborieuse qui se mesle dans les perils, & qui toute couuerte de sueur & de poussiere, ne cherche d'autre recompense de ses trauaux, que de voir suiure son Triomphe par ceux dont elle a épargné le sang & la vie. Outre cette raison, les Legislateurs ont esté persuadez qu'il estoit iuste de donner cette recompense aux Victorieux, afin que la monstre de cét attrait leur inspirast le desir de combattre genereusement pour la Patrie, & de choisir plutost vne mort glorieuse, qu'vne captiuité pleine

de honte & d'opprobres. Ils consideroient encore que les hauts faits d'armes ne pouuoient estre reconnus que par des marques d'honneur exterieures ; & que mesme il y auoit quelque consolation aux vaincus dans leur infortune, de voir que la captiuité les exemptoit de la mort, qu'on leur pouuoit iustement faire souffrir par ce droit de la guerre qui de la violance fait vne vertu, & vn crime de la douceur. Quant à ce qu'on objecte, que c'est offenser la Nature, que d'assuiettir le sage vaincu au barbare victorieux ; il faut considerer que les Legislateurs se sont proposez le bien autant qu'vne preuoyance bornée l'a pû permettre, & que s'il en arriue quelque inconuenient, il doit estre raporté à l'iniustice de la fortune, & non pas à la loy qui est toujours iuste quoy que son effet soit quelquefois inique. Ce desordre ne se voit point en la Religion des Chrestiens où ces dures & cruelles seruitudes sont abolies ; leurs

guerres mesmes ne répandent le sang qu'en la chaleur du combat, & lors que l'espée nuë & la visiere abbaissée ne distingue personne. Ils polissent encore les mœurs des barbares domptez, ils adoucissent leur ferocité, ils leur enseignent la Vertu, & leur donnent des loix pour la Iustice desquelles ils eussent voulu vaincre.

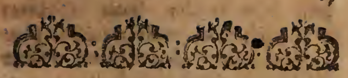
Enfin, outre les deux seruitudes que la Nature & la loy ont authorisées, il y en a vne autre d'autant plus honteuse qu'elle est volontaire, & qu'elle passe iusques à l'esprit. C'est à parler franchement la seruitude de ceux qui sacrifient à la fortune de la Cour; qui sçachant viure ne sçauent pas mourir libres, & qui dans la resolution qu'ils ont prise de ne partager leur patrimoine auec personne, prodiguent neantmoins les pretieux thresors du temps & de la liberté dont l'auarice est si recommandable. Cette heureuse liberté accompagnoit autresfois les hommes dans

les cabanes, mais ils perdirent l'amour qu'ils auoient pour elle, dés lors qu'ils apperceurent que la seruitude habitoit sous les planchers dorez, & dans les superbes Palais des Monarques. Cependant quoy qu'on ait veu des Escriuains qui par vn jeu d'esprit ont pris à tasche de loüer les plus grands maux de la vie, il ne s'en est point encore troué qui ayent entrepris la loüange de la seruitude, tant elle paroit difforme à ceux qui la regardent de plus prés. Les honnestes seruices qu'on rend aux Grands, sont sans doute loüables, mais la seruitude est deshonneste, parce que celuy qui renonce à sa franchise, arrache de son cœur la fidelité qui en fait la plus noble partie. Tibere voyant les Senateurs & les Cheualiers Romains seruilement prosternez à ses pieds, pour adorer sa Pourpre, auoit raison de leur reprocher qu'ils estoient nés à la seruitude, ne considerant pas que sa Cour pou-

O capita ad seruitutem nata,

uoit bien rendre leurs chaiſnes plus luiſantes, mais non pas plus legeres. Ce Prince deſiroit d'eſtre fidelement ſerui, mais il ne vouloit point d'Eſclaues.





DE LA NOBLESSE.

LA Noblesse est vn courage si parfait, son lustre iette tant d'éclat, & ses ornemens sont de si grand prix, qu'il ne faut pas s'estonner si la Nature & la Vertu disputant ensemble, s'atribuent chacune la gloire de luy auoir donné l'estre ciuil & la naissance. La Nature se vante d'auoir fait entrer dans son party ces sages Politiques qui sçauent dispenser & interpreter les mysteres de la Maistresse des sciences; & la Vertu prend son droit & ses auantages du consentement vniuersel de ces graues Philosophes qui portent la lumiere dans les choses les plus obscures. Les premiers establissent leur opinion sur ce que la Nature assistée de l'intelligence qui conduit ses œuures, n'employe pas vne mesme matiere quand

elle entreprend de former les hommes, mais que par vn secret conseil elle fait entrer de l'or dans la composition de quelques-vns, & mesle des metaux plus grossiers & moins precieux dans la masse des autres. C'est en cela qu'il semble que preuoyant qu'on luy pourroit reprocher d'auoir fauorisé la seruitude, c'est à dire la plus vile & la plus méprisable de toutes les conditions, elle ait voulu preuenir ou diminuer l'accusation, en mettant au plus beau iour cette Noblesse de sang que tous les Peuples de la terre ne regardent qu'auec admiration. Comme nous voyons qu'elle met dans les racines des arbres certaines puissances & dispositions, par lesquelles la seue passe aux branches pour les reuestir de fleurs, & les charger de fruits; Aussi se plaist elle à respandre dans le sang illustre des Ancestres, des semances de gloire qui produisent les belles actions, & formét vne suite de mœurs genereuses dans l'estenduë de leur posterité. En cette sorte la Noblesse qui par di-

Plat. de Rep. lib. 3.

Vera gloria radices agit & propagatur. Cic.

uers degrez de ſucceſſion, & par vne longue deſcente eſtend ſes branches dans vne famille, ſe fait voir ſemblable à vn arbre qu'il s'eſleue d'autant plus haut qui iette de plus profondes racines dans la terre. Quoy quil en ſoit, il faut reconnoiſtre & reſpecter la puiſſance de la Nature qui en nous mettant au Monde, diſpoſe de noſtre ſort , & départ à qui bon luy ſemble les ornemens de la Nobleſſe & les auantages du Sang.

Cependant les Philoſophes ſouſtiennent au contraire, que ce n'eſt ny de la matiere, ny de la forme que cette belle & éclatante qualité tire ſon origine, puis que la premiere eſtant toute terreſtre ne la ſçauroit communiquer, & que l'autre donne l'eſtre ſimple, & iamais l'eſtre noble. Vn beau ſang dans les vaines peut bien paſſer pour vne marque de ſanté, mais non pas pour vn titre de Nobleſſe qui n'eſt qu'vne qualité accidentelle, & vn ouurage de la fortune qui preſide à la naiſſance des hommes, &

Si quid eſt in Philoſophia boni, hoc eſt quod ſtemma non inſpicit.

ſe plaiſt quand elle ſe joüe, à tirer vn Potier de ſa boutique pour luy mettre vn Sceptre en la main. C'eſt elle qui fauoriſſant les entrepriſes de l'ambition, a fait toute la difference des Nobles & des Roturiers, des petits & des grands; car c'eſt ſe tromper volontairement que de croire que les vns ſoient deſcendus du Ciel, & que les autres ſoient nés de la Terre. Mais à parler ſelon les regles de la Philoſophie, c'eſt la Vertu qui fait l'homme noble, qui le releue ſur la baſſeſſe de ſon extraction, qui éclaire par ſa lumiere les tenebres qui le cachoient, & qui d'vne Cabane auſſi bien que d'vn Palais, l'eſleue au deſſus de l'Empire de la fortune. En effet la Nobleſſe ne peut auoir de meilleur titre que la Vertu qui luy ſert de flambeau pour la monſtrer a tous les ſiecles, & dont la puiſſance s'occupe à faire la race des Ames, comme le long ordre des Anceſtres fait la race des hommes, & la ſplendeur de l'extraction. Ce n'eſt donc pas le découlement du ſang des

Nunquamne fando audiſtis Patritios primo eſſe factos, ac de cœlo dimiſſos Liu.

Ayeuls, ny le droit de porter leur nom & leurs Armes; mais la ſuite hereditaire des actions vertueuſes, qui peut dõner cette vraye Nobleſſe qui n'emprunte rien d'autruy, & ne ſe paré que de ſes propres ornemens. Ceux qui dépoüillent les monuments de leurs Anceſtres, & qui foüillent dans leurs cendres pour y trouuer quelques eſtincelles d'honneur, ſe monſtrent ſemblables à ces criminels qui autresfois recouroient aux ſepulchres des morts,& embraſſoient leurs ſtatuës pour s'exempter de la peine qu'ils auoient meritée. Certainement,nous n'auons point de part aux Vertus de nos Peres,ſi nous n'y adjouſtons les noſtres;ils ont trauaillé pour eux;& leur merite a eſté le ſeul inſtrument de leur gloire & non pas de la noſtre.Chercher les veritables actions de la Nobleſſe dans leur propre ſang,c'eſt chercher en la racine les fruits qui ſe doiuent cueillir ſur les branches, c'eſt à dire en leurs ſucceſſeurs:La Vertu donc fait naiſtre la Nobleſſe,& le Vice l'enſe-

uelit;son image vaine & sans couleur peut bien passer aux Enfans auec le sang de leurs Ayeuls,mais l'honneur qui la suit ne passe qu'auec le merite; & quoy que la naissance communique l'vne,il n'y a pourtant que l'imitation des beaux exemples qui puisse donner l'autre. C'est pour cela qu'anciennement celuy qui degenerant de la vertu de ses Predecesseurs, attaquoit son ennemy sans luy auoir enuoyé le cartel de deffy, qui auoit chargé ses vassaux d'impost, ou qui s'estoit soüillé de quelque autre crime mal-seant à vn homme noble, n'estoit point admis aux Tournois ny aux exercices de la Noblesse. Quiconque a receu cette haute qualité de la main de ses Ancestres, se doit luy-mesme faire vne race glorieuse: & Tibere auoit raison quand parlant d'vn Romain vertueux mais de basse extraction, il disoit que cét homme luy sembloit estre né de soy-mesme. Et à dire la verité, les hommes ne sont iamais si nobles que quand ils le sont par eux-mesmes; & il y a bien

Curtius Ruffus. videtur mihi ex se Natus Tacit.

plus d'honneur à se faire admirer par les belles actions, qu'à se recommander par les seules images des Ancestres. Ainsi les Egyptiens ne permettoient pas qu'aucun fust loüé d'vne Noblesse empruntée d'autruy, parce qu'à considerer l'extraction dans les hautes sources de la Nature, ils trouuoient que tous les hommes estoient issus du sang des Dieux.

Diodor. Sicul.

Voilà les raisons des deux partis qu'on ne sçauroit concilier qu'en disant que ce n'est ny la matiere ny la fortune qui donnent par leurs propres forces l'estre parfait à la noblesse; mais que c'est la Nature qui prepare l'vne & l'autre auec tant de soin, que ceux qu'elle fauorise soit pour les exercices du corps, soit pour les fonctiõs de l'esprit, se trouuẽt plus enclins à suiure & à cultiuer la Vertu. En effet, la bonne naissance n'a pas peu de pouuoir pour esleuer le courage à l'honneur des belles actions, & il n'y a point de plus puissantes persuasions pour exciter les en-

Omnes si ad primã originem reuocentur, à Diis sũt. Sen. Deorum immortalium quasi gentiles sunt Cic.

ſtres, y adiouſtét encore de nouueaux rayons, afin qu'ils ne ſemblent pas ſe parer des Trophées qui ont eſté acquis & remportez ſans eux. Ils ſçauent que la reputation de ceux qui les ont mis au Monde, n'a eſté depoſée entre leurs mains que pour la rendre toute entiere à leurs heritiers legitimes, & de plus ils deſirent en augmenter le Threſor, dans la creance qu'ils ont que ce n'eſt pas tant d'eſtre né Grand, que de le deuenir par de glorieuſes actions. Enfin ce que l'enchaſſeure dorée eſt au Tableau, l'or au diamant, la beauté du corps à l'Ame, & l'habillement à la grace du corps, la Nobleſſe l'eſt à la Vertu qui n'eſt iamais ſi éclatante, ny ſi pompeuſe qu'auec cét ornement.

Ne diſons donc pas que la Nobleſſe n'eſt qu'vn bien d'autruy qui n'adiouſte rien à l'homme, car les Enfans des Nobles n'ont pas ſeulement leur partage dans l'heredité de leurs Peres, mais auſſi dans leur gloire, & ce leur eſt vne honte quand ils l'abandonnent, ou qu'ils ne l'augmẽ-

rent point par de nouueaux acquests d'honneur & de vertu. C'est vne verité qui se presente à tous ceux qui se souuiennent que les Politiques ne regardent pas l'homme dans vne abstraction de Metaphysique, mais que plutost ils le considerent dans les offices de la vie ciuile où la Noblesse du Sang luy acquiert la creance, l'authorité, la reputation & l'applaudissement des Peuples qui se laissent volontiers éblouïr à l'éclat des titres, & à la splendeur des familles. Tels sont les effets de cette haute qualité qui se communique par la naissance, & dont Aristote nous apprend la deffinition, quand il dit que la Noblesse n'est autre chose qu'vne antiquité de race & de richesses, mais accompagnée de l'habitude de la Vertu qui n'en doit iamais estre separée. L'antiquité, sans doute, en est l'excellence, la perfection & la marque venerable; car si elle nous peut donner de la veneration pour les bastimens mesmes, combien plus nous doit elle faire reue-

ἡ γὰρ εὐγένειά ἐστιν ἀρχαῖος πλοῦτος καὶ ἀρετή. Arist. Lib. 4. Polit. c. 8.

Nobilitas nihil aliud est quam antiquæ [illegible] D. Hier. ad [illegible]

rer ces illustres familles à qui la puissance du temps & de la fortune n'a pû apporter qu'vn accroissement de dignité, de grandeur & de gloire ? Si on prise les Tableaux qui malgré l'iniure des années ont coserué les lineaments & les traits des grands hommes, quelle estime ne faut-il pas faire de leurs Enfans qui sont leurs images viuantes, & comme les medailles de leur vie ? Si on regarde couler auec admiration ces nobles fleuues dont la source est si esloignée, ou mesmes inconnuë; & si on reuere la Renommée quand elle cache sa teste dans les nuës, peut-on n'auoir point de respect pour cette haute Noblesse qui perçant les siecles, & s'enflant toûjours en sa course, descend auec tant d'orgueil & de gloire vers la posterité ? Que si iadis les Anneaux d'or en estoient l'honorable marque, c'estoit parce que ce precieux metal est l'ouurage de plusieurs siecles, & que pour en hausser le prix & en consommer la beauté, il faut que la

Nobilitas longinquitate temporis facta. Plin. in Paneg.

Nature & le Soleil y trauaillent long-temps.

Cependant, cette antiquité de race demeureroit obscure, & comme enseuelie dans les mesmes tenebres dont elle tire sa lumiere, si les Richesses ne la mettoient en la plus belle veuë, & ne luy donnoient cét éclat qui rejaillit aux yeux des Peuples, & qui fait leur admiration. Elles seules ne font pas la Noblesse, mais elles la monstrent, luy seruent d'appuy, d'ornement, & on les peut considerer comme vne base de matiere precieuse, qui bien qu'elle ne contribuë rien à la hauteur de la statuë, ne laisse pas pourtant de la hausser, & de la faire voir & reconnoistre des plus esloignez. De là sont venuës les loix ciuiles qui ont deffendu l'alienation des biens hors de familles illustres, afin d'empescher qu'ils ne sortent de leur ligne, pour passer en la main de ceux qui n'en portent ny le nom ny les Armes, & qui sont plus connus par leur fortune, qu'ils ne sont nobles par leur extraction.

Quand les sages Legislateurs publierent ces loix, ils auoient appris par l'experience que les outrages d'vne dure & rigoureuse necessité, contraignent souuent les plus nobles de recourir aux Arts mechaniques, & de changer leur anneau d'or en vn anneau de fer. Car quoy que la fortune n'ait point de pouuoir sur l'honneur qu'ils tiennent de la main de leurs Ayeuls, & qu'elle ne puisse leur oster ce qu'elle ne leur a pas donné; si est-ce que sans les richesses, ils ne sçauroient se promettre le succez d'aucun grand dessein, ny esleuer qu'à peine leur courage à l'entreprise des belles & genereuses actions. Pour oster ces obstacles, autant de fois que les Empereurs donnoient à quelqu'vn le titre & les marques d'vn Cheualier Romain, ils luy assignoient en mesme temps le reuenu necessaire pour soustenir auec honneur, vne qualité qui l'éleuoit au dessus du commun. Ils auoient reconnu que la pauureté comme vn corps opaque ne seruoit pas seulement d'obstacle

Ignobile ferrum Stat.

Sueto. in Iul. Cæs. & in Aug.

Nero nobilium familiarum posteros egestate venales in scenã deduxit. Tacit.

Cæsaris est vt nobiles cõseruet & efficiat. Plin. in Paneg.

aux rayons qui se respandent d'vne haute. noblesse, mais qu'elle auoit aussi contraint plusieurs de monter sur le Theatre, & de quitter par vn eschange trop inégal, vn nom illustre pour prendre celuy d'vn Esclaue.

De cette liberalité des Empereurs Romains, nous apprenons qu'il y a donc de deux sortes de Noblesse, l'vne naturelle qui se communique auec le sang, & l'autre ciuile qui est vn ouurage de la puissance du Prince, car il luy appartient de faire des Nobles, soit par des lettres, soit par les dignitez dont il orne ses sujets comme d'autant de rayons de sa Majesté. Il n'est pas seulement le Souuerain dispensateur de tous les honneurs, il est aussi la source feconde, & son pouuoir s'estend iusque à effacer les taches de la naissance, & donner vne belle lumiere à ceux qui auparauant estoient cachez & enfoncez sous l'obscurité de leur race. Ceste nouuelle Noblesse est differente de l'ancienne en ce qu'elle est vn honneur ciuil decoulé de la Ro-

yauté, & que l'autre ne peut estre que la production du temps selon le dessein que la Nature en a donné. Sous la premiere race de nos Roys, la bonne extraction iointe à la profession des armes, faisoit le Noble; & par les loix de police que les François laisserent au Royaume de Naples comme vn glorieux monument de leurs conquestes, il se voit que les Nobles estoient distinguez des autres tant par la naissance, que par la fonction militaire. Comme la Vertu guerriere est actiue, laborieuse, & exposée à mille perils, l'honneur qu'on y remporte est d'autant plus precieux qu'il s'achepte souuent par la vie, & que ce n'est pas l'or mais le fer trempé dans le sang des ennemis de l'Estat, qui en est le veritable prix.

Greg. Turo. lib. 4. c. 29.

Constit. Neapol. lib. 3. c. 59.

Cela nous fait voir qu'il y a bien moins d'honneur à esleuer des Armoiries d'vn jour, qu'à les monstrer sur des portaux antiques, enuironnées de Trophées à demy-brisez par les efforts du Temps. Elles estoient si respectées parmy les Romains, qu'ils ne

permettoient point que les nouueaux acquereurs les changeassent, afin qu'elles leur peussent reprocher ou leur peu de merite, ou la bassesse de leur origine. Toutesfois comme la puissance du Prince n'est point en cela limitée, il fait entrer ceux qu'il annoblit dans les priuileges des Nobles, & par vne belle dispensation des honneurs, il esleue les vns & & rend les autres plus illustres auec vne égale Iustice. Car s'il est iuste que la gloire des Ancestres soit considerée dans la distribution des recõpenses, comme vn gage de la valeur & de la fidelité de leurs enfans; la raison veut aussi que la Vertu, en quelque sujet qu'elle se rencontre, ne demeure point sans honneur & sans recõnoissance Mais cette cõsideration venant à cesser, le Prince ne sçauroit estre trop auare des honorables marques de Noblesse, qu'il ne doit point communiquer à ces hommes nouueaux & venus en vn iour, qui s'efforcent de noyer dans le luxe leur premiere fortune, &

font ce que les Romains faisoient autresfois quand ils couuroient d'or & d'argent la petite Cabane de leur Pere. Aussi a-t-on tousiours opposé l'ancienne Noblesse à la nouuelle, qu'on peut comparer à cette Cheualerie imaginaire qui fut l'inuention d'vn Empereur, & qui n'ayant que le seul nom n'auoit aussi d'autre fondement que la feinte. Aussi ceux qui iadis à Rome en prenoient le titre & les lettres, passoient d'ordinaire pour des Cheualiers chimeriques qui n'auoient ny l'origine naturelle ny l'action des vrays Nobles, pour entrer également auec eux dans l'opinion des Peuples. C'est par cette raison que les anciennes loix des fiefs les distinguoient des autres Nobles ; & que par les Ordonnances de France ils ne peuuent estre ny Gentilshommes de la Chambre du Roy, ny Escuyers de son escurie.

Maurius nouitatis suæ conscius.

Valer. Claudius instituit imaginaria militiæ genus. Suet.

Au contraire, c'est le propre de la grande Noblesse des sujets, d'adjouster de l'éclat à la Majesté de

leur Prince ; ils ſont ſon eſpée & ſon bouclier , l'appuy du Sceptre qu'il porte en ſa main , l'honneur & le rempart de ſon Eſtat, & par ces glorieux titres ils ioüiſſent des fiefs , & des Iuſtices comme du partage de leur valeur. A parler librement , vne Monarchie qui n'a point de Nobles, ne peut eſtre qu'vne pure & affreuſe Tyrannie cóme celle des Ottomans; car la Nobleſſe a cela de particulier qu'elle tempere la trop abſoluë puiſſance , & attire les yeux des Peuples qui ſont perſuadez qu'elle fait vne grande partie de la dignité & de la gloire d'vn Empire. Quand donc le Tyran opprime les Nobles , & quil les extermine, c'eſt qu'il les regarde comme des hommes genereux qui eſtant nés à la liberté,ne peuuēt ſouffrir les opprobres ny les oppreſſions d'vne honteuſe ſeruitude. Que s'il arriue que le Prince legitime les laiſſe dans la foule pour ramper auec le vulgaire , il en peut bien deuenir plus abſolu , mais il en ſera moins capable d'executer les hau-

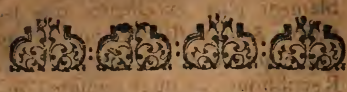
tes & difficiles entreprises. Il est vray que les Estats populaires s'en peuuent mieux passer, parce qu'ils en sont plus paisibles & moins sujets aux mouuemens, à cause que les hommes s'y attachent aux affaires, & non pas aux personnes, & que l'interest les lie plutost que le respect. Iamais les Suisses n'eussent changé le gouuernement en vn Estat populaire, s'ils n'eussent trouué la Noblesse peu exercée aux armes, & combatuë par la necessité auant qu'elle le fust par la violence du Petit Peuple. Mais quand elle est nombreuse, agguerrie & reuestuë de tous ses ornemens, la Monarchie en est sans doute plus puissante, ses frontieres plus asseurées, & son nom plus redouté des Ennemis de sa grandeur. De là est arriué que les excellens Princes n'ont point eu de plus grand desir, que de conseruer l'ancienne Noblesse en son lustre, de releuer celle qui estoit abbatuë, & de sauuer de l'oubly les noms des illustres familles. C'est le destin de cet-

te belle & luysante qualité qu'elle porte, d'estre sujette à la fatale inconstance des choses humaines, & de ne souffrir pas moins de changemens que la Lune, que les Patriciens de Rome auoient accoustumé de porter pour vne marque de leur haute naissance. Par ce symbole on vouloit signifier que la Noblesse naist & renaist comme la Lune, qu'elle se monstre & se cache comme la Lune, & qu'elle a ses commancemens, son plein & son declin comme la Lune, quand la fortune la couure de ses ombres & de ses nuages. Auguste ne pouuoit permettre que les Nobles souffrissent les iniures & les outrages de la necessité; il respandoit sur les vns ses largesses, il esleuoit les autres aux plus grandes dignitez, & donnoit à tous comme vn nouueau iour & vne seconde naissance. Certes, l'honneur que les enfans tiennent de leurs Ancestres, ne peut estre tousiours enseueli dans les tenebres, les lauriers ont autresfois percé les

Suet. in Aug.

Tombeaux des Heros, & on vit ſortir de celuy de Clearque vn bocage de Palmiers, pour en faire des couronnes à tous ceux de ſa poſterité. *Plutar. in Artax.*





DE LA VIE ACTIVE. ET CONTEMPLATIVE.

IL y a long-temps que la Sageſſe & la Prudence, deux nobles & illuſtres ſœurs, diſputent de la preſeance & des auantages qu'elles apportent à la Republique, ſans que les Arbitres honoraires ayent encore nettement prononcé ſur vn ſi noble different. Comme l'vne & l'autre ont leur ſiege en vne meſme puiſſance de l'Ame, & que le commun ſujet où elles reſident eſt le lien de leur ſocieté, c'eſt auſſi de là que naiſsét leur honneſte ambition & leur loüable ialouſie. La Sageſſe eſtablit ſon droit ſur la nobleſſe de ſon objet qui embraſſe les Elemens, les Cieux, les hommes, les Anges, & Dieu meſme, qui ſont des choſes incompara-

blement plus excellentes que les actions & les passions humaines, ny que la police & les richesses de la Republique, en quoy consiste l'objet de la Prudence. Que si nous les voulons comparer par les actions, nous trouuerons que celles de la Sagesse sont comme autant d'images de la felicité diuine, puis que c'est elle qui esleue l'homme à vn degré de perfection plus haut que le degré de son estre, & qu'en effet elle le rend participant de l'heureuse condition des intelligences. Et certes, la vie contemplatiue qui n'agit que par l'entendemẽt, ne luy conuient pas entant qu'il est composé d'vne ame & d'vn corps, mais seulement entant qu'il est éclairé en sa plus haute partie, d'vne lumiere écoulée & respanduë du propre sein de la Diuinité. On voit d'ailleurs que la felicité contẽplatiue est beaucoup plus en sa puissance, puis qu'elle depend du mouuement de son esprit, au lieu que la plus grande partie de la felicite actiue dépend de plusieurs choses externes, sans

lesquelles il ne sçauroit auoir d'empire sur ceux dont il entreprend de moderer & de regler les passions. Celle-cy ne se peut passer des biens de la fortune, & l'autre les regarde auec mépris au dessous d'elle, parce que son action est interieure, qu'il n'en sort rien au dehors, & qu'elle est son seul bien suffisant, parfait & accompli. Les actions de la Prudence ne sont pas desirables par elles-mesmes, puis qu'elles ont vne fin estrangere à laquelle elles aspirent; La Sagesse au contraire ne cherche point de fin hors d'elle-mesme, parce qu'elle y rencontre cette heureuse delectable & actiue oysiueté qui borne ses desirs, & qui couronne tous ses contentemens. Ie l'appelle actiue, parce qu'on ne sçauroit bien faire qu'en agissant, & que les actions de l'esprit sont des veritables actions, quoy qu'elles n'ayent autre but qu'elles-mesmes. En cette sorte le Contemplatif ne laisse pas de se trouuer dans la vie actiue, puis que l'Architecte qui n'opere que par l'entendement,

ἡ γὰρ εὐδαιμονία πρᾶξις ἐστιν. Vita nãque beata est actio. Arist. lib.1. Polit. c.3.

tendement, ne cesse pas d'estre le principal Agent & le maistre des ouurages, parce que ces pensées sont actiues & entierement dressées à l'action. Il n'y a que l'impieté qui se puisse figurer que Dieu est oysif; & toutesfois il n'agit iamais hors de soy, & ses actions n'ont pour but que luy-mesme. Pour sa felicité contemplatiue, il a la veuë de sa diuine essence; & pour l'actiue, le domaine des creatures, & le gouuernement de l'Vniuers. On ne peut donc pas dire que l'hōme cesse d'agir quand il cherche sa felicité en luy mesme, & qu'il n'emprunte point des objets estrangers ce que la contemplation a mis & logé dans son sein. Enfin, si la Prudence est l'ame & le genie de la vie actiue, la Sagesse est la perfection & la fleur des sciences contemplatiues qui luy seruent d'ornement; & quoy que le prudent Politique les determine, & qu'il iuge de celles qui doiuent estre rejettées ou admises en la Republique, c'est en cela mesme que la Pru-

dence doit ceder à la Sageſſe, parce qu'elle ne fait que la ſeruir & commander pour elle. La Medecine qui preſcrit les remedes, n'eſt pas plus noble que la ſanté; qui voudroit ſouſmettre la Sageſſe à la Prudence ciuile parce qu'elle regle les ſciences contemplatiues, il faudroit par la meſme raiſon qu'il miſt la Politique au deſſus de la Religion, parce qu'elle fait des ordonnances ſur les choſes diuines.

Quant aux effets de la Sageſſe dans la vie contemplatiue, outre que toutes les bonnes & vertueuſes actions ſont ſes ouurages, nous ſçauons qu'elle ſepare l'homme, de l'homme, & qu'auec vn eſprit épuré, elle l'eſleue iuſqu'au Ciel où il puiſe à ſon aiſe dans la ſcience des choſes diuines, & dans les threſors de l'Eternité. Cette premiere & adorable Verité qu'il contemple, n'a pas plutoſt penetré dans ſon ame, qu'elle le remplit d'vne ſi douce lumiere, qu'en deuenant inſenſible à tous autres plai-

ſirs, elle ſe laiſſe tranſporter & rauir à ce diuin contentement que les Philoſophes Academiques, & les ſages Hebreux ont appellé du nom de mort agreable & precieuſe. Ils ont encore ſouſtenu que la connoiſſance du ſouuerain bien eſtoit la vraye Philoſophie, & la felicité conſommée, ce qu'Ariſtote a depuis confirmé quand il a prononcé que ſi les Dieux eſtoient capables d'enuier les choſes humaines, ils enuieroient l'heureuſe condition des hommes qui vaquent à la contemplation, & qui ioüiſſent de ce ſilence de l'Ame qui eſt vne image du repos eternel. Tels ſont les priuileges, tels les auantages de cette Maiſtreſſe de la vie contemplatiue, qui n'a beſoin de rien, qui ſe contente de ſes propres biens, & qui ſuffit à elle-meſme. *Ariſt. Eth lib. 10.c.7.*

Mais d'autre part, la Prudence ſouſtient qu'ayant le droit d'aineſſe ſur ſa ſœur, on ne luy peut conteſter les prerogatiues, puis qu'on ne doute point que les ſciences actiues

qui appartiennent au repos & à la dignité de la vie ciuile, n'ayent deuancé les contemplatiues dans la societé des hommes qui ne doit sa conseruation qu'au secours des loix. Politiques. Il est vray que la Prudence cede à la Sagesse quant à la noblesse des objets, mais non pas de tous, car c'est vne chose bien plus noble de sçauoir donner des loix à tout vn Empire, que de sçauoir faire la demonstration d'vne figure de Mathematique. D'ailleurs la perfection de la vie contemplatiue passe plus auant, & iusques à vne seconde action, puis qu'il ne suffit pas de connoistre comme il faut gouuerner vn Estat, si on n'en acquiert l'habitude. La Sagesse renferme toutes ses richesses dans l'ame de celuy qui s'en est acquis la glorieuse possession; mais le Politique qui possede la science actiue, se communique aux autres hommes, & leur fait part des biens & des auantages de sa felicité. Il rend heureux tout vn Royaume par ses

beaux reglemens;la domination ſur les Peuples, la gloire, la puiſſance & les victoires, ſont les fruits de ſa vie actiue; on ne ſe trompera point, quand on dira qu'il imite la ſouueraine Prouidence qui ne ceſſe de verſer ſur la terre ſes graces, ſes faueurs,& ſes benedictions.

Tels ſont les offices de cette Prudence legiſlatrice & regnante qui reſide en l'eſprit du Prince, qui eſt la ſource de ſes actions vertueuſes, l'oracle de ſes conſeils, l'œil ouuert & veillant ſur ſon Sceptre, & ſans laquelle l'eſtat nous repreſenteroit l'image d'vn Cyclope aueuglé qui diſſiperoit ſes forces en l'air, & les briſeroit contre des eſcueils. C'eſt elle qui preſide à la Paix & à la guerre,aux Loix & aux Empires; c'eſt elle qui comme vne Vertu vniuerſelle regit toutes ces grandes choſes & les attire à ſa fin; C'eſt elle en vn mot,qui eſt l'Art de la vie, & comme l'Architecte des actions ciuiles,parce qu'elle poſſede

Ariſt. Eth. lib. 8. c. 8.

Architectonicen vocant.

la raiſon & la ſcience de bien agir. La loy meſme qui porte auec ſoy la Vertu & la force du commandement, eſt deriuée de la Prudence, car elle n'eſt autre choſe que le precepte qui ſort de l'entendement du Legiſlateur, & comme la lumiere du conſeil qu'il prend ſur les affaires. D'alleguer au contraire qu'vne vie douce, tranquille & franche de tout ſoin, eſt meilleure & plus honneſte qu'vne vie empreſſée & toute pleine de ſoucis, de trauail & d'agitation, c'eſt ignorer que les Cieux roulent inceſſamment ſur nos teſtes, que le repos des Anges conſiſte en l'action, & que Dieu meſme eſt l'acte des puiſſances comme il eſt la puiſſance des actes. Il ne forma pas l'homme par vne ſimple parole, ainſi que le reſte des creatures; mais il y mit la main pour luy marquer qu'il deuoit trauailler, & tenir de l'action qui luy a donné la naiſſance. Le partage donc de la vie ſe fait entre le repos, & le trauail qui eſt la matiere de la gloire, & qu'on ne

peut mépriser qu'on ne méprise la Vertu qui est laborieuse, occupée, agissante & toujours couuerte de la poussiere des combats. Tout homme sans action est comme vn corps sans mouuement ; & s'il doit chercher le repos , c'est celuy qui est la noble fin des actions vertueuses, comme l'oysiueté est la honteuse fin des vices.

Que s'il faut comparer les douceurs & les contentemens de l'vne & de l'autre vie , ceux que l'homme contemplatif ressent , sont sans doute tres-grands en la partie raisonnable de l'Ame ; mais ceux que le Politique recueille de ses actions ciuiles s'estendent encore iusques à la partie sensitiue , quand il se represente que sa gloire sera l'objet & l'admiration des siecles à venir. Quel plaisir plus doux & plus innocent peut-il éprouuer , que de voir dans l'estat dont il regle les mouuemens , vn Abbregé de cette grande & immense Republique du monde, que Dieu gouuerne sans peine par

Arist. Eth. lib. 10. c. 7.

les loix de sa Prouidence ? Comme tout cet ordre des choses celestes & terrestres se rapporte à sa gloire, aussi peut-on dire que l'honneur des belles & reglées actions des Citoyens, se refleschit sur celuy qui preside au gouuernement, & qui dans les ouurages de police se conforme à l'Art diuin. Certainement, les Peuples decernent de plus grands honneurs à ceux qui embrassent le soin des affaires publiques, qu'à ceux qui ne donnent leur temps qu'à la contemplation, parce qu'ayant deposé entre leurs mains leur vie & leur fortune, les biens qu'ils en reçoiuent leur sont plus precieux, & beaucoup plus sensibles. C'est vn effet de la prouidence de la Nature qui a voulu que les prudents Gouuerneurs fussent honorez, afin que le plaisir interieur de la vie politique, qui sans doute est moindre que celuy de la vie contemplatiue, fust accreu de ces biens exterieurs comme d'autant de lenitifs capa-

bles d'adoucir l'amertume de leurs trauaux.

Toutesfois quelque contention d'honneur & preéminence qu'il y ait entre ces deux Directrices de la vie des hommes, elles se cherchent, s'entre suiuent, s'entr'ayment, & chacune trouue sa perfection dans la societé de sa compagne. A dire le vray, comment est-ce que l'homme contemplatif pourroit ioüir de la felicité selon les preceptes de la Sagesse, s'il n'auoit acquis les habitudes des Vertus morales pour regler les mouuemens, & calmer les passions qui s'esleuent à la façon des flots, au milieu de son Ame? Comment sçauroit-il se conduire dans les épaisses tenebres de cette vie, s'il n'estoit éclairé de la Prudence qui est la lumiere des Vertus, & la souueraine moderatrice de toutes les actions humaines? Mais d'autre part, comment se pourroit-il faire que le Politique possedast & conseruast la

felicité actiue, s'il n'auoit point donné la plus pretieuse partie de son temps, & de son loisir à la contemplation? comment auroit il l'industrie de prescrire par des loix iusques à quel point & en quelle façon les sciences contemplatiues doiuent estre enseignées, s'il n'en auoit auparauant acquis la connoissance? C'est ce qu'Aristote nous a voulu apprendre, quand il a dit que la fin où le Politique visoit, c'estoit de donner le loisir aux Citoyens de vaquer à la contemplation, qui est le but où tendent les vertus morales, car il n'est pas possible de bien connoistre les choses humaines, si on ignore les diuines. La contemplation est le principe & la fin de l'action; ce qui faisoit dire à Platon que la Prudence sans la Sagesse ressembloit aux Statuës de Dedale, qui s'enfuyoient lors qu'elles se trouuoient affranchies de la contrainte des liens; mais qu'elle ne s'estoit pas plutost alliée de cette fidelle compagne, qu'on

De Rep.

la pouuoit comparer aux meſmes ſtatuës, lors qu elles eſtoient arreſtées & attachées à leur baſe. Comme donc il y a deux vies & deux felicitez de la Republique, il s'en fait vn meſlange, quand le Legiſlateur forme la Cité en telle ſorte que le corps eſt pour l'Ame, l'appetit pour la raiſon, & l'entendement pratique pour le contemplatif, car les choſes les moins nobles doiuent ſeruir aux plus parfaites. Il ſemble neantmoins que Dieu diſpenſe auec retenuë la Sageſſe & la Prudence, qu'il ne les aſſemble pas en vn meſme ſujet dans le ſouuerain degré d'excellence, afin d'obliger les hommes à s'entre-ſecourir ſelon que l'vn ſera plus excellent & plus parfait que l'autre. Que ſi par vne ſinguliere faueur du Ciel, il ſe trouue quelqu'vn qui ſoit monté à la perfection de ces deux eminentes Vertus, il ſe fait regarder comme vn Dieu terreſtre & mortel entre les hommes, ſoit pour la felicité qu'il y trouue, ſoit pour l'abondance des

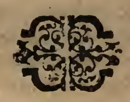
biens dont il comble la Republique. C'eſt le ſentiment d'Ariſtote meſme, qui toutesfois ſemble auoir laiſſé en doute s'il a voulu faire ſa Cité Philoſophique & contemplatiue, ou plutoſt actiue & ſeparée des actions morales. La raiſon de douter vient de ce qu'en traitant de la felicité, il enſeigne qu'elle n'eſt autre choſe qu'vne certaine operation contemplatiue, & que l'action meſme de Dieu conſiſte en la contẽplation. Mais c'eſt en effet qu'aux morales il conſidere Dieu en ſoy-meſme, & ſans aucun raport au monde qu'il gouuerne; au lieu que dans ſa Politique il le regarde comme Prince & Arbitre Souuerain de ceſte immenſe Republique de l'Vniuers, pour le gouuernement de laquelle il luy donne l'action & la ſcience prattique.

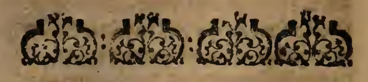
Eth. lib. 10.

Polit. lib. 7. c. 3.

Enfin, s'il eſt vray que philoſopher & ſçauoir bien regner eſt vne meſme choſe, il s'enſuit que la contemplation auſſi bien que l'action, eſt neceſſaire à vn grand Prince. En

effet, la contemplation destituée de l'action n'est qu'vne oysiueté d'esprit qui demeure toujours sterile;& l'action separée de la contemplation est vne Aueugle qui se precipite, & qui entraisne les autres auec soy dans vn abysme de malheurs. Mais quand elles s'entre-aydent en telle sorte que la contemplation est soustenuë de l'action comme de son bras, & que l'action est éclairée de la contemplation comme de son œil alors elles acheuent ces grands & admirables ouurages qui consomment la felicité des Estats.





DE LA SOVVERAINETE'

LA Souueraineté qui preside au gouuernement des Empires, est vne qualité si haute, si éclatante & si auguste, que plusieurs politiques trompez par la ressemblance des traicts, des couleurs & du lustre, l'ont confonduë auec la Majesté, & n'en ont fait qu'vn mesme portrait. A dire le vray, toutes les deux decoulent d'vne mesme source, toutes les deux sont des crayons de ce haut Empire que Dieu s'est reserué sur ses creatures, l'vne & l'autre se trouuent heureusement occupées à composer en faueur des Roys, vne puissance & vne grandeur la plus proche de l'infinie. Elles sont encore conjointes par leurs

Iura Maiesta-tis. Cic. Regiæ maiesta-tis impe-rium. Liur. Sa-cra Re-gni. Tacit.

propres effets, & dans l'estroite societé qui les lie, il semble qu'elles trauaillent à l'enuy pour donner des maistres à l'Vniuers, & pour les rendre venerables à toutes les Nations. Il n'est pas mesme iusques aux titres d'honneur qui ne soient communs à la Maiesté & à la Souuerainetè; & celuy-là ne se trompera point, qui attribuera à chacune d'elles la gloire d'estre l'appuy, la protection & le salut des Republiques, la forme qui leur donne l'estre auec la dignité, & l'esprit qui se mesle dans toutes leurs parties pour en animer les offices, & en regler les mouuemens. Comme la vie de l'hôme n'est autre chose que l'vnion de l'ame auec le corps; Aussi la vie d'vn Estat ne se maintient & ne subsiste que par l'alliance de ces deux grands ornemens des Arbitres du Monde. Mais parce que la Souueraineté a cela de particulier, qu'elle met dans la main de ceux qui la possedent; le glaiue & les balances, les peines & les recompenses;

de là vient aussi qu'elle se fait reconnoistre par des proprietez & par des marques essentielles qui la separent, & distinguent de la Majesté.

Premierement, il luy est propre de ne se rencontrer iamais qu'auec vne puissance absoluë, perpetuelle, & qui ne connoist point des bornes ny en la circonference de ses effets, ny en la durée du temps. La Dictature n'a pas esté nommée sans raison, le comble, le sommet, le port, le solstice des honneurs, & en vn mot le dernier effort de l'ambition Romaine, car elle suspendoit & tenoit en souffrance l'authorité de tous les Magistrats qui n'osoient ny leuer les yeux, ny ouurir la bouche pour se plaindre de ses imperieux decrets. Mais comme on ne creoit le Dictateur que dans les perils extremes, aussi sa puissance suprême finissoit auec le danger, & le cours de peu d'années estoit la mesure d'vne dignité qui n'en auoit poit en son estenduë.

Ipsa plebs ne attollere quidem oculos, aut hiscere audebat. Liu. lib. 6.

La Regence du Royaume de France estoit encore dans les premiers temps vne si viue & si parfaite image de la Royauté, qu'elle n'en differoit que par le titre seulement, puis que les Regents se faisoient couronner, & que tous les Edicts & les Declarations estoient marquées de leur nom, & seellées de leurs propres Armes. Mais parce qu'il ne leur estoit pas permis non plus qu'au Dictateur, de passer au delà du terme que la loy de la majorité des Roys leur prescriuoit, il s'ésuiuoit qu'ils n'estoiēt pas absolument, ny vrayemment souuerains.

Ce n'est pas assez que la Puissance soit perpetuelle, & comme vne grande lumiere sans couchant, si de plus elle n'est absoluë & affranchie de l'obligation & de tous les liens des Loix ciuiles. Elles n'estoient pas encore nées lors que les premiers Souuerains commencerent à regner, puis que leur nuë volonté faisoit le droit des Peuples, & que leur Sagesse montant auec eux

ſur le Throſne, y prononçoit de viue voix les Oracles de Iuſtice & d'equité. Que s'il a ſemblé à quelques-vns que la puiſſance des Roys de Rome n'eſtoit point tout àfait exẽpte de l'Empire des loix, c'eſt pour n'auoir pas bien conſideré que ces Princes s'y ſouſmettoient eux-meſmes, car autrement la ſujetion forcée ne s'accorderoit point auec cette licentieuſe liberté qui regnoit dans leurs actions, & qui ſe faiſoit ſentir dans tous les mouuemens de leur domination. Certes la loy Royale qui long-temps apres tranſporta & fit paſſer toute la Majeſté du Peuple Romain en la perſonne des Ceſars, iugea que leur grandeur eſtoit trop eſleuée pour eſtre aſſujettie au commandement des Loix eſcrites, puis qu'elle declara qu'ils auoient receu auec le Diadême, le priuilege d'exemption ſans lequel ils n'euſſent peu ſe vanter d'eſtre Souuerains.

Mais on demande ſi cét auguſte titre qui à proprement parler eſt

independant de tout autre, pour conuenir à vn Prince qui en quelque sorte que ce soit releue d'vn autre Prince, & selon l'ancienne coustume est obligé de baiser le bout du Sceptre qu'il porte en sa main? A iuger des choses dans la rigueur, le vray souuerain ne doit tenir que de Dieu, & de son Espée, & l'homage qu'il rend à vn autre & la fidelité qu'il luy promet est la marque de sa dependance, ou comme quelques-vns estiment, le caractere d'vne espece de seruitude. Mais toutesfois nous sçauons que le Prince qui à cause de quelque terre qu'il possede, est obligé par la loy des fiefs de rendre les deuoirs d'honneur a vn autre Prince, n'en est pas pour cela moins souuerain dans ses autres Estats. Car s'il est vray que ces deuoirs & ces honoraires ne regardent que la seigneurie priuée, & non pas la publique, il s'ensuit que le Prince qui ne doit simplement que la bouche & les mains; ne diminuë rien de sa grandeur, ny de

qui le reçoit sont independans l'vn de l'autre, & si le premier semble se monstrer inferieur quand il s'assuiettit à cette condition, le deuxiéme fait aussi voir qu'il n'est pas assez grand, ny assez puissant pour se pouuoir passer de ce secours. Ainsi le Prince tributaire ne cesse pas d'estre souuerain, puis qu'il ne reconnoist point de superieur en la iurisdiction, ny aux autres fonctions d'vne pleine puissance, en quoy consiste proprement la vraye & parfaite souueraineté. Mais à prendre les choses dans ce haut orgueil où les Romains auoient mis l'honneur du Diadême, il faut auoüer que le tribut, la pension & la protection ostent quelque chose du lustre & de la Majesté d'vn Estat qui n'est ny si pur, ny si souuerain que s'il estoit exempt de ces conditions qui sont comme autant d'ombres, & d'images legeres de la dependance & de la sujetion.

Cela nous fait bien voir que les

ſujet aux reſolutions des Dietes qui dans l'authorité ſuprême qu'elles s'attribuent, ont autres-fois depoſé Vinceſlas & Adolphe. Mais les autres reſpondent à cela, que les Dietes n'ont de pouuoir que celuy qu'elles empruntent de l'Empereur qui dans ces Aſſemblées commande à tous les Princes, donne des Loix à tous les Ordres, & le aſſujettit aux peines des Conſtitutions de l'Empire. Il eſt vray qu'il delibere auec eux des affaires de la Paix & de la guerre, d'où dependent le ſalut commun & la tranquillité publique; mais les Roys de Rome deliberoient auſſi des meſmes choſes auec le Peuple, & toutesfois ils ne laiſſoient pas d'eſtre ſouuerains & abſolus en leur gouuernement. On adjouſte à cela, que dés le temps que Charlemagne euſt rendu à l'Occident les Aigles que l'Orient luy auoit rauies, les Princes d'Allemagne ſe ſont obligez par ſerment de rendre à leur Chef le tribut de leur foy; & qu'encore qu'ils pren-

trouuent les images racourcies des formes de tous les Estats. Mais comme en l'assemblage des parties du corps naturel, le cœur qui tient la souueraineté ne communique point tant de force aux esprits qu'il ne s'en reserue dauantage pour la dispensation des thresors de la vie; En cette sorte les Monarques vsent plutost de leur puissance qu'ils ne s'en dépoüillent, & la liberté qu'ils donnent à leurs sujets dans les Assemblées generales, bien loing de partager leur souueraineté, ne font que la rendre plus conforme à la Nature.

Cependant, il faut auoüer que les Roys de France sont les plus Souuerains & les plus independans que le Monde connoisse, & que c'est proprement à eux qu'il appartient de se dire Roys par la grace de Dieu, puis qu'ils ne releuent que de son eternelle souueraineté, & qu'ils n'ont en la Terre aucun Arbitre ny Censeur de leur domination. Ils prennent leur Couronne

mains vne tache ſi honteuſe aux Roys du Monde les plus indepen-dans. Ils commandent à des Peu-ples ſi libres & ſi impatiens de ſu-jection, que quand Charles le Chauue voulut faire paſſer ſes loix ſous le nom d'Empereur d'Occident dont il auoit le titre, ils s'y oppo-ſerent, & auec vne reſpectueuſe li-berté luy remonſtrerent que la Fran-ce ſe portoit elle-meſme cette enuie, de ne vouloir eſtre reconnuë que par le nom glorieux ſous lequel elle auoit impoſé des loix à toutes les Nations.

Cette pure ſouueraineté de nos Roys n'eſt point moderée, ny dimi-nuée par le pouuoir des Eſtats ge-neraux de leur Royaume, car c'eſt là principalement que leur grandeur ſe fait voir en ſon luſtre, & qu'elle iette plus d'éclat, & plus d'admira-tion dans les yeux & dans l'eſprit de leurs ſujets. C'eſt là que du haut de leur Throſne, parez des ornemens il luſtres de la Royauté, ils voyent à leurs coſtez les Princes & les Grâds

comme leurs deux bras, & plus bas les gens du Tiers Ordre, qui comme membres necessaires composent le corps de l'estat. Mais toutesfois ce Corps quoy qu'animé de tant de differens esprits n'a qu'vne seule voix, ne resout rien, & demeure dans les bornes des Remonstrances & des simples propositions, sans autre auantage que de sçauoir reuerer la Majesté Royale en se sousmettant à ses loix. Il est vray que comme nos Roys se sont tousiours pleus à temperer leur puissance absoluë par vne douceur de commandement, qui conserue plutost qu'elle ne blesse la liberté de leurs sujets; c'est aussi dans ces Assemblées generales que leur souueraine authorité se monstre semblable à celle d'vn Pere de famille qui delibere auec ses enfans des affaires de la maison. Quelques-vns ont voulu dire que les Peuples s'estant sousmis au gouuernement d'vn Prince qu'ils auoient esleu pour regner sur eux, voulurent

dans l'excez de cette liberalité, retenir en la conuocation des Estats, cõme vne marque & vne image de l'Empire dont ils venoient de se dépoüiller. Mais quoy que la passion soit tousiours iniuste, si faut-il qu'elle reconnoisse que toute l'authorité de ces Assemblées reside & reluit en la personne du Roy, à qui seul il appartient de conuoquer les trois Ordres, d'ordonner, de defendre, de reformer & de commander. On obiecte que sous le regne de Clotaire les Estats prirent connoissance des pretentions que Sigebert auoit sur le Royaume d'Aaustrasie ; mais c'est qu'il s'agissoit là du partage d'vn fils de France qui ne pouuoit estre reglé par vn Roy interessé, & qui vouloit bien que les Grands de son Royaume en fussent les Arbitres. Que s'il se trouue que le mesme Clotaire leur ait renuoyé l'accusation intentée contre la Reyne Brunehaut, ce ne fust nullement par vn defaut de puissance, mais par le

desir qu'il auoit de se décharger de l'enuie qui pouuoit rejallir sur luy de la condemnation de cette Illustre criminelle. Outre cela pour en parler ingenuëment, ce premier âge de la Monarchie Françoise, rude, grossier, & non encore déuelopé de tous ces nuages, affoiblissoit la lumière de la Royauté, tenoit les Pays sous la Tutele des Maires du Palais, & ne les laissoit voir qu'vne fois l'année, en l'Assemblée des estats conuoquez dans le Champ de Mars. Cependant, ils s'y faisoient porter non point sur vn chariot d'Armes marqué de leurs Trophées, mais sur vn chariot couuert de fleurs, & tiré par des bœufs, comme des Princes qui bien loing de donner des loix, les alloient receuoir de la main de leurs propres sujets. Enfin, les Roys de la seconde Race nés à la gloire des Triomphes, eurent honte d'vne si molle Pompe, & fuyant la grandeur cachée de leurs Predecesseurs, assemblerent souuent les Estats,

In Campo Martio. Aymo.

ſans toutesfois que la deciſion des affaires qui s'y traitoient, dependit d'autre mouuement que de celuy de leur puiſſance & de leur libre volonté.

Iuſques icy nous auons traitté des characteres eſſentiels qui conſtituent la Souueraineté, & il ne reſte plus qu'à deſigner les marques d'honneur, & les droits qui luy appartiennent, & que les Souuerains ne peuuent partager auec perſonne ſans les perdre. On dit qu'apres l'eſlectiõ de Saül, vn Prophete les auoit ramaſſez & redigez en ordre, pour iſtruire le Peuple de tous les droits naturels de ſes Souuerains; mais que celuy des Rois de Iuda, qui le premier conuertit la Puiſſance legitime en vne iuſte domination, en auoit ſouſtrait le recueil, & ſupprimé les Titres qui condamnoient ſa Tyrannie. D'autre part, Ariſtote, ny les anciens Politiques ne nous ont laiſſé aucun éclairciſſement de ces droits eminens de la Royauté, parce que de leurs temps les Monar-

chies de la Grece n'estant pas encore bien solidement establies, n'auoient point aussi receu tous les accroissemens de leur grandeur. Les seuls Iurisconsultes qui par leurs sages conseils ont donné des loix à l'Empire, s'en pouuoient expliquer plus nettement que les autres; mais ils ne peurent en demeurer d'accord & parmy les factions des trois sectes qui les ont diuisez, il est si malaisé de suiure le meilleur party, que plusieurs ont meslé & confondu les droits Royaux auec les droits de souueraineté. Tous neantmoins reconnoissent que le pouuoir de faire des loix qui obligent les sujets en general & en particulier, est vn droit éclatant de la souueraineté du Prince, qui mesme est né auec luy, & s'est vni à sa Couronne. Les loix, sans doute, font vn autre Empire dans l'Empire du Souuerain; elles president à la fortune de ses sujets, & partagent auec luy sa puissance & son authorité; mais elles luy doiuent leur naissance, leur vie,

leur establissement, & n'ont d'autre vigueur que celle qu'il leur communique. C'est son ouurage, c'est sa production, c'est l'instrument de sa Principauté par lequel il donne, & communique à son Estat ces mouuemens secrets & animez qui le conduisent à sa perfection. De là vient que les Loix des Monarques sont bien plus augustes & plus venerables que celles qui sont nées au milieu d'vne Republique, parce qu'elles tiennent plus du commendement Souuerain, & qu'elles portent sur leur front le caractere d'vne plus haute origine. Les loix des Estats populaires ne sont que des pactes dont les Citoyens sont conuenus, & ceux qui les font, n'en sont que les simples ouuriers; Mais dans les Monarchies toutes les loix procedent des Princes comme les rayons decoulent du Soleil, & les ruisseaux d'vne feconde source. A Rome mesme, c'est à dire dans la plus glorieuse Republique du Mõde, la puis-

ſance de les faire, & de les eſtablir ne fut iamais bien reglée, puis que les Dictateurs, les Preteurs, les Tribuns, & les autres Magiſtrats les faiſoient & les abrogeoient ſelon leur paſſion, & les diuers mouuemens de leur volonté. Mais dans vn Eſtat Monarchique les Peuples ne connoiſſent qu'vn ſeul Autheur de la Police vniuerſelle, ny qu'vn ſeul Legiſlateur, par la bouche duquel la diuine Sageſſe prononce les decrets qu'elle a reſolus ſur la conduite des Empires.

Ad curã Principis Magiſtratuũ creatio pertinet l. Vn. ff. ad l. Iul. de ambit.

Il ne faut pas moins de puiſſance pour créer des Officiers, que pour faire des loix qui ſont des Magiſtrats muets, comme les vrais Magiſtrats ſont des loix parlantes & animées de l'eſprit qui regle la police des Republiques. Les vns & les autres ſont des effets d'vne pure & abſoluë Souueraineté; & comme on dit que l'eſſence des Vertus ne ſe trouue qu'en Dieu ſeul, & que les hommes n'en reçoiuent que les rayons par vne ſimple participa-

tion ; ainsi la puissance publique ne reside parfaitement qu'en la seule personne du Souuerain, qui en depart autant qu'il luy plaist à ceux dont il veut honorer les merites & recompanser les seruices. En l'ordre de la Nature, il n'appartient qu'à Dieu de créer les Roys pour les faire asseoir sur les Throsnes ; & en l'ordre de sa police, il n'est donné qu'aux Roys de créer des Officiers pour les esleuer de l'estre commun, à l'estre noble des honneurs & des dignitez. Que si Tibere se contentoit de nommer les Consuls de Rome, c'estoit ou parce qu'ayant à commander à vn Peuple qui estoit encore tout plein des images de sa premiere liberté, il craignoit de luy oster tout d'vn coup le droit de l'Election de tous les Magistrats; ou parce qu'il vouloit imiter le Roy des immortels, qui selon Platon, laissoit aux Deitez du second rang, les soin des moindres charges dans le gouuernement du Monde.

Cette ſuprême & glorieuſe puiſſance qui regne ſur la guerre, qui arme les Peuples, qui les pouſſe dans vn champ de bataille, qui les deſarme, & les reünit auec leurs Voiſins par vn lien eternel de concorde, eſt encore vn des droits qui font & accompliſſent la Souueraineté. C'eſt ce qu'on appelloit à Rome le haut Empire, ou le pur commandement, c'eſt à dire cét honneur ſouuerain qui n'eſtoit point attaché aux grandes charges de la Republique, mais qui comme vne choſe plus importante & plus elleuée, meritoit d'eſtre communiquée par vne loy toute particuliere. Ceſar n'auoit point encore receu cette puiſſance legitime par les ſuffrages du Peuple, ny par le Decret du Senat, lors que rompant la Tréve, il declara la guerre aux Allemans; & ce fut auſſi pour cela que Caton s'obſtinoit à le liurer à leur diſcretion, afin qu'il ſeruiſt à la Republique comme de Victime expiatoire. De tous les crimes

Merum Imperiũ, ius ferri, ius pacis, & belli.

dont Pison fut accusé à Rome, il n'y en eut point qui fist plus d'impression sur l'esprit de Tibere, que celuy qu'il commit quand il entra dans la Syrie, & qu'il y déploya les enseignes des legions sans pouuoir & sans commission. La puissance donc de faire la guerre est inseparable de la Souueraineté; mais dans l'ordre des Monarchies, il y a cette difference, que ce droit eminent n'est pas vn effet de la loy Politique, mais comme vn partage de la puissance du Dieu des armées, qui a mis le glaiue entre les mains des Roys pour venger les iniures faites à leur Estats, pour defendre les interests de leurs Couronnes, & la liberté de leurs Peuples. C'est ce que Platon vouloit enseigner, quand apres auoir consideré que les Loix, les Magistrats, & les Sujets reposoient sous la protection des armes, il prononça que les Dieux en auoient monstré l'vsage legitime aux Princes, afin qu'ils s'en seruissent comme d'autant

Armis repetita Prouincia. Tac. lib. 3. Annal.

d'instrumens de leur Iustice vengeresse.

Or parce que la fin de la guerre est la victoire, & que le prix de la victoire, c'est la Paix; de là s'ensuit qu'il n'appartient qu'au Prince Souuerain de la faire par vn droit singulier, & attaché à la Couronne. Entre les secrets de la domination, il n'y en auoit point dont les Empereurs fussent si ialoux que de celuy qui ne permettoit pas que la Paix fust traittée ailleurs qu'à Rome, d'où comme du Chef du Monde, elle répandoit ses benignes influences dans tous les membres de l'Empire. Les Generaux d'armée, dont au reste la puissance estoit si vaste & si estenduë, ne pouuoient ny la donner ny la receuoir; & le Senat mesme ne retenoit plus qu'vne ombre de ce droit, depuis qu'Auguste par vne specieuse mais fausse modestie, eust ordonné que cette Illustre Compagnie seroit seulement consultée tant sur le fait de la guerre & de la Paix, que sur les

Nulli prorsus nobis insciis quorumlibet armorũ mouendorum copia tribuatur. l. Vn. C. vt armo. vsus, &c. Tacit. lib. 15. Annal.

honneurs du Triomphe. C'est ainsi que d'vn costé il adoucissoit les amertumes de la seruitude, pendans que d'autre part il insinuoit cette creance dans l'esprit du Peuple, que la Paix estant vn present du Ciel, il n'appartenoit qu'au Prince seul d'en estre le dispensateur.

Mais parce que ce ne seroit pas assez qu'il eust asseuré son Estat par la force des armes, & qu'il l'eust rendu florissant par les biens de la Paix, s'il n'affermissoit sa felicité par le bien de la Iustice, c'est pour cela que cette supréme puissance qui ferme tous les iugemens, & qu'on appelle communément du nom de dernier ressort, a esté mise au nombre de ces nobles droits qui accomplissent la souueraineté. Les Roys de Rome l'auoient vni à leur Couronne, & le Peuple qui les chassa voulant cacher sa premiere condition sous de riches dépoüilles, fit publier vne loy par laquelle il se cōstituoit Iuge souuerain

Extrema prouocatio. Tac. 4. Annal

Claudere iura manu cunctasque rescindere lites. Gunther. Ligur. lib 2.

des appellations de tous le Magistrats. Mais enfin dans les diuers changemens de la Republique, vne autre loy plus puiſſante luy arracha des mains ce precieux ornement de la ſouueraineté, & en para le Throſne des Ceſars en qui elle fit paſſer toute la puiſſance des Tribuns de ce Peuple. C'eſt ainſi que nos Roys de la troiſiéme Race, conſiderant que la Majeſté de leurs Predeceſſeurs n'auoit pas eſté legerement bleſſée par les partages des enfans de la Maiſon Royale où l'on faiſoit entrer le droit de reſſort, en abolirent l'vſage, & depuis dans toutes les conceſſions des fiefs, ils ont touſiours excepté l'honneur ſouuerain du dernier appel.

Cùm in regali ſolio ſedebis, vita necisque omnium ciuiũ dominus Q. Curt. l. 4.

Pardonner aux criminels, leur accorder des graces, les reſtablir dans leurs premiers honneurs, & leur ouurir les priſons, afin qu'ils aillent publier par tout la clemence de leur Liberateur, c'eſt encore vn des droits de la parfaite ſouue-

raineté. C'est le propre des loix d'estre seueres & inexorables, mais il sied bien au Prince de les flesschir & d'amollir ce qu'elles ont de plus dur, car les Magistrats qui ne sont que depositaires de sa souueraine Iustice, ne sçauroient rappeller à eux le sort qui suit inseparablement les iugemens qu'ils ont vne fois prononcés, & quelque libre que soit la fonction de leurs Charges, il ne leur est pas permis de se repentir. Au contraire la puissance du Prince est si grande, qu'il luy est aisé de changer le destin des hommes, de reuoquer les decrets de leur mort, de leur donner vne seconde vie, & de faire que ceux qui ne peuuent esperer leur salut de l'innocence de leurs mœurs, le tiennent de son indulgence. Pour cét effet, la Iurisprudence Romaine auoit laissé vn interualle de dix iours entre le iugement & l'execution, afin que dans cét espace de temps d'où dependoient les momens de la vie, ou de la mort du criminel, la

Imperatori sol licet reuocare sententiam l. 1. c. de Sent. pass. & rest. Sed non Senatui libertas ad pœnitendum erat. Tac. lib. 1.

clemence de l Empereur ingenieuſe en la recherche des cauſes du pardon, euſt le loiſir de temperer la Iuſtice, ou de la deſarmer, Ce droit de ſouueraineté eſt tellement attaché à la Couronne du Prince, qu'il eſt incommunicable, & ne peut eſtre partagé auec perſonne ; Il eſt vray que François I. l'auoit cedé à Louyſe de Sauoye ſa mere dans l'eſtenduë de la Duché d'Anjou, mais elle y renonça, preuoyant bien qu'vn priuilege de cette nature qui en partageant la ſouueraineté du Roy, diuiſoit l'vnité de ſon Eſtat, ne ſeroit iamais verifié.

Regia ſpecies. Q. Curt. lib. 10.

Le droict d'enuoyer des Ambaſſadeurs aux Princes Eſtrangers, & d'en receuoir de leur part, eſt vn honneur ſi grand, & qui imprime tant de Majeſté, qu'il a eſté iuſtement mis au nombre de ces hautes prerogatiues qui ne ſe trouuent que parmy les ornemens du Sceptre & du Throſne

des Roys. Nous lisons mesme que le Peuple Romain en deuint si ialoux, qu'il refusoit presque toujours d'en permettre l'vsage aux Roys qui releuoient de son Empire, quoy qu'au reste, il les laissast paisiblement ioüir des priuileges de leur dignité, & de tous les autres honneurs du Diadême. Cependant, il ne souffroit que rarement leurs Ambassadeurs, parce que leur Office est de porter l'image de la grandeur de leurs Maistres deuant les Estrangers, de faire éclater à leurs yeux les Rayons de leur Couronne, & d'estre le lien de la société des deux Estats. Ce Peuple orgueilleux ne pouuoit voir cette égalité, quand il se souuenoit que les plus grands Roys deuenus ses tributaires, n'estoient plus que les nobles instrumens de la seruitude, à laquelle il auoit reduit toutes les Nations de la Terre.

Le pouuoir absolu de faire battre de la Monnoye, d'en hausser ou diminuer le Titre, & de

Rege figuratam Regis pateat es-

ſe moneta. Gunther. lib. 3. Herod. in Com. Lamprid in Seuer.

luy donner le prix & le cours, eſt vn droict de meſme nature, & pour l'exercice duquel il ne faut pas auoir vne puiſſance qui ſoit au deſſous de la ſouueraine. En effet, ce ne ſont pas les ſeules richeſſes naturelles que la Terre & la Mer enferment dans leur ſein, qui meritent ces ſoins, mais encore les richeſſes artificielles ſont entre les premiers ſujets qu'on remarque dans l'eſtenduë de ſa prouidence. A Rome, il n'eſtoit point permis de battre & de marquer la Monnoye ailleurs que dans les Temples, afin que le Peuple qui ſe laiſſoit ébloüir à toutes les images de grandeur, fuſt perſuadé que les Dieux meſmes en prenoient l'Intendance pour l'ornement, & pour la force de l'Empire. Que ſi l'image du Prince eſt venerable ſur quelque matiere qu'elle ſe trouue empreinte ou grauée, on ne doit pas douter qu'elle ne ſoit ſacrée ſur la Monoye, puis que les Loix ont prononcé qu'on ne la pou-

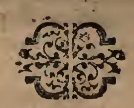
uoit fondre ny alterer auec cette Auguste marque, sans commettre vn sacrilege. Et dautant l'Or est le Roy des metaux, le chef d'œuure de la Nature, & comme le Soleil des abysmes, c'est pour cela qu'on auoit creu qu'vne partie de la grandeur des Empereurs, consistoit à faire imprimer leur nom, & leur image sur vne si solide & si precieuse matiere. Cette marque d'honneur & de souueraineté leur fut si chere, qu'ils ne peurent iamais souffrir que les Roys de Perse la partageassent auec eux ; mais ce priuilege leur fut disputé les armes à la main par les Roys de France, qui leur firent connoistre qu'ils estoient en estat de donner la loy aux autres Princes, & de ne la receuoir que de Dieu seulement. Ainsi quand les Ducs de Bretagne entreprirent de faire battre de la monoye d'or, ils leur firent entendre qu'ils s'esleuoient trop audacieusement au dessus de la condition des Vassaux, & enfin les contraigni-

Procop. lib. 3. de Bell. Gothic.

rent de rentrer dans les bornes du deuoir & de l'obeïſſance. Que s'il s'eſt trouué qu'ils ayent accordé vn priuilege ſur le fait des monoyes à quelques Grands de leur Royaume, il a touſiours eſté reſtraint aux eſpeces d'argent , & encore ſe ſont-ils reſeruez l'authorité d'en preſcrire la loy , le titre & le poids.

Enfin à tous ces droits de ſouueraineté on adiouſte celuy de faire des leuées de deniers ſur les Peuples, quoy qu'entre les Politiques , il s'en ſoit touué d'aſſez hardis pour oſer ſouſtenir que ce n'eſt pas vn droit, mais vne entrepriſe. Ils appuyent leur factieuſe propoſition ſur ce fondement, que la puiſſance publique qui reſide en la perſonne du Prince, ne peut eſtre eſtenduë ſur la ſeigneurie particuliere des biens des ſujets, parce que ce ſeroit oſter la difference eſſentielle qui eſt entré la domination tyrannique qui pouſſe la puiſſance iuſques à l'excez, & la domination Royale qui

laiſſe la liberté naturelle de la proprieté des biens à vn chacun. Cependant, il eſt veritable que la puiſſance publique ne porte & n'eſtend pas moins ſes effets ſur les biens que ſur les perſonnes, d'ou s'enſuit que le Prince ſouuerain en peut vſer auec cette loüable retenuë qui ne bleſſe, ny n'altere point la franchiſe de ſes ſujets. Certes, comme le commandement legitime ſur les perſonnes ne les reduit, & ne les range point à la condition des Eſclaues; auſſi l'vſage moderé de leurs biens, qui à pour fin le ſalut & la conſeruation de l'Eſtat, ne fait pas que ces meſmes biens entrent dans le domaine particulier d'vn Prince ſouuerain.



DE LA ROYAVTE'.

APRES que Dieu mettant la derniere main à lœuutre de la Creation, euſt graué ſon image ſur la face de ce grand Vniuers, il trouua bon de la tirer en petit, & luy aſſigner vn centre où tous les traits & les lineamens reünis en vn point vinſſent à faire vne plus forte impreſſion dans l'eſprit des hommes. Pour cét effet, il choiſit les Roys comme vne matiere precieuſe, & à l'inſtant leur departit tant de rayons de gloire & de majeſté, qu'on iugea bien qu'il s'y eſtoit peint luy-meſme, & qu'il auoit imprimé ſa plus viue reſſemblance ſur le front du plus noble de ſes ouurages. Il ne falloit ny moins de ſplendeur, ny moins de dignité à ceux qui deuoient commander à toute la Terre ; & pour

pour faire receuoir leurs ordres & reuerer leurs loix, il estoit necessaire qu'on reconnust que ce n'estoit point la force des armes, ny l'éclat des richesses, mais la seule prouidence diuine qui les esleuoit sur le Throsne, qui affermissoit le Sceptre dans leurs mains, & presidoit à leur conduite. Certes, l'esprit humain ne sçauroit comprendre que tant de Villes fortifiées, tant de Prouinces armées, & tant de millions d'hommes dont la nature est ambitieuse, les mœurs inégales, & les affections differentes, s'assuiettissent à vn homme & souuent à vn enfant, pour le salut duquel tous les perils leur sont precieux, & la vie moins chere que l'honneur qu'ils trouuent en leur sujetion. Cela ne peut pas proceder d'vn mouuement qui soit né auec eux, car celuy qui le voudroit suiure ou consulter, se trouueroit si amy de soy-mesme, qu'il prefereroit volontiers sa liberté à toutes les choses qui portent en elles quelque

Habet mens nostra sublime quiddã & erectũ & superioris impatiens. Quintil.

image, ou quelque caractere de seruitude. L'homme sans doute est né si libre, & la Nature qui à l'entrée de la vie ne l'a point distingué des Roys, a graué dans son cœur vn si grand desir d'exceller, & de dominer sur ses semblables, que le commendement luy estant vne action non moins naturelle que glorieuse, il s'ensuit de là qu'à moins d'vne puissance infinie, il ne se peut volontairement sousmettre à l'empire d'vn autre.

Qui subdit populum meũ sub me, Psalm.

Il faut donc dire que le souuerain Dispensateur des Couronnes des Roys, n'a pas seulement comme partagé auec eux sa puissance, mais aussi le Titre de Seigneur que luy-mesme ne voulut prendre qu'apres la creation de l'homme, qui Estoit sur la Terre l'objet le plus digne de son Empire. Quand en suite il ordonna que tous les autres hommes deuroient leur origine à celuy qu'il venoit de former de ses propres mains, ne fust-ce pas pour les obliger dans vn ordre de de-

Tertul.

pendance, à reconnoiſtre pour leur ſouuerain ce Roy de l'Vniuers, ce ſecond Autheur de leur vie ? Il ne ſe contenta pas de leur auoir monſtré le modele de la Principauté dans les choſes exterieures, mais encore il en voulut tracer vne image dans eux-meſmes, c'eſt à dire dans cét empire naturel que l'Ame exerce ſur le corps, & que la Raiſon poſſede entre les puiſſances de l'Ame. La Royauté n'eſt donc pas de la ſimple inſtitution des hommes, & il n'y a point d'apparence qu'elle ſoit née de l'ambition & de l'orgueil comme quelques-vns ſe ſont imaginez ; ſon origine eſt plus haute, ſa ſplendeur ne peut pas ſortir des tenebres de la Terre, & ſa grandeur fait voir en elle trop de traits d'vne main diuine, pour eſtre miſe au rang des inuentions humaines. Ainſi nul ne peut ne connoiſtre pas la ſource de la Royauté, s'il a quelque connoiſſance de l'ordre diuin auquel elle conſiſte, & non point aux Sceptres, aux Couró-

nes, aux Throſnes, en la pourpre, ny aux richeſſes, car toutes ces choſes n'en ſont que les marques, les appuis & les ornemens. Mais en effet c'eſt l'ouurage de Dieu & la reflexion de ſa lumiere, comme le Roy eſt ſon image qu'il a poſée en vn tel endroit, & auec vne telle liaiſon, qu'elle ne ſçauroit ſortir de ſa place, que tout l'Eſtat ne ſe renuerſe ſur les fondemens qui le portent. Il faut donc croire que quand les hommes ſe ſont attachez à leurs Princes par les liens du reſpect & de l'obeiſſance, ils ont eſté animez du deſir de s'acquerir la perfection, en ſe ſoûmettant à ceux que Dieu faiſoit regner ſur eux, & auſquels il communiquoit les ſecrets conſeils de ſa diuine Prouidence. Comme il embraſſe de ſon ſoin toutes ſes creatures pour les conduire & pour les conſeruer; il veut auſſi que les volontez du Prince compoſent le droit de ſes Peuples, que ſes actions leur ſoient autant d'exemples & que la fortune

mesme prononce ses decrets par leur bouche.

De là s'ensuit qu'entre toutes les especes de gouuernement, la Royauté n'est pas seulement la plus noble & la plus diuine, mais aussi la plus ancienne & la plus naturelle. Certainement, les premiers hommes qui suiuoient l'innocente Nature, se regloient par ses loix, & la regardant comme l'estoile qui les conduisoit dans le cours de leur vie ciuile, ne reconnoissoient point d'autres Roys que les Sages. Ils les esleuerent sur des Throsnes, comme sur des lieux propres à répandre les graces, & à découurir de loin les necessitez de ceux qui s'estoient sousmis & abandonnez à leur gouuernement. En suite, on leur donna des Sceptres representant la forme des Colomnes qu'ils adoroient, auant que l'vsage des Statuës leur fut connu, voulant par ce symbole faire entendre que leurs Princes deuoient estre reuerez cõme des Dieux humains dont le respect des sujets

Iustin. Varro.

Æthiopes Reges suos Deos esse pu-

tabant. Tertul. in Apolog. Clem. Alex. lib. 1. Strom.

estoit le culte, leurs volontez le Temple, & leurs cœurs les offrendes. La Verge, ou plutost le Sceptre que Moyse portoit à la main, luy fut donné pour vne marque qu'il auoit esté constitué Dieu de Pharaon; ce qui nous fait voir qu'il n'y a rien entre les choses humaines de plus diuin que la Royauté, puis que la moindre distence qu'on connoisse du Ciel à la Terre, c'est sans doute celle qui se trouue entre Dieu & les Roys.

Tels ont esté les fondemens de ce superbe & admirable ouurage, que Dieu mesme a desseigné, que la Nature a esleué, & que la Raison a consommé pour le salut des Peuples, pour l'ornement des Empires, & pour la gloire de leur fondateur immortel. Que s'il est vray que l'authorité partagée soit vn principe de dissipation, il ne faut pas s'estonner si dans les Estats où la pluralité des Gouuerneurs est establie, la licence y regne sous vne fausse image de liberté, & si de la

licence comme d'vn pas glissant, on vient à tomber dans la seruitude. C'est le propre de l'vnité d'aymer & de produire l'vnité ; au lieu que la multitude ne la produit que par hazard, comme quand plusieurs Ouuriers vnis d'esprit & d'intention trauaillent à vn mesme ouurage. Mais il n'en est pas ainsi de la conduite d'vn Estat, qui n'est iamais si parfait que lors qu'il est animé de l'esprit d'vn seul Gouuerneur, c'est à dire d'vne forme plus naturelle & plus semblable à la forme de l'Empire de Dieu. En effet tous les Politiques qui ont obserué qu'il y a tousiours eu plus de Royaumes deferez par l'ordre de la succession que par celuy de l'élection, ont esté contraints d'en raporter la cause à la Nature, qui a donné cette inclination aux hommes, & a fait que les Nations les plus ialouses de leur liberté, n'ont pû se depoüiller de ce haut sentiment que la Majesté d'vn Roy imprime dans les cœurs. Ce nom, quoy que de soy

Prim i mortalium, quique ex his geniti, naturam incorrupti sequeban-

tur, commissi meliceris arbitrio. *Sen. Epist. 91.*

venerable & consacré, estoit en horreur au Peuple Romain, & toutes-fois apres auoir chassé de la Ville ceux qui le portoient, il retint l'image de la Royauté dans la puissance souueraine des Consuls, que chacun d'eux à son tour possedoit toute entiere sans partage & sans diuisió. Ce premier Peuple du Monde auoit si bien reconnu les auantages qu'il y a qu'vn seul corps politique soit regi par vn seul esprit, que dans le dernier desespoir des affaires, il reduisoit sa police à l'vnité en créant vn Dictateur, c'est à dire vn Monarque si absolu & si independant, qu'il offusquoit la lumiere de tous les grands Magistrats, & faisoit cesser leur authorité. Ainsi, quand les Hebreux apres auoir veu finir la ligne de leurs Rois legitimes, mettoient le Sceptre & leur Couronne au lieu le plus eminent de leurs Assemblées, c'estoit vne marque de la grande opinion qu'ils en auoient conceuë, puis que l'ombre mesme de la Royauté, con-

seruoit dans leur esprit la mesme impression de respect que la verité y auoit laissée.

Ce n'est pas qu'il n'y ait tousiours eu des Cēseurs d'Estat, dont les yeux malades n'ont pû supporter l'éclat des Couronnes, ny la splendeur qui sort & qui s'élance d'vne pourpre Royale. Ils voyent bien les éclairs de la Majesté de Dieu qui enuironnent les Roys au dehors, mais il ne veulent arrester leur esprit qu'à la foiblesse de l'homme qui est au dedans, & ne considerent pas que ce mesme Dieu qui a imprimé sur leur front des caracteres si luisans, éclaire encore leur entendement, met ses iugemens sur leurs lévres, & se saisit de leurs cœurs pour les tourner à tout ce qu'il luy plaist. Ils loüent l'Aristocratie, c'est à dire le gouuernement des plus notables de la Republique, parce qu'il leur sēble que la prudence ciuile se trouue plus facilement en la multitude qu'en vn seul Gouuerneur, puis qu'elle fait comme vn homme orné de plusieurs

Diuinatio in labiis Regis. Prou.

Arist. lib. 3. Polit. c. 7. & 11.

entendemens, & animé de diuerses voix pour former l'harmonie de la societé ciuile. C'est là, qu'ils ne cessent de redire qu'Aristote mesme a reconnu, que toute la multitude ne se laisse pas facilement emporter au mouuement des passions, & qu'on peut bien connoistre qu'elle est semblable à l'eau qui se conserue mieux dans la grande quantité, que dans la petite. C'est là, qu'ils mettent en auant que le gouuernement de l'ame sur le corps est Aristocratique par le mutuel concours de la vertu vitale, de l'animale, & de la sensitiue, qui forment d'vn mesme concert la societé naturelle. C'est là, qu'ils alleguent que ce grand & sage Senat de Rome alloit faire vne faute en refusant la protection aux Mamertins, si le Peuple ne s'y fust opposé, dans la preuoyance qu'il eut qu'ils l'obtiendroient facilement des Carthaginois qui par ce moyen s'ouuriroient le passage pour entrer, quand ils voudroient, dans l'Italie. Enfin,

c'eſt là qu'ils penſent auoir triomphé de la Royauté, quand ils ont dit que l'vnité du Prince ne peut paſſer que pour vnité de perſonne & de nombre, qui eſt plutoſt vne marque de defaut que de perfection; au lieu que l'vnité de pluſieurs eſt reconnuë pour vnité de fin, qui tend au ſalut de la Republique, & fait que la multitude diuiſée par la pluralité des perſonnes, ne compoſe qu'vn ſeul corps par l'vnion des eſprits. Mais certes, tout ce diſcours ſorti des Eſcholes d'Athenes, a eſté contredit par l'experience de tous les ſiecles, qui a fait voir que les Eſtats ont touſiours eſté d'autant plus puiſſants, qu'ils ſe ſont plus approchez de l'vnité de nombre, dans laquelle ils ont rencontré le centre de leur felicité. Le Prince eſt vnique, ie l'auoüe, mais il a ſes Miniſtres & ſes Conſeillers qui ſont comme les inſtrumens animez de ſa domination, ou comme des Threſors publics, dans leſquels il peut puiſer à toute heure les preceptes &

les maximes de la prudence politique.

Il y en a d'autres qui se laissent charmer les sens & l'esprit à cette liberté qui regne dans vne Democratie,& dont le nom leur semble si doux, & l'image si attrayante qu'ils embrassent son ombre mesme par tout où ils croyent la rencontrer. Cét Estat populaire leur plaist d'autant plus,qu ils sont persuadez que la Nature n'a point affecté l'inegalité en la dispensation des Gouuernemens, & que le sage Legislateur de Sparte ne fit que suiure son conseil, quand il voulut que dans sa Republique la loy seule fust la Maistresse des biens, & la Reyne des personnes. Cependant ils ne voyent pas que la liberté n'est iamais si douce, ny si innocente que sous vn bon Prince qui la sçait agreablement mesler à la souueraine puissance, & regler la puissance par de si saintes loix, qu'elle ne marche & ne paroist point dans le public sans la iustice. Or cóme il n'est pas pos-

ſible de donner des bornes à l'opinion des hommes ; on en voit d'autres qui apres auoir declamé contre la puiſſance d'vn ſeul, deteſtent en ſuite l'ambition, les jalouſies, & les deſſeins intereſſez de pluſieurs Gouuerneurs ; & meſmes il s'en trouue qui ont entrepris de iuſtifier les deſordres de l'Oligarchie, qui ſe meſure par les richeſſes, comme la Democratie par la liberté. Dans cette diuerſité d'opinions, ce qui cauſe plus d'eſtonnement, c'eſt que tous ſont écoutez auec d'autant plus d'applaudiſſemens, que les Annales des ſiecles paſſez fourniſſent des exemples, ſoit pour loüer, ſoit pour blaſmer toutes les differentes eſpeces de gouuernement. Mais enfin, la verité victorieuſe de l'erreur nous apprend, que cõme les formes naturelles ont cela de propre, que la plus noble contiẽt en ſoy toute la perfection & l'excellence des moins nobles ; qu'ainſi la Monarchie comprend & enferme dans ſon eſtenduë, tout ce que les

autres polices ont de plus accomply, sans toutesfois auoir leurs defauts, ny leurs imperfections. On y peut voir vne image de la Democratie, quand le Prince communique à ses sujets quelques rayons de sa puissance, & qu'il leur dispense les honneurs, les Magistratures, & les autres recompenses de la vertu, & du merite: Mais quand il prefere les Nobles, qu'il les appelle dans ses conseils, & les esleue aux plus hautes Charges du Royaume, alors il introduit au milieu mesme de la Monarchie, cóme vne forme & vne espece de gouuernemét Aristocratique.

Or d'autant que tous les Empires s'acquierent par la succession, par l'eslection, ou par les armes, c'est de ces trois titres diuers qu'on prend la difference qui se trouue entre les trois especes de Monarchie, les successiues, les electiues, & les acquises. Quant aux deux premieres, il y a long-temps qu'on dispute de leurs prerogatiues, de leur excellence, & des auantages qu'el-

les apportent aux Estats où elles sont receuës. Il semble d'abord que la Royauté electiue soit preferable à la successiue, car il y a bien plus de gloire à eslire & à nommer vn bon Roy, qu'à le faire naistre, puis que le premier est l'effet d'vn prudent conseil, & que l'autre n'est rien qu'vn ouurage de la fortune. Outre cela, il est bien plus facile de trouuer dans tout vn Royaume vn homme digne de regner, que dans vne seule famille; & si on veut écouter la Raison, ne dit-elle pas que celuy qui est appellé pour commander à tous, doit estre choisi entre tous? Ne sçauons nous pas qu'aux siecles heroïques où la Nature estoit franche d'ambition, on estimoit que l'honneur estoit moindre de naistre grand, que de le deuenir? Ne voit-on pas que le Prince qui n'a point l'esprit partagé entre les soins de sa posterité & le gouuernement de son Estat, s'oste plus facilement à luy mesme, pour se donner tout entier à la Republique? L'experience

Fato Principatum dari. Suet. in Tit.

n'a-t-elle pas appris, que ceux qui ne laissent apres eux aucuns successeurs de leur sang, sont d'ordinaire plus puissamment touchez du desir de faire reuiure leur nom dans les images de leurs hautes actions ? Au contraire l'orgueil & l'insolence n'ont-ils pas souuent accompagné les longs commendemens d'vne famille qui a disposé de l'Estat comme de son propre Domaine ? Mais qui ne iuge point que ceux qui aspirent à la puissance souueraine, seront toûjours plus soigneux de regler leurs mœurs & les mouuemens de leurs passions, quand ils se representeront qu'ils ne peuuent estre heritiers de la dignité de leurs Peres, si auparauant ils ne l'ont esté de leur vertu ? Enfin, ne faut-il pas estre estranger dans l'histoire, pour ne sçauoir pas que l'Empire Romain a esté plus florissant sous les Empereurs adoptez, que sous ces prodiges de la nature, qui ont soüillé & deshonoré le Throsne des Cesars.

Toutesfois à bien iuger des choses, la Royauté successiue est sans doute la plus excellente, soit que l'on considere les auantages du Prince regnant, soit qu'on examine les interests de l'heritier de sa Couronne, soit qu'on regarde le bien vniuersel de son Estat. Premieremét la Nature n'est point sans Conseil, & ses œuures témoignent assez que sa main est conduite par son diuin Autheur, qui daigne bien prendre le soin de luy prescrire l'ordre qu'elle doit suiure en la production de ceux qu'il destine pour estre les plus nobles instrumens de sa prouidence dans le gouuernement du Monde. Il est vray que Rome a veu sortir vn Domitian de la maison de Vespasien, & d'vn Marc-Aurele l'image viuante de la Vertu, vn Commode qui fut la honte & l'infamie de son siecle; Mais les Monstres n'alterent point le cours ordinaire de cette sage Mere, & pour reparer ce defaut, elle fit naistre d'vn impie Abias, vn Religieux

Aſa, & d'vn Achaz, vn Ezechias comme vn doux fruit d'vne racine tres-amere. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi les hommes du premier âge remirent au conſeil de la Nature le ſoin de leur donner des Roys; & ſi apres auoir choiſi des familles pour leur commander, ils ne permirent point que le Sceptre en ſortiſt, afin d'obliger ces Princes à veiller ſur vn Eſtat que leurs heritiers deuoiét poſſeder par la loy de la ſucceſſion. Dans cette penſée, ils forment les mœurs de leurs ſujets à la Vertu, ils ornent leurs Royaumes par les richeſſes, ils les aſſeurent par les armes, ils les policent par les loix, ils les rendent heureux par la Paix, & font couler les ſources de l'abondance dans toutes leurs parties. Ces nobles ſoins n'entrent point dans l'eſprit de celuy qui par la faueur d'vn Peuple comme par vn coup de vent, a eſté porté ſur le Throſne; car il n'a pas tellement oublié ſa premiere condition, qu'il ne craigne que ſes enfans

n'y retombent, & cette crainte fait qu'il imite le mauuais Tuteur qui violant le ſacré depoſt de la Tutele, diſſipe les biens commis à ſa garde, & qu'il ne peut faire paſſer en la main de ſes heritiers. A dire la verïté, il n'y a rien tant à redouter qu'vne puiſſance qui ne doit pas durer long-temps, qui ne ſubſiſte qu'en la volonté des Electeurs, & qui comme vn grand Coloſſe auquel on dérobe la baſe, fond à bas par ſon propre poids, & couure de ſes ruines les appuis meſmes qui le ſouſtenoient.

Le ſucceſſeur legïtime du Prince, & ſon Eſtat, ne trouuent pas moins d'auantages dans la Royauté ſucceſſiue; car outre l'heritage glorieux d'vn Empire, il y rencontre le bon-heur d'eſtre nourri & eſleué aux actions dignes de ſa naiſſance, & de ſes eſperences. L'image de la grandeur de ſes Anceſtres luy eſt touſiours preſẽte, les exẽples domeſtiques ne ceſsẽt de luy inſpirer le deſir de ioindre à la ſplendeur de leur

ſang, la nobleſſe da ſa Vertu ; Et quand il vient à ſe reſſouuenir que leur Throſne leur a ſerui comme de berçeau, & leur pourpre comme de langes, il eſt mal-aiſé qu'en recueillant la ſucceſſion de leur Couronne, il abandonne celle de leur merite. On ſçait d'autre part, que l'Art de gouuerner eſtant long, il a eſté neceſſaire d'en tenir Eſchole dans de certains Palais, pour y apprendre les preceptes & les maximes de cette ſcience Royale, à laquelle il appartient de regir & de commander, de preſcrire des regles aux mœurs, & de donner des loix aux Monarchies. Outre cela, l'Empire eſt bien plus doux & beaucoup plus aiſé à ſupporter, quand il eſt comme naturaliſé dans la maiſon d'vn Prince, & les Peuples obeïſſent bien mieux à celuy qui en ſort tout brillant des rayons de ſes Anceſtres, qu'à vn autre qui de leur égal qu'il eſtoit peu auparauant, eſt deuenu en vn moment leur Souuerain. La couſtume d'obeïr, & la

memoire des chofes paſſées, rendent faciles les chofes les plus difficiles, & comme elles apportent la neceſſité du commandement, elles impoſent auſſi par vn meſme effet la neceſſité de l'obeiſſance. On voit d'ailleurs que la poſterité d'vn Roy porte auec ſoy vne certaine ſplendeur naturelle qui ſe fait regarder, & reuerer des ſujets ſans enuie ; elle fait de ſi puiſſantes impreſſions dans leur cœur, que quand on leur veut donner vn Maiſtre qui n'en eſt pas éclairé, ils ſecoüent facilement le joug auquel ils ne ſont pas accouſtumez. Au contraire, la Nature ne ſçauroit monſtrer ny deſigner le ſucceſſeur de l'Empire, qu'en meſme temps elle ne ſouſtraye l'amorce à l'ambition ; qu'elle ne diſſipe ſes trop hauts deſſeins, & ne retranche ſes eſperances criminelles. Enfin les Peuples trouuent leur repos & leur felicité en cela meſme, que le Prince qui tient le Sceptre de ſes Ayeuls, fait ceſſer toutes les ialouſies &

toutes les factions de ceux qui sans le frein d'vne puissance durable, croiroient rencontrer dans les ruïnes d'vn Royaume vsurpé vn Tombeau glorieux.

lib.3.Polit. c.10. Que s'il se trouue qu'Aristote ait donné le nom de Barbares à ces Peuples qui de son temps preferoient l'ordre de la succession legitime à la voye de l'election, ce n'est pas qu'il ait entendu qu'ils fussent barbares en leurs mœurs, ou en leurs coustumes, mais seulement en la langue qu'ils parloient, & en leurs accents; car autrement il se fust monstré ennemy de la puissance heriditaire d'Alexandre son Roy, des loix de son païs, & de l'honneur de tous les Princes de la Grece. Ce n'est pas qu'il n'arriue quelquefois, que celuy qui est monté au Throsne par les degrez de la succession, ne dissipe la gloire de son Estat, & ne le regarde comme vn heritage dans lequel la licence du Maistre peut tout entreprendre, & tout executer. Mais neantmoins

il faut reconnoiſtre que l'Empire acquis par la faueur d'vn Peuple, ne ſe conſerue que par la meſme faueur, qui ſans doute n'eſt pas moins inconſtante & variable que le Peuple meſme. Entre pluſieurs inconueniens qui accompagnent & ſuiuent l'Election, elle a ce deſauantage, que les Electeurs intereſſez & agitez de diuerſes paſſions, ne peuuent bien iuger ny du merite, ny de la Vertu de celuy qu'ils mettent ſur le Throſne. Il y a meſme des vices cachez, & qui n'éclatent iamais au dehors que quand ils ſont éclairez des lumieres qui ſortent d'vne pourpre Royale, parce que la matiere leur manquoit dans vne condition plus baſſe & plus obſcure. Les autres moindres dignitez ne les produiſent pas, mais elles les découurent en ceux qui pour eſtre plus eſleuez, ſont auſſi plus expoſez à la veuë des hómes; & c'eſt pour cela, que ce qui ne ſeroit qu'auarice, & que colere en vn particulier, deuient exa-

ction & cruauté en vn Roy par le seul sort de sa grandeur. Mais qui ne sçait point les changemens qui se font aux mœurs par la promotion à vne dignité ? & à qui n'est-il point connu qu'entre tant de Princes Romains que la faueur de l'eslection a couronnez, vn seul Vespasien s'est rendu meilleur dans la licence d'vne fortune souueraine.

Rarò Imperia meliorẽ dederũt.

Quant à la Royauté qui s'acquiert & qui s'establit par les armes, comme elle s'achette auec le sang des hommes, elle ne se peut aussi retenir, ny conseruer que par les mesmes moyens par lesquels elle s'est esleuée. D'ailleurs les Peuples à qui la liberté a esté rauie, & dont la sujetion n'est qu'vn effet de la force, ne seruent pas volontairement, & quiconque leur oste la crainte & la necessité d'obeïr, leur oste en mesme temps le respect & l'obeïssance. Mais outre cette diuision generale de Royautés, Aristote en fait vne autre plus exacte, quand il les partage

tage en cinq especes, dont la premiere est des Princes de qui la puissance ne s'estendoit anciennement que sur les sacrifices, sur les ceremonies du culte des Dieux, & sur les choses qui appartenoient à la guerre, car c'estoit dans ces bornes que toute l'authorité d'Agamemnon & des Roys de Lacedemone se trouuoit enfermée. Les exẽples de la secõde espece de Royauté, se font remarquer en la conduite de quelques Princes barbares dont la dominatiõ est tyrãnique, quoy qu'elle soit legitime pour l'auoir acquise selõ l'vsage & la coustume du païs. Car comme les Peuples ausquels ils commandẽt sont nés & formés à la seruitude, ils supportẽt aussi auec plus de patience les dures & rigoureuses loix qui leur sont imposées sous vne puissãce purement seigneuriale. C'est de tous les gouuernemens le moins loüable & le plus imparfait, puis que la Noblesse, la dignité & la splẽdeur d'vn Estat consistent à commander à des hommes libres, & non pas à des es-

Polit. lib. 3. c. 8. 9. & 10.

[illegible]

Barbari quibus pro legibus.

ſemper dominorum Imperia fuere. Liu.

claues tels ſont aujourd'huy les Moſcouites,les Turcs & les Tartares. A cette eſpece de Royauté ſuccede celle de ces Princes qui ſous le nom d'Æſymnetes regnerent iadis en la Grece ; ils portoient le titre de Roys, mais le temps limité bornoit leur puiſſance, & leur authorité ne duroit pas plus que la guerre qu'ils auoient declarée aux Ennemis de leur Eſtat. A toutes ces formes de gouuernement on adiouſte la Royauté heroïque, qu'Ariſtote conſidere en ce comble d'honneur & de gloire,ou elle s'eſtoit eſleuée au temps de ces anciens heros, à qui leur propre Vertu faiſoit plus de ſujet, que le droit de leur domination ne leur en acqueroit. Mais enfin, ſi nous voulons confeſſer la verité,entre tous les gouuernemens il n'en eſt point de plus parfait que le Royal,ſous lequel les ſujets obeïſſent aux loix du Prince,& le Prince de ſa part s'aſſuiettit aux loix de la Iuſtice naturelle, qui tempere le commandement abſolu, & meſle

βασιλεῖς ἑκόντων Reges volentium. Arist.

agreablement la liberté à la ſujetion. C'eſt en quoy cette puiſſance legitime eſt diſtinguée de la puiſſance ſeigneuriale, qui dans cét excez de licence où les Roys de Perſe l'auoient portée, exige des ſujets l'eau & le feu, c'eſt à dire le domaine & la proprieté de toutes les choſes dont la Nature leur a concedé l'vſage libre, & le droit tout entier.

Il ſemble neantmoins qu'Ariſtote ne ſe ſoit pas nettement expliqué ſur les prerogatiues de la Monarchie, & qu'apres s'eſtre contenté d'en auoir reconnu les excellences, il ſe ſoit laiſſé charmer aux belles apparences de la vraye Ariſtocratie, qu'il regarde d'abord comme la plus accomplie de toutes les polices. *Lib. 3. Polit. c. 9.* Que ſi on en recherche la raiſon, c'eſt qu'il eſt perſuadé que la vertu du bon Citoyen & celle de l'homme de bien ne ſont qu'vne meſme Vertu, & que la Republique doit toujours eſtre reglée par les meſmes principes, & ſur les meſmes perfections qui font l'hom- *Lib. 3. Polit. c. 2. & lib. 4. c. 6.*

me de bien. Il ſçauoit que la Prudence n'eſt iamais ſi neceſſaire qu'à celuy qui delibere ſur la direction d'vn Eſtat, ny la Iuſtice qu'à celuy qui eſt plus grand que les loix ; ny la moderation qu'à celuy à qui tout eſt permis ; ny la Vertu qu'á celuy qui a tous les hommes pour ſpectateurs de ſes actions, & il ne trouuoit pas facilement toutes ces perfections en vn ſeul gouuerneur. C'eſt ce qui a ſuſpendu pour quelque temps ſon iugement, & qui l'a fait balancer entre la Monarchie & l'Ariſtocratie, c'eſt à dire le gouuernement de peu de vertueux, qu'il compare à la communauté des freres dans vne famille, & qui fait viure les Citoyens de cette vie heureuſe qui a la Vertu pour ſa regle. Mais enfin, quand par la neceſſité du ſujet qu'il traitte, il ſe voit preſſé de declarer ſes ſentimens ſans voile & ſans ambiguité, il confeſſe que la plus belle choſe que le Soleil puiſſe éclairer ſur la Terre, & que les hommes

ſçauroient obtenir des Dieux, c'eſt d'eſtre gouuernez par vn iuſte & & ſage Monarque, qui pour regner n'ait pas meſme beſoin du ſecours, ny de l'entremiſe des loix eſcrites. Il adiouſte que de toutes les eſpeces de police, la Royauté n'eſt pas ſeulemẽt la plus ancienne mais auſſi la plus diuine; en quoy il ne ſe trompe point, puis qu'autant de fois que les Roys en exercent les hautes fonctions, ils ont l'hònneur de preſter leurs mains à Dieu, & d'eſtre comme ſes aſſociez dans le gouuernement du Monde. Pourquoy les auroit-il enuironnez de tant de rayons de gloire & de grandeur? pourquoy auroit-il commandé à la Nature de faire ſeruir toutes ſes richeſſes à l'ornement de leurs Sceptres & de leurs Couronnes, ſi ce n'eſt pour monſtrer qu'ils ſont ſes ouurages, mais les plus nobles & les plus precieux? il a mis ſa Majeſté ſur leur front, ſa force en leurs bras, ſes penſées en leur cœur, ſes lumieres en

Polit. lib. 1. c. 2.

leur eſprit ; ils ne voyent que luy ſeul au deſſus de leurs teſtes couronnées, & entre ſon Throſne, & celuy ſur lequel ils ſont aſſis, on ne trouue point de milieu.





DE LA MAIESTE'.

LA source de la Majesté des Roys est si haute, son essence si cachée, & sa force si diuine, qu'il ne faut pas trouuer estrange, qu'à la façon des choses celestes elle se fasse reuerer des hommes sans qu'il leur soit permis de la connoistre. Sa grandeur les estonne, son éclat les éblouït, sa pompe qui represente l'image d'vn triomphe continuel, suspend toutes les puissances de leur ame, & il semble que du mesme bandeau dont elle ceint si glorieusement la teste des Monarques, elle nous lie aussi la langue pour nous empescher d'en parler. C'est la blesser que d'en discourir bassement; on sent bien mieux ses mouuemens secrets qu'on ne les exprime; & ce n'est

pas par des paroles imparfaites, mais par vn religieux silence, quon doit respecter les traits que la main diuine imprime sur le front de ceux auec lesquels il daigne bien partager sa puissance. Toutesfois puis que la moindre connoissance que l'on puisse auoir d'vne chose si haute & si grande, est plus desirable que tout ce que nous connoissons des choses basses & petites; & que d'ailleurs il n'est point defendu de s'enquerir des proprietez de la Majesté des Roys, ne seroit-elle point cette noble fille de l'honneur & de la reuerence, que le Genie tutelaire des Estats a voulu allier pour accomplir la grandeur de ces Maistres de l'Vniuers? Ne seroit-elle point cette douce & venerable grauité qui marche entre l'Amour & l'Admiration, & qui meslant la veneration à la crainte, en fait naistre vne espece de Religion & de culte ciuil? Ne seroit-elle point cette gloire éclatante des lumieres de toutes les Vertus, qui

Donec honos placidoque decens reuerentia vultu, corpora legitimis imposuere thoris: hinc sata Maiestas. Ouid.

par reflexion se respandent sur vne face auguste, & dans cét air qui donne la grace au geste, à la contenance, au port, aux mouuemens & aux actions du Prince ? Ne seroit-elle point cette supréme puissance qui sans armes est tousiours armée, qui regne bien mieux dans les cœurs que dans les Prouinces, qui est l'appuy des Estats le plus ferme, & qui s'esleuanti par dessus les loix, les donne à tous, & ne les reçoit de personne ? Enfin ne seroit-elle point vn rayon écoulé de l'Adorable Majesté de Dieu, vn rejallissement de sa splendeur, & vn éclat de cette gloire qu'il fit autresfois luire sur la face du Prince des Hebreux ? Quoy qu'il en soit, ce que fait le Caducée en la personne des Ambassadeurs des Roys, quand il les rend saints & inuiolables, la Majesté le fait en la personne des Roys mesmes, puis qu'elle les consacre, & qu'elle abbat à leurs pieds tout ce que la Terre a de plus esleué. Que s'il ne nous a pas esté donné de

Vultus quo maximè populos demeretur. Sen.

Maiestas Imperij tis fulcrum regnorum, & salutis tutela. Q. Curt.

pouuoir éclaircir vne chose que sa trop grande lumiere rend obscure, nous auons au moins cette consolation dans nostre ignorance que le plus respectueux hommage qu'on puisse faire aux Roys, c'est de les reuerer en fermant les yeux aux éclairs qui s'élancent de leurs Couronnes.

Cependant, nous remarquerons icy qu'il y a deux sortes de Majesté dont l'vne est reelle, & conuient proprement à l'Empire independant; l'autre est personnelle, & n'appartient qu'au Monarque regnant. La Majesté de l'Empire est née auec l'Empire, s'accroist & se pert auec luy; celle du Prince emporte auec soy l'honneur suprême, & la puissance souueraine; mais la mesme difference qui se trouue entre le fondement & l'edifice, se trouue aussi entre ces deux sortes de Majestés, puis que celle de la Monarchie est la base de l'autre, & la premiere en l'ordre du temps. Quand le Monarque s'y sousmet, il ne

Maiestas est magnitudo Imperij. Cicer.

s'abaiſſe point puis que c'eſt vn deuoir qu'il rend aux loix fondamentales de l'Eſtat ; mais il voit obſcurcir & quelquefois aneantir ſa Majeſté dans le Meſme moment qu'il s'eſt laiſſé tomber dans le mépris de ſes ſujets. On la peut comparer à cette Verge, ou plutoſt à ce Sceptre qui fut autresfois l'inſtrument des merueilles de Dieu, tandis que le grand Legiſlateur des Hebreux le tenoit haut & ferme dans la main, mais qui n'eſtoit pas plutoſt ietté à terre, qu'il rampoit comme vn ideux ſerpent ſur la pouſſiere, & perdoit auec ſa premiere forme, toute la veneration qu'on auoit eüe pour luy. La haine retenuë par la crainte, n'oſe rien entreprendre ſi le mépris qui naiſt du gouuernement mol, laſche & languiſſant, ne luy donne des armes; & ſi c'eſt vn mal d'auoir vn Prince ſous qui rien n'eſt permis, c'eſt vn plus grand mal d'en auoir vn ſous qui tout eſt permis. Il n'en eſt pas ainſi de la Majeſté d'vne Monarchie;

elle est tousiours égale, sa force ne s'affoiblit point, & tant que la forme du gouuernement demeure en son entier, sa lumiere ne souffre point d'éclipse, & ne s'esteint iamais. Tibere fit bien voir la constante grandeur de la Majesté de l'Empire Romain, quand au milieu des orages ciuils il se contenta d'enuoyer vn simple Centenier, pour faire entendre ses volontez à deux Princes de Thrace, qui disputoient les armes à la main la Couronne des Arsacides. Certes, le Prince ne sçauroit estre trop ialoux soit de sa propre Majesté, soit de celle de son Estat; & il doit plustost souhaiter d'estre tousiours dans les dangers, que de viure en asseurance dans le mépris de ses sujets. D'autre part il ne sçauroit trop detester l'impieté de ceux, qui aymant mieux estre adorez que reuerez ont entrepris sur la Majesté de Dieu, ont vsurpé ses Titres, ont partagé les Autels auec luy, & pour auoir recherché des honneurs iniu-

Tacit. Annal. lib. 6.

ſtes ſe ſont fait déclarer indignes des plus legitimes. Cette ſupréme Majeſté veut bien que les Roys ſe ſouuiennent qu'ils ſont des Dieux ſur la Terre, puis qu'elle l'a dit, & que ſes paroles ſont autant d'œuures ; Mais elle ne veut pas qu'ils oublient qu'ils ſont hommes, & que toute leur ſplendeur n'eſt qu'vne ombre de celle dont elle ſe reueſt.

Puis donc que les Roys n'ont point de plus puiſſant inſtrument de leur domination que la Majeſté, & que c'eſt elle qui par vne ſecrette veneration ſouſmet à ſoy les volontez des Peuples, voyons qu'elles ſont les choſes qui l'accroiſſent, qui la conſeruent, ou qui la diminuent. Elle s'accroiſt par l'antiquité de la Race, comme par vn ornement naturel ; car quand vn Prince regnant peût voir au deſſus de luy vn long ordre de Roys & qu'il en deſcend comme vn noble rejettō de leur sãg, il en eſt ſans doute plus majeſtueux & plus propre à imprimer dãs le cœur des ſujets le reſpect & la

reuerence. Les presens de la Nature & de la fortune font encore le mesme effet, puis que ce n'est iamais qu'auec des yeux d'admiration que les Peuples regardent en leur Roy, vne apparence venerable & digne de l'Empire, vne taille auantageuse, vn port graue, & vn regard qui iette de toutes parts des rayons de grandeur. Le geste, lair & la parolle n'y contribuent pas peu de chose, & la pompe conuenable à la dignité, dont les grands Officiers de la Couronne font la plus belle partie, rehausse la Majesté du Prince, & nous la monstre auec tout son éclat. L'appareil magnifique auec lequel Cyrus sortoit de son Palais, fit que les Perses l'adorerent en luy deferant des honneurs diuins, auec des Titres qu'ils auoiét tousiours refusez à ses Predecesseurs. Le feu porté deuant les Empereurs Romains marquoit vne grãdeur plus qu'humaine, & les rendoit venerables par le symbole de cét element qui domine dans toute la

Nature, & que des Peuples renommez ont adoré comme leur Deité ? Le faste donc est quelquefois vtile aux Princes, & la feinte mesme leur a souuent concilié cette auguste & venerable Majesté, que la verité ne leur pouuoit donner. Combien de fois les Peuples abusez & fascinez par des artifices inconnus, ont-ils esté persuadez que les Dieux sortoient du centre de leur felicité pour conuerser auec leurs Princes, & pour leur ouurir les secrets de la domination ? Combien de fois dans les apparences de cette fausse familiarité, se sont-ils imaginez qu'ils les voyoient reuenir d'vn diuin colloque auec vne nouuelle gloire, & de nouueaux rayons de majestè? Combien de fois ont-ils creu que leurs yeux, leur voix, leur démarche ne respirant rién de mortel, auoient vn air de grandeur qui les mettoit au nombre des Dieux, pendant qu'ils estoient encore sur la terre ?

On a veu d'autres Princes qui ne

ſe ſont que rarement expoſez à la veuë de leurs ſujets, dans la creance qu'ils auoient qu'il eſtoit de la Majeſté comme de ces Tableaux, dont l'artifice exquis ne ſe fait iamais admirer que dans l'éloignement. A dire la verité, la reuerence qui naiſt de la reputation ne ſe peut bien former ſi elle ne paſſe par l'eſprit de pluſieurs; car alors ceux qui racontent aux plus eſloignez les merueilles de leurs Roys, ont accouſtumé d'y adjouſter du leur, & de ioindre l'amour qu'ils ont pour luy, aux actions qu'ils expriment. C'eſt ainſi que les choſes materielles & ſenſibles nous paroiſſent plus grandes, quand elles ſont abſtraites par la force de la contemplation, que lors que nous les auons ſous les yeux; l'idée meſme d'vn ouurage eſt plus parfaite dans l'entendement de l'Architecte que dans la forme qu'il luy à donnée. C'eſt l'ordinaire des hommes d'auoir de la veneration pour les choſes qui leur ſont cachées, & du meſpris pour celles qu'ils connoiſſent.

Omne ignotum pro magnifico eſt. Tacit.

Telle estoit la pensée des Roys de Perse quand ils se renfermoient dans des forteresses; & de Tybere quand il refusa de passer en Allemagne pour appaiser la sedition qui s'estoit allumée parmy ses principales Legions. Cóme il estoit bien instruit en l'art de regner, il n'ignoroit pas qu'outre que c'est vne chose pleine de peril, que d'opposer à des soldats armez la majesté du Prince desarmée; c'est d'ailleurs la coustume des sujets de conceuoir de son esloignement vne plus haute opinion de sa grandeur, & de sa puissance. C'est pour cela mesme que les Roys d'Egypte se déroboient à la veüe de leurs Peuples, ou si d'auenture ils sortoient en public, s'estoit tousiours auec quelque nouuelle pompe, soit en faisant luire des flâmes sur leur teste, soit en prenant quelque autre figure extraordinaire, & propre à ietter l'admiration dans les esprits.

Quid aliud subsidiũ si Imperatorem spreuissẽt Tacit.

Maiora credi de absentibus. Id.

Cependant, quoy qu'il soit vray que la continuelle presence diminuë quelque chose du respect qui

eſt deu aux Roys, parce qu'elle donne vn certain degouſt des choſes qu'on a comme adorées en leur nouueauté; ſi eſt-ce toutefois que quand les Aſſyriens commencerent à ne voir plus leurs Roys, ils commencerent auſſi deſlors à perdre ce reſpect qui eſt le nœud de l'obeïſſance & le ſecret de la domination. Mais entre tous les Peuples, les François ne veulent pas ſeulement voir leur Prince; ils le veulent encore preſſer auſſi bien dans les exercices de la Paix, que dans les hazards de la guerre. Ils ne peuuent ſeruir auec courage vn Maiſtre inuiſible, & ils ont creu n'en auoir point quand au commencement, c'eſt à dire en la naiſſance de la Monarchie, ils ne le voyoient qu'vne fois l'année. L'experience neantmoins nous apprend que les Peuples qui ſont eſloignez du cẽtre de l'Empire, & qui dans la haute trãquillité dont ils joüiſſent, n'ont pas beſoin de l'œil du Prince, ſont le plus ſouuent retenus en leur deuoir par le vif ſen-

Maior ex longinquo reuerentia. Liu.

timent qu'ils ont de sa grandeur & de sa Majesté. Mais qui croiroit que la crainte peut seruir à l'augmentation de cette Majesté ? Et toutesfois n'est-ce pas elle qui a fait passer dans les Temples & sur les Autels les statues des Empereurs parmy les images des Dieux ! N'est-ce pas elle qui leur a fait decerner vn culte, qui leur a donné des encensemens ? C'est en cela que la dissimulation a esté plus ingenieuse que la verité, la peur que l'amour, & la flatterie que la pieté.

Or entre toutes les causes qui peuuent rehausser la splendeur de la Majesté d'vn Roy, il n'y en a point de plus puissante que la Vertu, puis que l'admiration est vne espece d'hommage que les hommes luy rendent gratuitement, & sans aucune image de contrainte. Comme la beauté est composée de l'assemblage de plusieurs bienseances; ainsi la Majesté d'vn Prince se forme du concert des vertus, dont les vnes composent ses actions, & les autres

donnent la grace aux paroles & aux mouuemens quil doit auoir dans les fonctions de sa supréme dignité. Certainement, la Majesté qui naist d'vne cause si noble & si excellente, ne se perd iamais dans les changemens qui se font sur le Theatre du Monde; elle se conserue en tout lieu, en tout temps; elle luit mesme dans les plus espesses tenebres, & tous les nuages de la fortune, bien loin de l'obscursir, ne font que rendre sa lumiere plus éclatante. En cette sorte, vn Roy est sans doute plus magestueux par sa Vertu que par sa Couronne, car les sujets ne luy rendent pas seulement leur obeïssance comme vne chose deuë, mais ils luy donnent encore leurs cœurs comme autant d'offrandes volontaires. Que s'il en faloit demeurer au iugement des Philosophes, la Vertu quoy que separée d'vne fortune eminente, leur a paru d'elle-mesme si magnifique & si impericuse, qu'ils n'ont pas craint de prononcer qu'elle donnoit de

la majeſté non ſeulement aux Roys, mais auſſi aux particuliers. Si on leur en demande la raiſon, ils reſpondent que la Vertu porte en ſoy la reuerence & l'honneur, qui par leur beau meſlange font & compoſent leſſence de la Majeſté, ſans que la puiſſance ſouueraine puiſſe pretendre d'y entrer comme partie neceſſaire. Le commandement ſouuerain que l'homme vertueux exerce ſur ſes paſſions, eſt en effet vn glorieux Empire, & on peut dire qu'il ſe fait de ſes propres mains vne Couronne de toutes les vertus;mais auec tout cela, cette Philoſophie née dans les portiques des Stoïciens,eſt vn peu trop ambitieuſe, & les Politiques l'accuſent de prendre l'ombre pour le corps, & la peinture pour la verité. A proprement parler, ce que l'on nomme Majeſté en la perſonne d'vn Roy,ne porte que le nom d'Authorité en la perſonne de l'homme vertueux, à qui la fortune a refuſé les plus hautes recõpenſes de la Vertu.Ce n'a donc

esté que par metaphore qu'on luy a quelquefois donné de la majesté,car souuent en nõmant les choses , nous dõnons à l'effet le nom de la cause , & à la cause le nom de l'effet. Quoy qu'il en soit,il n'y a point de veritable majesté en l'homme vertueux, mais c'est la Vertu mesme qui se fait reuerer en luy, & qui luy communiqué cette venerable grauité par laquelle il regne dans les cœurs sans armes & sans sceptre.

On ne se demesle pas si facilement de la question en laquelle on demande si la majesté est tellement attachée à la personne du Prince & à la Monarchie , qu'elle ne puisse estre deferée à l'estat populaire , ny à vn ordre composé de plusieurs, qui tous ensemble ioüissent des droits de la puissance souueraine. En effet , on ne doute point qu'en la Republique Romaine,le Peuple, le Senat,& les Consuls,n'ayent esté traittés de Majesté , parce que la puissance principale residoit aux deux premiers , & que le autres

Maiestas Senatus

auoient le commandement sur les armes, & sur les choses de la guerre. En cette sorte quoy qu'vn Citoyen consideré separément, ne puisse point imposer des loix à vn autre Citoyen son égal, ce particulier neantmoins se trouuant vni auec le Corps de la Republique, les peut mutuellement donner & receuoir. Mais auec tout cela, il est certain qu'encore que les Republiques se reuestent des rayons de la Majesté, elles n'en reçoiuent pas pourtant toute la clarté, qui ne peut estre partagée, ny ramassée en plusieurs sujets, qu'elle n'en soit affoiblie & diminuée. Au contraire, le Prince la recueille & la reünit toute entiere en sa seule personne, d'où il arriue que d'autant plus que l'vnion de ces rayons d'honneur est grande, d'autant plus grande est aussi la dignité en laquelle ils s'assemblent, pour ne faire plus qu'vn seul corps de lumiere. C'est pour cela qu'on ne parle point aujourd'huy de majesté dans la Republique de Venise,

populique Rom l. 2. ff. de Orig. Iur Consulũ maiestas Liu.

quoy qu'elle ſoit independãte; Et ſi on en vſoit autrement à Rome, c'eſtoit par vn ſingulier priuilege du Premier Peuple du Monde, du vainqueur de tous les autres, & dont les plus grands Roys n'eſtoient que les inſtrumens de ſa domination. Ils ont baiſſé leurs Sceptres deuant ſes Aigles, & iamais general de ſes armées ne permit qu'ils entraſſent à cheual dans le quartier du Camp où il auoit ſon logement. Mais enfin, toutes ces ſuperbes façons de traitter auec les Monarques les plus puiſſans, ont eſté enſeuelies ſous les ruines de ce grand Empire, & ceux qui depuis ont regné recueillant ſon debris, ont fait renaiſtre la lumiere de la majeſté que l'ombre d'vne Republique ſi orgueilleuſe, auoit fait éclypſer. Elle fuſt deſlors tellement propre & affectée aux Roys, qu'il n'eſt point d'autres Souuerains qui la partagent auec eux, & il ſemble qu'elle dedaigne de ſe renfermer ailleurs que dans la circõferẽce d'vne Couronne Royale.

Tit. Liu.

Comme

Comme elle ne comprend pas l'authorité ſuprême ſeulement, mais encore la plus eſleuée & la plus auguſte grandeur qui ſe trouue entre les choſes humaines;c'eſt auſſi pour cela qu'elle ne ſe rencontre qu'en l'alliance, & en l'vnion de ces deux grands ornemens de la Royauté. Les Souuerains qui n'ont pas receu cetté onction ſacrée qui diſtingue les Roys des autres hommes,& qui conſacre leur nom & leur perſonne, ont bien de la dignité en euxmeſmes, mais ils n'ont pas ce luyſant charactere de la Majeſté,qui ne peut eſtre graué que ſur vn Sceptre.Les Roys meſmes qui poſſedent des ſeigneuries en homage,ne le retiennent pas ny en tout lieu ny en tout temps, puis qu'il s'efface autāt de fois qu'ils ſont accuſez,& atteints de ce crime de felonie,que les loix des fiefs vangent auec tant de ſeuerité.Et qu'eſtce qu'il y peut auoir de plus contraire à la Majeſté d'vn Roy,que de ſe voir cité deuant le Tribunal de la Iuſtice d'vn autre Roy ſon Seigneur

feodal ? que d'eſtre contraint de ſubir ſon iugement, ou d'implorer à genoux ſa clemence ? Les Annales ont eſté chargées du depoſt de ſemblables exemples, pour en rendre compte à la poſterité, & la France a veu cét illuſtre ſpectacle de la Iuſtice de ſon Monarque, ſur la perſonne d'vn Roy de Nauarre.

C'eſt de tels iugemens comme d'autant d'inſtructiōs, que les grands Princes peuuent apprendre combien il leur importe de conſeruer la majeſté, c'eſt à dire cette viue & vigoureuſe partie de leur dignité, en laquelle conſiſtent non ſeulement la gloire & la ſplendeur de leur Sceptre, mais encore la force & la protection de l'Empire. L'authorité, ſans doute, ſuit la majeſté; c'eſt ſon propre caractere, & nous voyons qu'elle luy eſt ſi eſtroitement conioincte, que pluſieurs ont eſtimé que ce n'eſtoit qu'vne meſme choſe exprimée par deux diuers noms. Quoy qu'il en ſoit, lors qu'elles ſont aſſemblées & reünies en la

personne du Prince, on ne doute point quelles ne soient les liens de l'obeïssance des sujets, & les sources fecondes de toutes les felicitez publiques. Mais dés le moment qu'il laisse affoiblir ce puissant appuy de sa Principauté, il perd la force qui le conseruoit, le Sceptre tremble dans sa main, & au lieu que sa dignité sacrée le mettoit en quelque sorte hors du rang des hommes, il se trouue meslé dans la foule, où il est indifferemment poussé & heurté auec tous les autres. Ce n'est pas qu'aux premiers mouuemens d'vne rebellion, la seule Majesté du Prince ne flechisse le courage des factieux, & ne fasse de grands effets; mais quand vne fois ils ont reconnu quelle se relasche, ils s'imaginent qu'elle ne consiste qu'en l'opinion, & qu'il en est comme de la statuë d'vn Heros, qui se trouuant creuse par le dedãs, n'a que la simple monstre d'vn Demy-Dieu. Ce fut pour cette raison que Tibere se contenta d'enuoyer ses Lieutenans en

Allemagne, pour traitter auec les reuoltez sous des conditions qu'il n'eust pû en persone leur ac corder sans blesser la grandeur & la majesté de l'empire. Si Galba eust esté aussi-bien versé que Tibere en la science de regner, il eust suiui le conseil qu'on luy donnoit, de sonder le courage des soldats Pretoriens, arbitres de la vie & de la mort de leurs Maistres, & de n'exposer point à leur mépris cette maiestueuse authorité, qui doit estre comme l'Anchre sacrée dans le naufrage eminent de l'Estat.

Tacit. hist. lib. 1.

1 Le Prince donc ne doit rien obmettre pour la conseruer toute entiere, en se remettant souuent deuant les yeux le lasche abbaissement de cét Empereur qui deuenu suppliant, tendoit les mains & adoroit le Peuple auquel il deuoit commāder. Outre cela, on luy donne pour precepte de prendre garde qu'en ses actions, en ses paroles, en son geste, & en ses mouuemens, il ne luy eschappe rien qui soit separé de la

Nec decrat Otho protendens manus adorare vulgum, iacere oscula, & omnia seruiliter pro dominatione. Tacit.

Majesté ; ou s'il luy plaist d'en rabattre quelque chose, & d'en oster pour quelque temps la pompe, que ce soit en secret, & aux yeux seulement de ceux qu'il admet à sa confidence. Il est vray que les sentimens des Princes sur ce point, n'ont pas esté moins differents que ceux des Politiques, car Adrian ne pouuoit souffrir de se voir priué du doux contentement qu'il auoit à descendre de son Throsne, pour conuerser familierement auec les Citoyens ; & il se mocquoit de la vanité de ceux qui blasmoient cette façon populaire, comme peu digne d'vn Empereur Romain. Si on luy disoit qu'en se reculant ainsi de sa grandeur, il rendoit sa puissance plus molle, & son Empire méprisable, il repartoit, qu'au contraire, c'estoit le vray moyen d'affermir l'vn & l'autre, & de les rendre plus durables. On nous dit aussi que Cesar sçauoit si bien l'art de mesler agreablement la familiarité auec la majesté, qu'il ne croyoit

point deroger à sa grandeur, quand par vne alliance contractée au milieu des armées, il appelloit tous les soldats, ses compagnons. Cependant, Auguste estoit persuadé que la Majesté d'vn Empereur s'affoiblissoit par cette basse complaisance; & si on recherche la cause des diuers sentimens de ces deux Princes, on pourroit dire que le premier tendoit à gagner le cœur, & à s'acquerir la faueur de ceux, dont les armes luy seruirent comme de degrez pour monter au Throsne; Et que l'autre parloit aux soldats comme vn Empereur desia tout estably, & plein de la gloire des Triomphes remportez sur ses ennemis. Mais enfin, quand Auguste vint à considerer que la fortune, & tous ses Dieux auoient eu de la complaisance pour luy, il creut qu'il estoit permis d'en auoir pour ses inferieurs, & qu'il n'obscurciroit point l'éclat de la majesté Romaine, quād il se mesleroit dans les jeux & dans les ordinaires exercices des

Commilitones. Rheni mihi Cæsar innundis duxerat, hic sociis Luca.

Citoyens. A confeſſer le vray, la Majeſté du Prince ne conſiſte pas à ne ſe communiquer à perſonne, & à ne deſcendre iamais du faiſte de ſa dignité, mais à traitter modeſtement auec les ſujets, & à s'accommoder ciuilement à la condition & au rang de chacun. Toute bien-ſeance eſt majeſté en ſa perſonne, quand ſelon les occaſions, il ſçait ſe baiſſer vers les petits, & ſe releuer auſſi au plus haut point de ſa grãdeur & de ſa ſuprême puiſſance.

Ie ne parle point icy de ces prodiges de la Principauté qui ont fleſtri le nom des Ceſars, & ſoüillé tous les ornemens de la Majeſté, quand ils en ont paré les Theatres, & qu'ils ont mieux aymé meriter le titre de bons Comediens que la gloire des iuſtes Empereurs. Certes, ils ſe ſont trompez, quand ils ont meſuré la grandeur de leur condition par la grandeur de leurs vices; Et dés le moment qu'ils ont pris le maſque dans vne ſcene, ou qu'ils ſe ſont reueſtus des habits

Tacit. Annal. lib. 14.

d'vn Gladiateur, ils se sont despoüillez de la dignité qui les rendoit si venerables. Si donc le Prince veut conseruer sa Majesté, il se doit imposer cette loy de ne rien dire, & ne rien faire contre la bien-seance, car la grauité la soustient, la reputation l'augmente, & toutes les deux font qu'elle est reuerée des sujets, redoutée des Estrangers, & glorieuse à luy-mesme. Cesar quoy que tombé entre les mains des Pyrates Cilyciens, ne relasche rien de sa dignité, & leur donnant des loix, fait voir qu'il estoit bien digne de regner lors qu'il estoit libre, puis qu'estant prisonnier, il commandoit à des hommes libres. Il est encore de la Majesté d'vn Prince, de n'accepter iamais aucunes conditions ny dans la paix, ny dans la guerre, qui soient peu conuenables à la dignité de son Estat, ou qui puissent laisser & imprimer quelque honteuse tache sur son front. Au milieu des perils, & des plus grands ouurages que la

fortune luy puisse faire, il ne doit iamais oublier qu'il est Roy, & il faut que dans les ruines mesmes de sa grandeur destruite, il en conserue l'image, & qu'il s'estonne de la lascheté d'vn Vitellius, qui ne se souuenoit plus de sa dignité, si ceux qui le suiuoient n'en eussent gardé la memoire. L'extrême malheur du Prince des Marcomans n'empescha point qu'il ne parlast, & n'escriuist en Roy à Tibere; & Mithridate parut majestueux aux yeux mesme de ceux qui ne luy auoient rien laissé que l'honneur qu'il auoit d'estre fils du grand Achemenes. Enfin si vn grand Roy ne veut point voir sa Mejesté diminuée, & s'il en desire conseruer tout l'éclat, il ne doit iamais souffrir que ceux qui releuent de sa puissance souueraine, en retiennent, ou en vsurpent les marques & les droits honorables. C'est ce qui excuse la passion de cét Empereur qui se sentit grieftuement offensé de ce que sa Mere consacrant l'effigie d'Auguste,

Tanta torpedo inuaserat animũ Tacit. hist. lib. 3.

Non vt profugus, aut supplex, sed ex memoria verteris fortunæ. Tacit.

Id Tiberius, vt inferius

maiesta-te Principis dissimulatum, ex grauissima offensione abdidit, Tacit.

y auoit fait grauer son nom ; car la ialousie qui naist des entreprises faites sur la souueraineté d'vn Prince, ne reconnoist point l'authorité de la Nature, & ne sçait escouter sa voix. Que si Louis XI. permit autresfois au Prince d'Orenge son Vassal, de se dire Prince par la grace de Dieu ; s'il voulut partager auec le Comte d'Angoulesme, la puissance de donner la liberté aux prisonniers ; & s'il communiqua au Roy de Sicile, le priuilege de sceller en cire iaune, c'est ce aussi dont la posterité s'est estonnée, & qui luy a fait prononcer que ce Prince estoit peu ialoux des belles marques de la Majesté. S'il n'eust point rendu communs ces riches ornemens de sa Couronne, il en eust esté plus majestueux, & la veneration meslée à la crainte, luy eust acquis la gloire des choses que la crainte seule ne peut pas accomplir. Toutesfois si vn Roy, dont les armes sont diuerties & occupées à demesler d'autres affaires, ne se trouue pas

assez puissant pour venger ces iniures faites non pas tant à luy, qu'à son Estat, on ne peut pas dire qu'il en ait laissé flestrir la gloire, & auilir la dignité. Mais si l'offense ne regarde que sa personne seulement, & qu'elle soit de simple parole, alors il y a plus de Majesté à la mespriser, qu'à tesmoigner que l'on en est touché. Le premier secret de l'art de regner, c'est de sçauoir souffrir l'enuie, car c'est la surmonter; & comme les grands Roys se tiennent assez vengez quand ils ont fait connoistre à tous qu'ils se peuuent venger, aussi leur appartient-il proprement de bien faire, & d'ouïr mal parler. Ils ont souuent dedaigné d'empescher le flux & la glissante inconstance des langues, dans la creance qu'ils ont euë que celuy qui punit vne médisance, fait voir qu'elle luy tient au cœur, que celuy qui la méprise monstre qu'il n'en est pas blessé, & que celuy qui pardonne témoigne qu'il ne le peut estre. Il y a mesme plus de Majesté & de

Lubric ũ linguaʒ li vn. Si quis Imper. maledix. In c. Theod.

grandeur de courage à ne ressentir point les iniures de cette qualité, qu'à les pardonner ; & c'est pour cela qu'Alexandre s'en mocquoit, que Tibere les dissimuloit, que Titus les méprisoit, & qu'Auguste les recompensoit.

Ipse D. Iulius, ipse D. Augustus tulere illa, & relinquere, haud facilè dixerim: moderatione magis, an verò sapientia Tacit.



DE LA REPVTATION.



VI voudra rechercher quelle est l'origine de cette grande opinion que les Peuples conçoiuent de leur Prince, & qui sans doute fait la plus belle partie de sa Maiesté; il trouuera que l'amour, la confiance & l'admiration ont presidé à sa naissance, l'ont esleuée, l'ont conduite à sa derniere perfection, & enfin luy ont assigné pour son partage les cœurs les sujets, les Victoires, les Triomphes & les conquestes des Estats. Que s'il est vray que l'Amour naisse de l'object aimable, & qu'il n'y ait rien qui merite mieux, ny qui soit plus digne d'estre aymé que la Vertu; il s'ensuit de là que le Prince ne regne iamais si souuerainement sur les affections des hommes, que quand il se couronne de

l'honneur des actions vertueuses, qui sont autant de semences de la gloire qu'il épand dans le champ de l'eternité. Et parce qu'entre les Vertus celles qui ont les mains pleines de presens, & de graces sont les plus aymables, & les plus propres à s'insinuer dans l'esprit des sujets, il arriue de là qu'en aymant vn Maistre bien-faisant, ils se plaisent à celebrer son nom, à composer ses Eloges, & à transmettre à la posterité vne fidele Image de tout ce qu'il a fait de plus grand & de plus heroïque. C'est ainsi qu'au siecle des Heros les Peuples esleuerent sur des Throsnes, ceux qu'ils connoissoient mieux par le prix de leurs bienfaits, que par la noblesse de leur sang, & puis à force de les loüer ils porterent leur reputation iusqu'au Ciel, & s'il se peut dire, ils contraignirét le destin à leur dóner des places honorables parmi les Demy-Dieux. C'est ainsi qu'entre tous les arbres, les Egyptiens consacrerent à leur bien-facteur, le Pescher.

Prius Antiquitas Iouē optimum vocauit quàm maximū Var.

Arist. Polit. lib. 3. c. 21.

dont la feüille represente la figure d'vne langue, & le fruit la forme d'vn cœur, comme si par ce Hierogliphique ils eussent voulu dire que ses vertus seroient les plus precieux objets de leur cœur, & que leurs langues ne s'occuperoient qu'à instruire la Renommée, de ses belles actions.

Ce n'est pas l'Amour seul, mais aussi la Confiance qui ayde à former la Reputation d'vn Prince, en ce qu'elle suppose sa valeur & ses hauts faits, qui sont comme autant de presages de ceux que les Peuples attendent encore de luy pour accomplir la felicité de l'Estat. Quand les Grecs virent qu'Alexandre auoit ietté les fermes fondemens de leur repos sur les ruines de la Monarchie des Perses, ils conceurent de si grandes esperances de leur fortune, quils ne cesserent d'employer toute la force de leur eloquence à luy dresser ces eternels monumés de gloire, qui ont porté sa reputation au delà des bornes de son Empire, & se sont

rendus victorieux de ses propres victoires. En effet, c'est la confiance qui a consacré à l'immortalité les illustres noms des Trajans, des Constantins; des Pepins, des Charlemagnes, des Louys; & qui apres auoir rempli les Annales de leurs Triomphes, a donné aux marbres mesmes, cette muette eloquence, qui dispute auec tous les siecles la conseruation de leur precieuse memoire. C'est encore la confiance qui a esté vne espece d'homage que l'on a rendu gratuitement à leur Vertu, & qui a fait que les autres Princes, & les Peuples les plus esloignez ont recouru ou à leurs armes pour les proteger, ou à leurs conseils pour les accorder.

En fin ce qui consomme la beauté de ce grand ouurage de la reputation du Prince, c'est l'admiration, c'est à dire cette esleuation de l'esprit vers celuy, qu'on admire, & cette suspension de l'entendement qui se fait à l'entour des choses extraordinaires. Elle a pour objet tous les

obſtacles qui ſe preſentent & s'oppoſent à l'execution des hautes entrepriſes,& qui ſemblent ne pouuoir eſtre ſurmontez que par vn courage plus grand que le peril, & par cette Vertu heroïque, qui regarde la Reputation comme vne fleur qu'on ne peut cueillir qu'au milieu des eſpines. Les lauriers de Scipion ont eſté des plus illuſtres, parce qu'il les auoit arroſez du ſang des hardis Africains, & arrachez des mains du formidable Hannibal. La conqueſte des Gaules,& les Trophées que Ceſar y planta, iettent encore aujourd'huy l'eſtonnement dans l'eſprit des hommes,& autant de fois que la Renommée en veut parler, la loüange commence, & l'admiration finit cét eternel homage qu'elle luy a rendu dans la ſuitte de tous les ſiecles. Ce fut en effet dans la Gaule comme dans le champ de Mars,qu'il cueillit ces Palmes immortelles,qui portẽt pour fruits des loüanges qui ne ſe fleſtriſſent iamais, & qu'on verra fleurir encore dans

la bouche des derniers hommes. Apres ce grand chef-d'œuure de vaillance, il ne faut pas s'estonner si la reputation de ce Conquerant ne laissoit point dormir les Parthes, & si toute des-armée qu'elle estoit, elle auoit le pouuoir de faire tomber les armes des mains de ses ennemis, & de luy acquerir des Triomphes d'autant plus glorieux qu'ils n'estoient ny teints de sang, ny moüillez de larmes. Certes, si iamais il y a rien eu d'égal au courage de ce Vainqueur de la plus belliqueuse Nation du Monde, c'est sa reputation, qui n'ayant rien trouué d'inuincible, ny d'impenetrable, a si bien sceu partager les Trophées & les couronnes auec sa valeur.

Plutarc. in Cæs.

Mais ce n'est pas tousiours parmy les victoires, & au milieu des combats sanglants que se forme ce glorieux bruit, & ce témoignage public qui porte aux contrées les plus esloignées, l'honneur des belles actions; on l'acquiert aussi

dans le repos de la Paix, & on le conserue par l'assemblage de toutes les Vertus. Si le courage paroist dans les Perils; la Prudence se fait connoistre dans les conseils, & la constance aux aduersitez, où reluit cette force d'esprit qui s'occupe à soustenir les assauts de la fortune, quand elle veut éprouuer sa puissance contre celle des grands Empires. C'est en ces occasions, que le Peuple Romain s'est autant esleué par dessus les autres Peuples, qu'il les a tous surpassez en grandeur, en dignité, & en puissance. Apres cette generale defaite de Cannes, & sur le point que Rome alloit estre le butin d'Hannibal, il meprisa le secours de huict mille prisonniers qu'il pouuoit racheter, & armant les Esclaues se persuada que ceux qui n'auoient iamais esté libres, defendroient mieux la liberté que les autres qui l'auoient perduë tenant les armes à la main. C'estoit ainsi que ce Peuple dominateur trauailloit à former sa reputation, en

Tit. Liu.

triomphant de la fortune au mesme temps qu'il estoit vaincu par son ennemy, & faisant voir que les ames genereuses ne perdent iamais l'esperance dans les derniers dangers, au lieu que les lasches suiuent les premieres impressiōs de la crainte, & bien souuent se perdent pour n'oser pas entreprendre de se sauuer. C'estoit ainsi qu'à l'excez de son malheur, il opposoit la grandeur de son courage, que de ses propres playes il faisoit sortir la victoire, & quil s'erigeoit des Trophées de son propre débris. Dans ses plus grandes pertes, il ne traittoit iamais des conditions de la Paix auec vn ennemy armé, & il eust creu blesser sa reparation, si en ses retraites les plus precipitées, il eust fait passer les legions sur des ponts flotans, & dont les fondemens n'eussent esté iettez dans vne terre ferme. Comme il y auoit de la hōte pour les ennemis à n'empescher point ce trauail, il y auoit aussi de la gloire à le conduire à sa perfection ; & ce fut

Non esse ō sucrudinē populi Ro. vllam accipere ab armato hoste conditionem.

Cæs. Cæsar nisi pontibus præsidiisque impositis, dare in discrimen le-

pour cela que Cesar fit planter vn pont sur le Rhin, sans s'estonner de la largeur ny de la rapidité du fleuue, ny des forces des Allemans qui sembloient n'estre venus que pour estre spectateurs non pas tant de son ouurage, que de sa Vertu. Ces exemples auec tant d'autres qui seruent d'ornemens à l'histoire, nous font bien voir que la iuste reputation ne peut proceder que des entreprises, & des eminentes Vertus, entre lesquelles il y en a qui sont propres à concilier l'amour des Peuples, le vray fruict de l'humanité, de la liberalité, de la clemence, & autres semblables qui ont plus d'effet que de Pompe. Mais comme la force, la vaillance, la constance, & toutes les Vertus qu'on nomme heroïques, nous rauissent d'admiration ; aussi donnent elles vn plus vif sentiment de leur beauté,& vne reputatió plus éclatante, plus superbe, & plus etenduë. Cependant plusieurs l'ont acquise dans les durs trauaux de la

giones haud Imperatorium ratus. Tac.

guerre, qui depuis l'ont perduë dans les delices de la Paix, & vn Aurelian que l'Antiquité a mis au rang des Dieux immortels, n'a point esté mis au nombre des bons & iustes Empereurs.

Essayons maintenant de deffinir la Reputation, & voyons qu'elles sont ses proprietez, quels ses effets, & combien il importe aux Princes de l'acquerir, & de la conseruer. Quelques-vns ont pensé qu'elle n'estoit point differente de l'authorité, c'est à dire de cette haute estime que les sujets conçoiuent de leur Roy, quand ils font reflexion sur sa grandeur, sur sa puissance, & sur la Majesté qui le releue, & qui éclate sur son front. A dire le vray, la Reputation & l'authorité ont cela de commun, qu'elles se font connoistre dans les fermes & constantes resolutions de celuy qui commande, & qui presse l'obseruation des loix, auec ce que toutes les deux donnent la force pour surmonter les obsta-

cles, qui s'oppoſent à l'execution des conſeils, de la prudence politique. Mais il ne s'enſuit pas de là qu'elles ſoient vne meſme choſe, puis que bien ſouuent l'vne ſe trouue ſans l'autre, & que d'ailleurs l'authorité ſe conſerue par la crainte, & depend de la vigoureuſe forme du gouuernement; au lieu que la reputation fleurit & s'entretient de l'amour des Peuples. C'eſt ce qui a dõné ſujet à d'autres Politiques de la prendre pour l'admiration, à cauſe des traicts de reſſemblance qu'ils ont reconnu en ces deux compagnes; mais ils n'ont pas conſideré que l'admiration naiſt de ce que dans les choſes naturelles & ſpeculatiues, on ne ſçait pas la raiſon de l'effet, & que la Reputation ſe forme quand dans les choſes ciuiles & pratiques, on voit l'effet ſans en pouuoir facilement comprendre la grandeur. On peut donc dire auec plus de fondement, que la Reputation eſt le fruict d'vne excellente & parfaite Vertu, quand le Prince qui

la possede, a passé les bornes ordinaires du merite d'vn homme, & que dans les Arts de la guerre & de la Paix, il a fait connoistre qu'il est animé d'vne force plus diuine qu'humaine. Vne vertu mediocre peut biẽ faire naistre l'amour dans le cœur des sujets, mais quand elle est extraordinaire & vrayement heroïque, c'est alors qu'elle occupe l'entendement, & qu'elle le remplit de la grandeur de son image. On ayme les égaux & les inferieurs, on respecte les grands, mais on decerne des honneurs diuins aux Heros qui ne sont nés que pour la gloire. Les actions communes sont trop foibles pour establir cette haute reputation qui s'épand des grandes vertus cõme le rayon s'épand du Soleil, la fleur de la plante, & l'odeur de la fleur. Vne Couronne releuée de terre, & remise sur la teste d'vn Monarque, les Peuples rendus ou acquis à l'Estat, la Paix donnée aux Estrangers, & toutes les sources de la felicité publique ouuertes aux sujets

jets, ſont comme les Theatres qui la font éclater, & où elle reçoit les applaudiſſemens de toutes les Nations.

Cela fait bien voir qu'en ce qui regarde l'eſſence de la Reputation, il eſt auſſi difficile aux Politiques de l'expliquer, qu'il eſt difficile aux Philoſophes de deffinir vne choſe dont ils n'ont qu'vne connoiſſance confuſe & imparfaite. Puis donc qu'en ces rencontres, ils ſe contentent de nous en tracer quelques deſcriptions, nous dirons à leur exemple que la reputation eſt vn conſentement vniuerſel de tous les Peuples, & vn bien public dont chacun peut vſer à ſa volonté, & meſme le diſpenſer à qui bon luy ſemble. C'eſt encore le precieux depoſt de la memoire, le riche threſor de la Renommée, l'objet aymable dés loüanges des hommes, la recompenſe des trauaux du Prince, la Couronne de ſes victoires, & enfin ſon Triomphe qui n'eſt ny meſuré par la pompe

d'vn iour, ny renfermé dans les murs d'vne ville. Elle le fait triompher dans toutes les parties du Monde, elle le monſtre à tous les ſiecles, & il n'eſt point de poſterité ſi éloignée, ou ſi ſourde, à qui elle ne faſſe entendre le bruit de ſes belles actions. Quoy qu'il en ſoit, celuy là ne ſe trompera point qui prendra la Reputatió pour l'éclat qui rejaillit de la conſommation des hautes entrepriſes, & pour la ſplendeur de la gloire à laquelle les Princes magnanimes ſe deuoüent, qu'ils cherchent parmy les dangers, & dont ils achetent ſouuent la faueur au prix de leur ſang, car elle ne la donne iamais gratuitement.

Ce n'eſt pas aſſez d'auoir recherché la naiſſance & la nature de la Reputation; il en faut encore conſiderer les proprietez, dont la premiere & la plus eſſentielle eſt d'eſtre inſeparable de la Vertu, qu'elle ſuit en la meſme ſorte que l'ombre ſuit le corps. Tantoſt elle marche deuant, tantoſt derriere ceux qu'el-

Gloria vmbra virtutis eſt. Sen.

le accompagne, & quelque empeſchement que leur modeſtie y puiſſa apporter, ils la voyent former ſans que l'enuie meſme, ait le pouuoir de la trauerſer, ný de l'interrompre. Elle ne s'oppoſe point auſſi à la gloire de ceux qui n'eſtant plus au monde ſont hors de la portée de ſes traits; la memoire de leurs vertus luy eſt ſacrée, & c'eſt pour cela qu'enciennement on couronnoit les morts;qui auoient paſſé par les combats de cette vie. Que ſi on demande pourquoy les loix ne permettoient point que l'on ſacrifiat aux Heros qu'apres le Soleil couché, c'eſtoit ſans doute pour faire entendre aux Peuples, qu'apres la mort, l'enuie qui pardonne aux Tombeaux, ſe transformoit en reuerence. Certainement, la Poſterité preſte touſiours quelque choſe aux merueilles des ſiecles paſſez, & il eſt de la reputation des grands hommes comme de l'ombre qui s'allonge quand les corps ſont plus éloignez du Soleil.

C'est en cela qu'on peut dire que l'opiniõ fait tous les iours ce qu'Alexandre fit vnefois, quand il laissa dans les indes des armes, des harnois,& des Autels d'excessiue grandeur, afin de ietter l'estonnement dans l'esprit de tous ceux, qui verroient ces prodigieuses reliques de ses victoires & de ses conquestes. L'histoire mesme, quelque retenuë qu'elle soit, ne contribuë pas peu pour accroistre la reputation d'vn grand Prince, elle rehausse son stile, prend tous ses ornemens, & ne se contentant pas de l'auoir couronné de toutes ses plus belles fleurs, elle imite cét Ingenieur qui ne creut pas auoir assez de matiere d'vne haute montagne pour faire la statuë d'vn Roy qui estoit plus grand que son nom.

La seconde proprieté de sa Reputation,est de ne souffrir d'autre fondement que celuy de la Vertu mesme,d'où il arriue qu'elle ne peut estre long-temps soustenuë par ceux qui ont la fortune pour maistresse de

leurs ſuccez, & dont le foible eſprit n'eſt pas capable de conduire les hautes entrepriſes iuſqu'à leur perfection. En effet, la Reputation ne peut eſtre bien appuyée ſur des actions qui ne trouuent aucun obſtacle à ſurmonter, & c'eſt en cela qu'on la peut comparer à vn grand Coloſſe, qui pour ſa peſanteur ne peut eſtre qu'à grand peine eſleué ſur ſa baſe; mais quand vne fois il y eſt aſſis, il demeure ferme par ſon propre poids, & deffie toutes les iniures de l'air, & toute la force du temps. Cependant quoy que la Reputatiõ ne ſerue pas moins à la Vertu que le iour au Tableau, ſi eſt-ce qu'il ne faut pas s'imaginer qu'elle la rende plus grande, ou plus parfaite qu'elle n'eſt en ſoy-meſme; elle luy preſte ſeulement vn certain éclat qui perçant l'obſcurité des ſiecles, en diſſipe tous les nuages. On ne doute point que la Vertu ne ſoit à elle-meſme vn tres-ample Theatre, mais on ſçait auſſi que la Reputation eſt vn objet digne de ſon

desir, puis que c'est le plus puissant, & le plus familier instrument de ses actions & de sa gloire.

Enfin, outre l'alliance qui l'vnit à la Vertu, elle à cela de commun auec la grandeur des Roys, qu'elle les expose à la connoissance, aux iugemens, & aux discours de tous les hommes. Leurs Throsnes sont trop hauts & trop éclairez, pour s'y pouuoir cacher ; ils n'y peuuent demeurer dans les tenebres, & comme s'ils estoient de la nature des corps transparents, la lumiere qui les enuironne de toutes parts, découure les taches qu'ils ont au dedans, & met en plein iour leurs imperfections. Comme donc ils ont toutes choses à souhait hormis la gloire & la reputation, ils doiuent bien prendre garde à se contenir dans les bornes de la iustice & de l'innocence, puis que leur propre splendeur les trahit, & que toute leur puissance ne les sçauroit exempter de la censure des Peuples,

Vitrea fama Verat.

qui d'ordinaire sont plus enclins à publier leurs vices qu'à celebrer leurs vertus. A confesser le vray, leurs actions ne se terminent pas en eux mesmes ; elles passent à la posterité qui s'en constituë le iuge souuerain, & ils se trompent s'ils croyent que la memoire des siecles à venir se puisse abolir par la force d'vn Sceptre, qui est luy-mesme sujet aux loix du temps. Quoy que leur grandeur les dispense du droict écrit, & les affranchisse de tous les liens des loix ciuiles, elle ne peut pourtant les empescher d'estre citez deuant le Tribunal de la Renommée, qui exerce sur leurs actions ce que la Iustice n'auoit pû executer sur leur personne. C'est le destin des Roys, que leur reputation bonne ou mauuaise, glorieuse ou infame, soit tousiours presente aux yeux de ceux qui contemplent dans l'histoire, les eloges de la Vertu, & les flaistrissures du vice. Depuis le temps que la gloire des belles actions est demeurée com-

Atrocior semper fama erga dominantis exitus. Tacit.

Nemo est principũ quẽ non grauis fama perstringat. Capitol. in Anton.

Scelera taxãtur modo maiore

nostra. Sen. in Traged. mune entre les hommes, les Roys n'y ont pas plus de part que les autres; sa lice est ouuerte à tous, & son Temple comme celuy de l'honneur à Rome ne se trouue iamais fermé. Vn Capitaine qui dans les perils, s'estoit acquis vne haute reputation, a pû autresfois changer vne republique en Monarchie; & sans employer la force, a obligé tout vn Peuple à luy faire vn sacrifice de sa liberté. Ce ne sont donc pas les magnifiques Palais, ny les statuës couronnées, ny les marbres marquez de trophées, qui peuuent donner aux Princes vne reputation durable; le temps les consume, les flâmes les reduisent en cendre, & la haine d'vn successeur ne pardonne pas à leurs ruines mesmes. Mais la Vertu qu'ils cultiuent, leur communiquant son eternité, les peut faire de tous les siecles, puis qu'elle seule est capable de conseruer les images de leurs hautsfaits, & de les representer toutes entieres, & auec tous leurs ornemens à la posterité.

Au contraire ceux qui ont creu se pouuoir sauuer de l'oubly, & comme parloit vn Romain, s'affranchir de la tyrannie de la Renommée, ont trouué dans l'infamie, la reputation qu'ils cherchoient dans les vices.

Quant aux effets de cette estime publique, sans laquelle les conseils de la prudence n'ont point de succez, ils égalent, & souuent surmontent ceux que la puissance du Prince produit dans le gouuernement; car quelque vaste que soit vn Empire, il est moindre que celuy que la reputation luy acquiert sur l'esprit des hommes. C'est elle, & non pas l'armée d'Antonin, qui chasse Abgare de l'Orient; & les Parthes de l'Armenie; c'est elle qui ouure aux grands Princes les cœurs des sujets, & les portes des villes des Estrangers, qui donne de la terreur à leurs ennemis, qui remplit d'esperance leurs Alliez, qui acheue leurs guerres sans soldats, & les fait triompher sans qu'ils ayent veu la poussiere d'aucun combat. C'est

Famam quam plura arma egere. Curt.

Famâ bella Cõstant. Id.

elle, qui preside au repos vniuersel de leurs Estats, qui en estend les frontieres par tout, & qui leur donne plus de sujets volontaires, que le droict de leur Couronne ne leur en peut donner de necessaires. C'est elle enfin, qui iamais ne cesse de redire les merueilles de leur vie qui en forme de glorieux exemples, & qui apres leur mort fait parler leurs Tombeaux chargez de Trophées & d'inscriptions. Auguste n'eust pas honoré le corps d'Alexandre d'vne riche couronne, & de mille belles fleurs qu'il espandit sur le cercueil qui l'enfermoit, s'il n'eust esté persuadé que la Reputation est vn charme si puissant, qu'il euoque les Manes des Roys, malgré la mort, les fait regner sur les Peuples par la seule voix de la Renommée qui demeure apres eux.

Toutes ces choses nous font bien connoistre que pour gagner les cœurs des hommes, pour conquerir, pour conseruer, & pour accroistre les Empires, il n'est rien

de si puissant que cette glorieuse Reputation qui en appuye la grandeur, & en consomme la felicité. Il ne s'en faut pas estonner, puis que les mesmes choses qui soustiennent tout le poids d'vn Estat, c'est à dire l'amour & la crainte, sont les parties essentielles qui forment la Reputation, & qui entrent aussi auec elle en la composition d'vn grand & triomphant Monarque. Que si on veut rechercher laquelle des trois agit auec plus de force & de succez dans le gouuernement, il semble d'abord que l'Amour l'emporte sur les autres comme estant la plus propre pour faire regner agreablement le Prince, & pour adoucir tout ce qui se trouue de plus aigre & de plus rude dans la sujetion. Certes vn Estat qui est esleué sur vn si noble & si ferme fondement, n'a besoin d'autres loix que de celles qui se trouuent grauées, non pas sur des Tables d'airain, mais dans le cœur des hommes,

Breues & infausti populi amores. Tacit.

Toutesfois parce que les affections du Peuple sont changeantes, courtes, & souuent malheureuses, & qu'on l'a veu charger de chaisnes celuy que peu auant il auoit chargé de couronnes, c'est pour cela que Plusieurs Princes ont establi leur domination sur la crainte, puis que l'amour dependoit de la volonté des sujets, qui d'ordinaire suiuent les premiers mouuemens de la passion qui les agite. Mais d'autant que la crainte est vne dure maistresse, & qu'enfin elle cede au dépit & à la douleur d'vn Peuple, qui ne sçait rien craindre quand il ne peut rien esperer; c'est iuger equitablement que de donner le prix à la Reputation, qui tient le milieu entre l'amour & la crainte, & qui est composée de ce que l'vne & l'autre a de meilleur & de plus propre pour le gouuernement. Elle prend de l'amour cette estroitte vnion, qui par des liens inuisibles attache les sujets auec leur Prince, & cependant, elle ne laisse pas

d'emprunter de la crainte, la ſujection qui les retient dans les bornes d'vne legitime obeïſſance. De là eſt arriué, qu'autant de fois qu'il a eſté queſtion d'eſlire qu'elqu'vn pour commander à tous les autres, la Reputation y a touſiours plus ſerui & plus contribué que l'amour. L'vne & l'autre n'ont qu'vn meſme fondement, puis que la Vertu eſt leur commune baſe; mais il y a cette difference, que l'amour ſe contente d'vne mediocre vertu, que la Reputation ne peut s'appuyer que ſur vne vertu eminente, & vrayement heroïque. D'autre part, l'amour doit ceder à la Reputation, & à l'excellence de l'objet qu'elle ſe propoſe, puis que ſelon Ariſtote, on eſtime touſiours plus qu'on n'ayme les hommes extraordinaires, tels que parurent autresfois ces illuſtres bannis que Rome ne peut rappeller de leur exil, ſans confeſſer au meſme temps qu'elle n'auoit ſceu aſſez aymer leurs eminentes qualitez.

C'eſt de là, que les Princes peuuent apprendre que leurs actions ne doiuent pas eſtre meſurées par la durée de leur vie, mais plutoſt par toute l'eſtenduë de la Poſterité qui en doit faire des exemples, & des Threſors de gloire, ſur leſquels ny la fortune, ny le temps n'exerceront plus leur puiſſance. Quant à celuy qui commence d'entrer en poſſeſſion d'vne couronne, il ſe doit ſouuenir que par les premiers iugemens que les Peuples feront de ſon gouuernement, ſa reputation en ſera ou plus foible, ou plus puiſſante. Que ſi pour les premices de ſon regne, il ſe ſignale dans les grandes actions, il laiſſera cette impreſſion dans l'eſprit des ſujets & des eſtrangers, qu'il n'eſt pas ſeulement digne de la fortune qu'il poſſede, mais encore qu'il la portera à Vn ſi haut comble de grandeur, qu'elle ne pourra eſtre renfermée dans les bornes de ſon Royaume. Le Prince qui eſt deſia tout accouſtumé à tenir le Sceptre, ne doit

pas auoir moins de ſoin de ſa reputation, puis qu'il ne peut ignorer que les fautes du gouuernement ne luy ſoient imputées, & que la Renommée n'en faſſe vne fidelle peinture, pour l'expoſer aux yeux & à la cenſure de la Poſterité. Mais comment pourroit-il mépriſer ſa reputation, ſans en meſme temps mépriſer la Vertu ? Et quand il trauaille à ruiner l'vne, & à eſteindre dans ſon ame les lumieres de l'autre, ne ſappe-t-il pas d'vne meſme main les fondemens de l'obeïſſance de ſes ſujets; il y a cette difference, que les injures faites à ſa reputation ſont plus difficiles à reparer; celuy qui l'a perduë n'a rien plus à perdre, & cependant elle n'eſt pas moins fragile qu'vn ouurage de criſtal, qui ſe briſe lors meſme qu'il brille, & qu'il iette plus d'éclat dans les yeux. Il n'y a qu'vn moment entre le faiſte & le precipice, entre la gloire & l'infamie; Vn ſiecle tout entier ne ſuffit pas à la perfection

d'vn grand chesne, & on l'abbat en moins d'vne heure. En cette sorte vne seule action de lascheté peut flaistrir l'honneur de la vie d'vn Prince ; mais en recompense vne seule action qui partira d'vn cœur vrayement magnanime, luy peut acquerir vn nom immortel, & luy ouurir le pas aux plus glorieuses conquestes. Ce fut vn dessein bien hardy, quand le ieune Scipion entreprit de percer tout vn espais bataillon, pour aller arracher son pere des mains des Ennemis ; mais aussi la Reputation qui le couronna d'vne gloire qui conserue encore sa fleur, luy fut comme vn degré pour monter aux triomphes de l'Espagne & de l'Afrique.

Ce n'est pas assez d'auoir acquis vne belle reputation, il la faut conseruer, & pour cét effet le Prince s'employera serieusement à reueiller, & à rafraischir ses actions passées, par de nouuelles preuues de son courage, & de sa Vertu en l'art de bien regner. Qu'il se sou-

uienne que la gloire est vne flâme qui ne sçauroit se conseruer si on ne luy donne des alimens, & que pour en ioüir tousiours, il doit imiter ceux qui entretenoient le nauire de Delos, en subrogeant continuellement de nouuelles pieces au lieu de celles que le temps auoit consumées. C'est ainsi que par vne loüable obstination de se vouloir tousiours vaincre soy-mesme, il fera combatre en luy l'esperance de l'auenir auec la gloire du passé, & l'ambition de ce qu'il desire executer auec ce qu'il a desia fait. Mais ce ne seroit pas accomplir son ouurage, s'il ne prenoit le soin de cacher ses foiblesses & ses imperfections; c'est ce secret de la domination par lequel Tibere maintint, & conserua sa reputation toute entiere iusques au dernier souspir de sa vie. Il n'eust pas plutost reconnu que sa vieillesse attiroit le mépris, & que la Nature luy auoit refusé ce don d'affabilité qui couronnoit les victoi-

Reputantē te Tiberio publicum sibi odiū, extremā

etatem, &c. Tacit. res d'Auguste, que pour ne laisser tomber son authorité, il se communiquoit rarement, & ne paroissoit plus qu'aux actions necessaires, ausquelles mesme il se preparoit par la meditation.

Or comme d'vne part on aduertit le Prince de cacher ses foiblesses, on luy conseille d'autre part de monstrer sa puissance mais sans ostentation, puis qu'elle ne sied iamais bien à celuy qui doit tousiours preferer les veritables effets à vne vaine pompe. On veut donc qu'il n'entreprenne rien par dessus ses forces, & dont l'issue ne puisse seconder le dessein, sans qu'il se mette en peine des bruits d'vne commune qui ne sçauroit oster, ny donner la reputation. C'est ce qui accomplist celle de Pompée, & qui la rendist si éclatante, qu'apres luy auoir donné le surnom de Grand, elle seruit encore comme de flambeau à ses enfans, puis que la seule reflexion qui s'en fit sur eux, eut assez de pouuoir pour releuer leur

Fama in firmissimum aduersus fortes veros telum. Q. Cur.

fortune ſur les ruines de la puiſſance de leur Pere.

Ce ſont les preceptes que la Politique preſente au Prince, comme autant de puiſſants moyens pour acquerir, & pour conſeruer le plus grand ornement de ſa Couronne, c'eſt à dire cette haute reputation par laquelle il ſe fera bien mieux connoiſtre, que par la grandeur de ſa condition. Il n'eſt point de tenebres pour celuy qui la poſſede à iuſte titre; il porte par tout les rayons de cette belle lumiere; ſon image remplit agreablement la memoire des hommes, & ſes vertus ſont les plus ordinaires objets de leur loüange. On parloit des Germanicus en ſecret comme en public, & ſoit qu'il ſe monſtraſt aux Aſſemblées, ſoit qu'il s'arreſtaſt auprés des Tentes des ſoldats, il iouïſſoit également de la connoiſſance de ſa reputation. Celle d'Auguſte eſtoit ſi triomphante, qu'elle ſeule luy aſſuietiſſoit les Peuples, & faiſoit qu'ils ne trouuoient point d'homa-

Fruitur fama ſui. Tacit.

ge qui leur fuſt difficile. Elle les attiroit des parties du Monde les plus eſloignées, & leur mettoit dans les mains les plus precieuſes richeſſes de la Nature, pour luy en faire des preſens, & pour honorer en ſa perſonne la Majeſté de l'Empire qu'il poſſedoit. Les Roys deſcendoient de leurs Throſnes, & alloient mettre a ſes pieds leurs Couronnes & leurs Diademes, dans la creance qu'ils auoient qu'en les reprenant d'vne main toute pleine de palmes, elle leur pourroit communiquer comme par vne heureuſe contagion, des rayons de la gloire d'vn ſi puiſſant & ſi grand Empereur. Apres cela, comment euſt-il eſté poſſible que Rome euſt pû regretter d'auoir perdu ſa liberté ſous la domination d'vn Prince, dont la ſuperbe reputation aſſuiettiſſoit les Peuples les plus libres, & les Roys les plus ialoux de leur grandeur & de leur dignité ? Qui marchera ſur ces belles traces, & qui ſera perſuadé qu'vn grand Empire n'eſt qu'vn

eminent Theatre, où il doit faire éclatter ses Vertus, ne peut qu'il ne soit touché du genereux desir de se voir aymé de ses sujets par sa Iustice, redouté des Estrangers par sa puissance & honoré de ses voisins par sa reputation. Les entreprises du commun des hommes s'arrestent volontiers au profit; mais les Princes doiuent rapporter tous leurs desseins, & toutes leurs actions à cette estime publique, sans laquelle leurs plus belles qualitez seront languissantes; leur nom ainsi que leurs cendres, demeurera enseuely dans vn mesme Tombeau, & on les mettra au nombre de ceux qui n'ont rien laissé de memorable, que la memoire de n'auoir rien fait.



DE LA VERTV ET DE LA FORTVNE.

C'Est icy le champ du combat de ces deux grandes Reynes du Mõde, que la ialousie du gouuernement & le commun desir de commander aux hommes, ont rendu si ennemies, qu'elles ont remply tous les Estats, & tous les siecles des effets de leur diuision. La Vertu n'a pas plutost trauaillé a fonder les Empires, à estendre leurs bornes, à former leur puissance, & à les esleuer au comble de leur perfection, que la fortune enuieuse se plaist à faire voir qu'elle peut en se ioüant briser vn Sceptre, fouler aux pieds vne Couronne, & renuerser en vn moment les longs ouurages de l'industrie, &

Quoties fortuna per orbẽ Imperiũ seruitiũque tulit Manil.

de la prudence des hommes. Mais quand ces deux Arbitres de l'Vniuers se sont vne fois reconciliées, & qu'elles conspirent ensemble pour faire florir vn Estat, & pour accomplir la gloire du Monarque qui le regit, c'est vn chef-dœuure qui represente tout l'orgueil de la Terre, qu'on ne regarde qu'auec des yeux d'admiration, & pour qui le temps mesme qui destruit toutes choses, ne peut auoir que du respect. Si la Vertu est la maistresse des conseils, la Fortune l'est des euenemens; l'vne forme les desseins, l'autre preside à l'execution; & quoy que la fortune ne conduise pas la Vertu dans le cours du gouuernement, elle luy ouure pourtant le chemin, la fait toucher au but, & luy presente ces heureux succez dont elle se couronne. Le bonheur n'accompagne pas tousiours la Vertu d'vn Prince; il voit souuent flaistrir ses plus beaux projets en leur premiere fleur, & on ne peut pas dire qu'vn Estat n'ait rien à craindre

Cuius lege immobilis rerum humanarum ordo seritur. Liu.

Fortuna quæ plus humanis consiliis pollet. Liu.

dans les orages qui l'agitent, s'il ne porte auec soy Cesar & sa fortune.

Quand ie nomme la fortune, ie n'entends pas parler de cette fausse & aueugle Deité que des hommes plus aueugles qu'elle, ont adorée sous la figure d'vne Reyne qui de sa teste soustenoit le Pole du Monde; ny de ce Destin imaginaire, en la main de qui Platon mettoit vn fuseau de diamant, pour designer la dureté de ses loix inflexibles. Mais par ce nom de fortune, ie pretends marquer cette secrete & inconnuë Puissance qui est sousmise aux decrets de Dieu, cette Raison souueraine qui reside en son entendement, cette cause seconde qui decoule de sa volonté, & ce bon-heur qui se rencontre en l'execution de ses ordres, & qui depend de certains momens que nous sçauons estre comme les saisons des affaires. Il conduit toutes choses comme il luy plaist, les mobiles par leurs mouuemens, les immobiles par leur

leur fermeté,les volontaires par leur liberté,les raisonnables par leur volonté, & sa seule Prouidence est le frein de la fortune, l'exemplaire de la destinée, & le lien qui maintient les Empires. Ceux mesme d'entre les Philosophes, qui ont vescu dans les tenebres de l'erreur,ont reconnu que la fortune estoit fille de la supréme Prouidence, & qu'il ny peut rien auoir dans cette vaste Republique du Monde,qui ne parte de sa direction,soit qu'elle le commande,soit qu'elle le permette. Ainsi ce qu'on nomme du nom de fortune dans les diuers changemens des choses humaines, n'est autre chose qu'vn conseil de la sagesse de Dieu, & qu'vn concours de sa puissance, qui accõpagne ceux qu'il veut faire seruir ou de Ministres à sa Iustice, ou d'instrumens à sa bonté. Tel fut Iosué, à la voix duquel le Soleil sarresta pour éclairer sa victoire; Tel vn Cyrus que Dieu ne dédaigne pas d'appeller son seruiteur, & tel encore vn Alexandre qui

Alex.

Isay.

apres auoir assuietti les Peuples, sousmit enfin la fortune mesme aux loix de son Empire. Quand donc nous lisons que les Roys d'Israël auoient fait dresser dans leurs Palais vne Table de la fortune, ce n'est pas qu'ils fussent du nombre de ceux qui, comme parle le Prophete, sacrifioient à leurs Rets, c'est à dire au sort incertain ; mais ils vouloient faire entendre que le bonheur est vn present du Ciel, & vne faueur de celuy qui tient en sa main tous les euenemens. Agrippa, ce Roy des Iuifs, ayant receu de Caligula vne chaisne d'or, du poids de celle de fer dont il auoit esté lié, l'appendit au Temple de Hierusalem comme vne offrande, par laquelle il reconnoissoit que Dieu seul estoit le souuerain Arbitre des changemens de la fortune. Il semble donc que pour empescher les murmures contre le Ciel, les hommes ayent inuanté le nom de fortune, afin que les mal-heureux s'addressassent à cette fabuleuse Deité,

Mercer. in Thesau. Hebraic.

Habac.

Ioseph.

Sola laudatur, sola ar-

qui eſt également adorée & maudite des hommes, dont les vns luy diſent des iniures, & les autres luy offrent de l'encens.

guitur, & cum conuiciis colitur. Plin.

Cependant la Vertu ne peut dependre de l'empire d'vne Maiſtreſſe ſi volage; elle n'eſt point ſon Eſclaue, & ſi Brutus l'oſa bien ainſi nommer, ce fut vne parole que le deſeſpoir arracha de ſa bouche auec le dernier ſouſpir de ſa vie. Certes, la Vertu s'eſleue au deſſus de la fortune, elle ne craint point ſes menaces, ſe défie de ſes careſſes, & comme ſa faueur ne la ſçauroit iamais corrompre, ſa haine auſſi ne la ſçauroit troubler. Quoy que de la lumiere publique des honneurs, elle reuienne à l'ombre d'vne vie priuée; Quoy que d'vn haut Throſne elle deſcende dans vne Cabane de Berger; quoy que du gouuernement d'vn Royaume, elle rentre dans le ménage d'vne maiſon; ou que chaſſée de tous les lieux, elle n'ait d'autre retraite que ſoy-meſme, ſa conſtance pourtant

est tousiours ferme, & au milieu de ses plus grands malheurs, elle ne perd rien de sa veritable felicité. Les pertes, les aduersitez, les défaites, sont les instrumens de sa gloire; elle triomphe des obstacles qu'elle a surmontés, & qui voudroit oster les malheurs qui accompagnent les hommes, luy osteroit le moyen de former des Heros. On ne voit iamais qu'elle demente vne action par vne autre contraire tous ses ouurages ont vn raport perpetuel auec elle, ses mouuemens sont libres, inuincibles, & aussi glorieux quand ils sont suiuis de quelque sinistre euenement, que quand ils sont terminez par vn heureux succez. En cette sorte, elle ne laisse pas de receuoir sa recompense, encore qu'elle soit trompée dans l'euenement qui n'est pas de sa iurisdiction; elle entreprend & commence les choses, mais la fortune les acheue. Il est vray que celle-cy tousiours superbe & insolente, rejette toute sujection, & ne reconnoist point les

ordres de la Vertu, & cependant elle luy fait homage autant de fois qu'elle suit, & qu'elle fauorise les entreprises qui ont esté resolues dans le conseil de sa prudence.

Or comme les mouuemens de ces deux puissances sont differents, leurs effets ne le sont pas moins, car la fortune s'accommode aux choses, & se forme à leur ply, au lieu que la Vertu s'accommodant aux mesmes choses, les forme à son seul modele. Toutes celles sur lesquelles la fortune exerce sa puissance, sont basses & fragiles comme les richesses, & les honneurs; mais la Vertu s'occupe plus heureusement à establir dans l'ame de l'homme, vn contentement parfait & asseuré. Que si d'auanture la fortune en apporte quelqu'vn; elle le détrempe auec tant d'amertumes, que d'ordinaire elle fait trouuer plus d'espines, que de fleurs en la possession d'vn Empire qu'elle brise souuent, afin de rendre ses victoires plus glorieuses par des ruines si

Hoc vnū contingit immortale mortali. Sen.

Leuis est fortuna, citò reposcit quæ dedit. Pub. Syr.

Quos diu fortuna secuta est, eos repentè velut fatigata destituit. Q. Curt.

magnifiques. Comme elle ne fait point d'eslection, elle ne desend point aussi ce qu'elle a donné; toute sa constance n'est autre que d'estre inconstante; on l'éprouue en vn mesme iour & mere & marastre; vn tour de sa roüe met en bas ce qui estoit en haut, & si quelquefois elle permet qu'on luy tienne les mains, elle ne laisse pourtant iamais lier ses aisles, afin de pouuoir emporter d'vn seul vol, tous les presens qu'elle auoit faits à ses fauoris. Elle ne leur donne pas mesme la licence de les manier; ils ne les possedent souuent qu'en idée, & iamais ils n'ont sceu estre bien informez de leur iuste prix, La Vertu au contraire plus liberale & plus genereuse, bien loin de retirer les biens qu'elle a departis, se donne elle-mesme à ceux qui aspirent à sa glorieuse possession, & en mesme temps deuient leur gage & leur domaine tout ensemble. C'est l'ordinaire de la fortune, de communiquer son aueuglement à ceux qui

s'abandonnent à ſa conduite ; mais nul ne ſe trouue ſur le point de commencer quelque belle action, que la Vertu ne reſpande ſur luy des rayons de ſa lumiere, & s'il ne la ſuit point, au moins ne peut-il pas dire qu'elle ne l'ait éclairé dans ſon entrepriſe. A celuy qui ſuit la fortune, la gloire eſt comme vne piece hors d'œuure, & qui n'a rien qu'vn faux éclat ; mais quiconque fait vn acte genereux pour le ſeul amour de la vertu, trouue la gloire en l'acte meſme, comme vne grande clarté qui l'enuironne, & qui l'accompagne en tout lieu, en tout temps, dans la proſperité & dans l'aduerſité.

Tels ſont les contraires mouuemens de ces deux Puiſſances, & toutesfois leur bonne intelligence eſt ſi neceſſaire pour eſleuer vn Eſtat au comble de ſa iuſte grandeur, que ce n'eſt pas aſſez que la Vertu y forme les ſages cõſeils, ſi la fortune n'en donne les heureux ſuccez. Il ſemble donc qu'il arriue a la Vertu

ce qui arriua à ce Peintre, qui nepouuant auec son industrie acheuer son ouurage, fit vn miracle de l'art en y iettant vne brosse imbuë de couleurs. En effet, qui voudra considerer auec attention le cours des conquestes, & des prosperitéz de ceux qui ont exercé la puissance souueraine dans les Monarchies, ou dans les Republiques, il trouuera que ce sont des ouurages de la fortune qui a fait rencontrer le temps, les occasions, & les autres circonstances au point qu'il les falloit pour accommplir la gloire de ces illustres Conquerans. C'est ce qui faisoit dire que la fortune s'estoit obligée de suiure leurs Estendars dans les armées, que la victoire descendoit du Ciel dans leur sein, qu'vn Demetrius prenoit les Villes comme dans des rets, que le bonheur d'Alexandre passoit encore à ses Lieutenans, & que ses images mesme le communiquoient à ceux qui les portoient. Sylla sans doute, n'eust point méprisé tant d'éclatans

Plutar.

& ſuperbes titres qui luy eſtoient offerts, & ne ſe fuſt pas contenté de prendre celuy d'heureux, s'il n'euſt eſté perſuadé que c'eſtoit la fortune qui l'auoit retiré comme par la main, d'vn repos mol; & laſche, pour l'eſleuer pardeſſus tous les trophées remportez ſur les Cymbres. On dit meſme qu'elle pria Galba d'accepter le Diademe des Ceſars, iuſques à luy dire qu'il y auoit long-temps qu'elle ſe tenoit debout à ſa porte, qu'elle en eſtoit laſſe, & qu'il la fit entrer. Mais auec tout cela, il faut auoüer que les faueurs de cette inconſtante Maiſtreſſe des euenemens, ſeroient de peu de durée, ſi la Vertu qui eſt le grand threſor des particuliers & de Republiques, ne prenoit le ſoin de les conſeruer. En cette ſorte, nous voyons que Dieu ne ſe ſert pas de l'homme comme d'vn inſtrument inanimé, qui ne contribuë rien de luy meſme à l'action de l'Ouurier; il en vſe plutoſt comme d'vn inſtrument viuant & raiſonnable, qui auec

Sylla fœlix. Plutar.

Staré ſe ante fores defeſſam, &c. Sueto. in Galb.

luy conduit l'ouurage à sa derniere perfection. Quoy qu'il en soit, nous sçauons que les grands Conquerans & les plus renommez Fondateurs des Empires, ont laissé en doute si leur fortune estoit plus obligée à la Vertu qui l'auoit si heureusement conduite, que leur Vertu à la fortune qui l'auoit si fidelement suiuie dans les plus precieux moments des occasions & des affaires.

C'est en ce sujet qu'on a demandé si l'Empire Romain, dont les ruïnes & le débris font aujourd'huy la gloire des plus grands Estats, fut le chef-dœuure de la fortune, ou de la Vertu, car de tout temps les deux partis ont eu leurs soustenans & chacun d'eux a pris la Raison pour Arbitre d'vn si noble, & si celebre different. Ce fut sans doute vn rare bon-heur à la Ville de Rome, que de tant de Peuples voisins qui voyoient ietter les fondemens de sa grandeur, il n'y en eut iamais qu'vn à la fois, qui prit les armes pour s'oppofer aux progrez

d'vne puiſſance, dont ils eſtoient tous menacez. Il ſembloit pourtant que cét Empire naiſſant deuſt trouuer ſa fin dans ſes commencemens, & lors que cette nouuelle Cité ſans forces & ſans chef, ne voyoit rien pour releuer ſes eſperances que Camille banny, & Iupiter aſſiegé dans le Capitole. Cependant, la fortune ialouſe protectrice de ſon ouuſage, luy donne de nouueaux gages de ſa faueur, l'affermit ſur ſa baſe, & reſtablit auec gloire ce qu'auec confuſion la Vertu auoit laiſſé perdre. Que s'il arriue que le feu, comme s'il euſt eſté d'intelligence auec ſes Ennemis, ambraſe toute la Ville & l'enſeueliſſe ſous ſes propres cendres, ce n'eſt que pour dérober à la connoiſſance des hommes, la pauureté de ſon fondateur, & pour luy donner vne plus riche forme, en faiſant succeder le marbre au plaſtre, & le porphyre à la brique. Si Hannibal eſt à ſes portes, la fortune s'y rend pour les garder, & comme c'eſt ſa cou-

Senones dumgarrulus Anser. nũtiat, & vigilat noſtrum ſine milite fatum Sidon.

Affuit. vt ſapè aliàs fortuna po-

puli Romani Tacit. ſtume de decider les grandes choſes à deux doigts prés du but, elle le fait écouler ainſi qu'vn Torrent impetueux, & diſſipe ſes forces par des orages & par des foudres qui ſembloient eſtre lancez, non pas des nuëes, mais des ramparts & des murs de cette Cité. Que ſi à cela il faut adiouſter la propre confeſſion de ces heureux Romains, ne luy ont ils pas conſacré des Temples, erigé des Autels, & decerné vn culte religieux? Ne l'ont-ils pas inuoquée ſous diuers ſurnoms, & quand ils luy ont donné celuy de Virile, n'ont-ils pas voulu faire entendre que la Vertu auoit beſoin de ſon ſecours? N'a-t-on pas oüy dire à vn Paul Emile que la puiſſance de cette Arbitre des choſes humaines, eſtoit ſi grande, & ſon ſecours ſi prompt, qu'elle l'auoit fait courir comme ſur des cheuaux de poſte à la conqueſte de la Macedoine? Enfin, qui ne ſçait point que les Empereurs meſmes en gardoient vne image d'or dans leur Chambre,

Plutar. in Emil.

Solit incedes in lirario ſuo colebant

comme le precieux gage de la fe- licité de leur Estat? *fortunã Sueto.*

Mais certes, les forces de la fortune ne sont pas telles, qu'elles puissent allier la grandeur auec la durée, & l'Empire Romain estoit vn trop grand chef d'œuure pour pouuoir estre acheué de la main d'vne volage qui se iouë de ses presens. Il a donc fallu que la Vertu en ait fait le dessein, dressé le plan, pris les mesures, tiré l'allignement, & qu'apres l'auoir esleué comme vn Colosse sur les plus grandes hauteurs de la terre, elle l'ait enfin conduit à sa derniere perfection. Quand il sembloit qu'il fut tombé, elle fit voir que ce n'estoit que pour le releuer plus haut, & on ne sçauroit dire si le temps de ses aduersitez luy a esté plus funeste par les pertes qu'il en receut, que glorieux par les occasions qu'il luy donna de faire éclater dauantage sa puissance, & sa grandeur. Bien loin de ceder à ses maux, ce Peuple dominateur qu'il nourrissoit,

profitoit des iniures de la fortune, saisissoit les armes dont elle se seruoit, & de ses plus grands outrages, il en faisoit vne matiere de constance. Les hauts faits d'armes de ses Fabrices & de ses Curies, l'ont bien quelquefois defendu, & asseuré contre ses Ennemis; mais leur Temperance fut vne loy sur laquelle ils formerent l'esprit & le courage de ces illustres Citoyens, qui depuis dompterent les Nations les plus fieres, & des bornes du Monde en firent celles de l'Empire. Lo fortune pour venger sa honte, & monstrer sa puissance, entreprend de ruiner Marius, & de luy faire mendier son pain à Carthage; mais la Vertu l'esleue de l'opprobre à la gloire du septiéme Consulat, & d'vn mendiant en fait vn General d'Armée.

Il faut donc dire que la fortune & la vertu se sont accordées, & qu'elles ont trauaillé à l'enuy pour former l'Empire Romain, c'est à dire le plus grand, & le plus superbe chef

d'œuure que le Soleil ait iamais éclairé, L'vne a fait naistre les occasions, l'autre a donné les moyens d'en estendre les limites, & tous les deux ont fait marcher l'ordre des victoires selon l'assiete des Prouinces, car qu'est-ce qu'elles ne peuuent point executer, quand d'vne ardeur égale, elles conspirent à vne mesme fin ? Iamais la valeur d'vn Lucullc ne'ust remporté de si glorieux Triomphes sur le Roy du Pont, si pendant qu'il le combattoit sur la terre ferme, la fortune estant d'intelligence auec la vertu, n'eust donné ses ordres aux vents, pour attaquer sur la mer les Vaisseaux de ce Prince, & pour courir le riuage de leur débris. On ne doute point que la Vertu n'ait esté la noble & ingenieuse ouuriere des Trophées de Cesar; & toutesfois la gloire de ses victoires seroit imparfaite, si la fortune secondant ses hardis desseins, c'est à dire consentant à la gloire de sa vertu, n'eust donné charge à la

Tempeſte de le porter comme ſur les aiſles des Aquilons, dans le champ de bataille. Que ſi quelquefois elle luy a fait ſentir des effets de ſes menaces, il ſemble que ce n'ait eſté que pour éprouuer ſa vertu, & pour ſonder ſi ce fameux Conquerant eſtoit digne de l'Empire de l'Vniuers, Auguſte s'en acquit la poſſeſſion par l'ayde, & par la faueur de l'vne & de l'autre puiſſance; car ce n'eſtoit pas aſſez que la fortune luy euſt fait voir tous ſes Ennemis ou morts, ou exilez, ſi la Vertu ne s'en fuſt meſlée, & ſi enfin elle ne luy euſt fait tourner les armes qu'il tenoit à la main, contre la fortune meſme qui vouloit deſtruire ſon ouurage. Il pût bien retarder l'accompliſſement de ſon funeſte deſſein, mais non pas l'empeſcher, car elle ne deuint pas plutoſt enuieuſe des conqueſtes, & de la gloire du premier peuple du mõde, que le trouuant trop puiſſant pour le défaire par des forces eſtrangeres, elle luy mit les armes à la main

pour s'en seruir contre luy-mesme.

Quand donc la fortune a fait diuorce auec la Vertu, qu'elle licence ne prend elle pas sur les Peuples victorieux, & sur les Empires les plus puissants ? Quelles hauteurs y a-t-il sur la terre qui ne luy soient pas accessibles ? Quelles ruines si grandes peut-on voir, qui ne soient des monumens de ces victoires, & quelquefois l'ouurage d'vn moment, quand elle a voulu esprouuer sa puissance ? cela fait bien connoistre au Prince, qu'il ne doit pas tant se fier en ses caresses qu'il ne redoute son inconstance, & ne se prepare à ses outrages, en remettant à la Vertu la conduite de ses actions. Regner, depend de la fortune, mais bien regner, est vn effet de la Vertu, qui regit les Cités & les Prouinces au gré de la Iustice, qui donne les loix aux Peuples, qui cultiue les amitiez, & qui dispense les charges selon le merites de hommes. Si la Nature est la mere nourrice

Momentum inter est inter solium, & aliena genua. Sen.

des Estats, la Vertu se peut vanter d'estre la conseruatrice de la Nature, & le fondement de l'Empire, puis qui'il est appuyé sur l'obeïssance des sujets, & que cette obeïssance est establie sur les actions vertueuses de celuy qui commande. Il peut du haut de son Throsne découurir tous les precipices que la fortune luy a preparez, & comme elle n'a rien de constant que ses continuels changemens, il n'y a rien aussi qu'il ne doiue ou craindre, ou esperer. Ainsi, le sage Prince mettoit tousiours deuant ses yeux deux succez contraires l'vn à l'autre, afin de marcher apres le sort d'vn pas suspendu, comme vn chemin glissant, & tout marqué des cheutes de ceux qui les premiers y ont passé. En tout euenement, l'Art souuerain de tromper la fortune, c'est de faire des desseins sur ses propres entreprises, car quoy qu'il en arriue, vne vertu malheureuse est toûjours plus loüable qu'vne heureuse lascheté. Il n'est point de Puissance sur

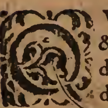
Lubrica est fortuna, nec inuita teneri potest. Q. Curt.

la terre qui se puisse vanter d'estre à couuert des traits de cette estourdie ; mais aussi quelle plus belle vengeance en sçauroit-on prendre, que de profiter de ses iniures, & de ses tromperies ? L'aduersité est comme le Theatre des ames genereuses ; elle sert à la Vertu de relief & d'éclat, & la Vertu toufiours semblable à elle-mesme, est la plus iuste mesure des prosperitez. Ce fut la pensée de Louys XII. le Pere de tous les François, quant il prit pour deuise la Coupe que l'Antiquité a mise dans le Ciel, parce qu'entre tous les autres Astres, elle ne paroit iamais si brillante qu'au trauers des Eclypses. Mais appres tout, le plus asseuré moyen de conseruer la bonne fortune, c'est l'humble reconnoissance enuers cette suprême Majesté qui la donne, & qui desire qu'on luy en rende tout l'honneur, & qu'on ne l'employe iamais qu'aux entreprises iustes, & necessaires. Certes, c'est vne espece de grandeur à l'homme, de connoistre

Rutilij virtus lateret nisi accepisset iniuriam. Sen.

Inter eclypses exorior.

DE LA RELIGION.



VOY que le Sacerdoce & la Royauté, soient deux differens Portraits de la grandeur & de la gloire de Dieu, il les a neantmoins liez d'vn artifice si exquis & si admirable, qu'on ne les sçauroit separer sans corrompre, & sans violer ses plus parfaites & plus viues images. Il ne se fut pas plutost reconnu en la beauté de son ouurage, que se reseruant le Ciel comme son plus auguste Thrône, il partagea la terre entre ces deux Puissances, & dans ce riche partage les Eglises écheurent aux Pontifes, & les Palais aux Roys. Au commencement le Sacerdoce estoit vny à la Royauté, & les deux fonctions se trouuoient r'alliées en vne mesme main ; mais comme les mesmes Astres ne nous

Rex idem hominũ, Phœbique sacerdos. Virg.

éclairent pas durant le iour & durant la nuict, on creut aussi que les mesmes Puissances ne deuoient pas confusément regler les choses spirituelles & les temporelles, c'est à dire l'Eglise & l'Estat. Deslors la separation en fut faite, mais en telle sorte que l'onction qui est demeurée aux Roys, & qui les fait passer en la condition des personnes sacrées, est encore aujourd'huy vne marque de l'vnion ancienne de ces deux supremes dignitez. Ainsi, quoy que la royale de Iuda fust distincte, & separée de la Tribu saccrdotale de Leui, si est-ce que par vne exception de la loy generale, il leur estoit permis de s'allier par des mariages, pour nous apprendre l'estroite alliance qui se doit faire entre la Religion, & l'Estat pour leur commun bon-heur, & pour le comble de la felicité des Peuples. En effet, si la Religion est la base, le fondement, la puissance tutelaire de l'Estat, & le feu eternel qui veille pour sa garde ; l'Estat est

aussi l'appuy, le soustien, la protection, & la defence de la Religion, &l'vn & l'autre ont besoin de s'entrep-rester leurs forces, & de conspirer ensemble pour establir sur la terre le Royaume du Ciel.

Les Princes souuerains sont bien des loix viuantes & parlantes, mais quoy qu'ils dispo sent des corps, des biens, & de la vie des sujets, ils n'ont point de iurisdiction sur les Ames, & ils ne sçauroient ny donner des gardes aux cœurs, ny allier l'amour des Peuples auec la contrainte. Les loix ciuiles mesmes, bien qu'elles se puissent vanter d'estre comme autant de Princes muets, n'o nt pas pourtant assez d'authorité pour assuiettir à leur Empire, les esprits qui sont persuadez qu'on ne leur sçauroi tbastir des prisons, ny preparer des chaisnes. Elles peuuent bien animer les hõmes à la Vertu par les recõpēses qu'elles proposent, & en meime temps venger l'innocence des outrages de la

malice, ſouſtenir la foibleſſe contre la force, & regler toutes les actions qui ſortent au dehors, par les peines qu'elles ordonnent; mais il n'eſt pas en leur pouuoir de donner vn frein aux penſées, ny de calmer le tumulte des paſſions qui regnent dans les cœurs, ny d'accorder l'homme auec luy-meſme, ny d'empeſcher qu'on ne voye ſouuent en vne meſme perſonne vn meſchant homme & vn bon Citoyen. Il a donc fallu que ce que les Princes & les loix ne pouuoient faire, la Religion l'ait heureuſement accomply, & que venant à leur ſecours, elle leur ait enſeigné vne ſcience qui eſtoit inconnuë aux Philoſophes politiques, & aux plus grands Legiſlateurs. C'eſt elle qui maintient le commerce entre Dieu & les hommes, qui d'eſcouure à ceux-cy les threſors de l'Eternité, qui eſt la Mere immortelle des Vertus, qui leur communique la lumiere qu'elles perdent en ſon abſence, & qui apprend aux Roys qu'ils

qu'ils peuuent monter à vne grandeur incomparablement plus eminente, & plus souueraine que celle dont ils ioüissent sur la terre. C'est elle qui contient nostre felicité, qui nous donne les arrests de la gloire du Ciel, & qui est la source de toute Iustice, le principe, le milieu, & la fin des loix diuines, & humaines. C'est elle qui a esleué ses Croix sur les Aigles Imperiales & sur les Couronnes fermées, qui a fait que les Roys les plus superbes ont baissé le col au mesme lieu, où l'Apostre l'auoit tendu pour l'honneur de son Maistre, & qui a poussé si auant ses glorieux progrez, que les grands Empires ne sont aujourd'huy que de petits restes de ses conquestes. C'est elle enfin qui consacre les Monarques, & qui rend les Peuples obeïssans aux loix; hardis aux entreprises, asseurez dans les perils, & prompts à secourir les necessitez de l'Estat, dans la creance qu'ils ont que

Regum purpuras, & ardentes diadematum gemmas patibuli saluatoris pictura condecorat. D. Hieronimus.

c'est seruir Dieu quand ils seruent le Prince qu'il leur a donné.

Et certes, la voix de la Religion est si persuasiue, sa face si maiestueuse, & ses effets si promps, que ceux qui ont voulu ietter les fondemens d'vn Estat, ou changer la forme de ceux qu'ils trouuoient déja establis, s'en sont seruis comme du plus puissant instrument de leur entreprise, & de toute domination Comme elle est le plus grand bien de tous ceux qui peuuent rendre la vie des hommes heureuse, aussi est elle le moyen le plus efficace, pour soûmettre à ceux qui les gouuernẽt leur esprit, leurs corps, & leurs biens. On sçait qu'elle ne lie pas seulement les mains, mais aussi les pensées, qu'elle fait cesser tous les mouuemens déreglez du cœur, & qu'elle inspire cette fidelité inuiolable qui au milieu des persecutions, excitoit les premiers Chrestiens à porter iusqu'au Ciel, les ardents vœux qu'ils conceuoient pour le salut de leurs persecuteurs. Ce n'est pas seule-

ment par elle, mais aussi pour elle que Dieu fait regner les Roys sur les Peuples, mais auec cette condition, qu'ils luy rendent compte de la puissance qu'il leur a commise, & qu'ils accomplissent les Oracles qui les ont admonestez de marcher à la splendeur de son Orient, c'est à dire de son Eglise, de baiser ses pas, d'orner son sanctuaire, & d'apprendre à ses Autels, les glorieuses dépoüilles de ses ennemis.

C'est ce qui leur doit apprendre à faire seruir l'Estat à la Religion, & non pas la Religion à l'Estat, car qui voudroit renuerser cét ordre, & preferer la prudence politique à la sagesse inspirée d'enhaut, il tomberoit en cét inconuenient de mettre vne vertu ciuile au dessus d'vne vertu toute celeste, & qui est le plus grand present que le Dieu des vertus puisse faire aux hommes. En effet, les choses humaines ne doiuent pas commander aux diuines, la Religion ne reçoit pas la regle de l'Estat, mais elle la donne à

Omnia post religionem ponenda semper duxerũt, nec dubitarunt sacris imperia seruire. Valer.

l'estat, & ce sacré depost du Ciel n'a point esté mis entre les mains des Roys pour estre l'instrument, mais bien la fin de leur domination. Comme le mesme mouuement ne mesure pas la reuolution du Ciel, & le cours des choses de la terre, ainsi les mesmes Puissances ne doiuent pas regler les choses spirituelles & les temporelles; les distances qui les separent doiuent estre connuëes, & il ne faut pas mesler la Thiare auec le Diadéme, ny ioindre le glaiue de Sainct Pierre auec celuy de Constantin. Si la iustice politique est royale, la Prestrise est aussi Royale; il faut donc les allier ensemble, mais non pas les confondre, puis qu'en cette alliance la grandeur de la Royauté se trouue conseruée par la sainteté de la Religion, & qu'au mesme temps, la Religion est deffenduë par la puissance de la Royauté. On ne doute point que la Religion ne soit la plus viue partie de la Iustice, & mesme la feconde source d'où elle s'est

Regale sacerdotium. Epist. 1. Petr.

respenduë dans les Estats ; mais neantmoins sans la puissance temporelle, ses effets se trouueroient le plus souuent renfermez dans le secret des consciences, sans auoir la force de se produire,au dehors. Ainsi,quoy que la puissance de voir reside en l'ame comme en sa premiere & principale cause, si est-ce qu'elle ne peut passer iusqu'à l'action, que par l'entremise des organes corporels qui l'vnissent à ses objets.

Quand donc les Princes adioustent lurs Ordonnances aux Decrets de l'Eglise, ils ne portent pas la main à l'Encensoir ny à l'Arche du Seigneur pour y toucher les gages venerables qu'elle enferme ; mais par vn beau concert des choses diuines & humaines, ils font naistre vne iuste harmonie de diuers iugemens. Dieu ne leur a pas donné l'Empire,la force,& la majesté pour estre oysifs en son Eglise ; il les luy a donnez pour la recompenser, tant du sang de ses Martyrs, que de ses longues souffrãces,& pour luy tenir

Regiam Potestatē tibi non solùm ad mundi regimen, sed maximè ad Eclesiæ

præsidiũ esse collatam. Leo Papa ad Leonem Imperat.

lieu, non pas de chef, mais bien de cœur dont la chaleur se répand, & se communique à tous ses membres. Si l'Eglise dans la circonferen-ce de sa iurisdiction spirituelle, embrasse les Roys comme ses enfans, hors de là, & dans l'estenduë de sa police exterieure, elle les honore & les respecte comme ses Protecteurs. De là vient que le mesme pouuoir que les Euesques ont dans la discipline interieure de l'Eglise, soit par la persuasion, soit par le commendement, soit par la force du glaiue spirituel, les Roys l'exercent dans la discipline exterieure par leurs Ordonnances, par leurs Edicts, & par la iuste contrainte du glaiue temporel. Il est vray, qu'ils n'ont pas permis qu'on aît arraché cette haye mystique qui separe les deux puissances, & qui leur sert de borne; mais ils sont obligez de defendre les droits de leur couronne, & sa majesté de leur Empire; outre que se ne seroit pas estre ialoux de cét auguste nom de Roy,

Qui dissipat sepẽ mordebit eũ coluber.

que de n'en aymer point les fonctions qui sont si diuines.

Cependant, quoy que le mutuel concours, & le parfait accord des deux Puissances, soit dans les Estats vne source inépuisable de biens & de felicitez, il s'est neantmoins trouué des Politiques impies iusques à ce point, que d'oser dire que la Religion Chrestienne n'estoit pas propre pour estendre les bornes d'vn Empire, & pour les conseruer. C'est à leur aduis, la cause pour laquelle les Estats des Chrestiens n'ont iamais esté ny si puissans, ny si florissans que ceux des Infidelles, qui se sont eux-mesmes monstrez plus genereux, & plus capables des hautes entreprises. Ils adioustent à cela que les sacrifices pleins de sang & de ferocité, qu'ils auoient d'ordinaire sous les yeux, leur inspiroient l'ardeur & le courage, & qu'en égorgeant les bestes ils apprenoient à se rendre maistres de la vie des hommes. Mais à dire la verité, ces terribles spectacles *Machiauel.*

ne seruoient qu'à les rendre plus farouches en leurs actions, plus sauuages en leurs mœurs, en vn mot plus cruels que vaillans, car la vraye vaillance d'vn Peuple ne s'acquiert pas en voyant le massacre des bestes, mais en respandant le sang de ses propres veines, & le méslant dans les iustes combats au sang des ennemis. On dit encore que la Religion des Payens mettoit la felicité humaine en la force du corps & en la grandeur du courage, qu'elle couronnoit les Princes d'vn honneur égal à celuy des Dieux; Et qu'au contraire la Religion des Chrestiens met le souuerain bien en l'humilité, ou si elle reçoit la force au nombre des vertus, c'est quand elle s'employe à souffrir les iniures plutost qu'à les venger.

Il est vray, que le diuin fondateur de la Religion des Chrestiens, par vne Philosophie bien eloignée de celle du Monde, a mis la victoire en l'humilité, le triomphe en l'o-

beïſſance, & la gloire dans les opprobres. C'eſt ainſi qu'il a preferé la force paſſiue à l'actiue, le mépris à l'honneur dont les Payens faiſoient leur Idole, & qu'apres auoir promis des recompenſes aux humbles de cœur, il n'a proposé que des peines à ceux qui ſçauent l'Art de deſtruire les villes, & de deſoler les Prouinces. Mais auec tout cela, il faut que les plus irreconciliables ennemis de la Religion Chreſtienne, reconnoiſſent qu'elle donne de grandes diſpoſitions pour toutes les hautes actions de la Vertu militaire, puis que la puiſſance d'agir s'eſleue auec d'autant plus de force, que ſon objet eſt plus parfait. Toutes les actions ſont differentes ſelon la diuerſité des objets qui les prouoquent, & ceux que la Religion Chreſtienne propoſe, ſont des objets de Vertu à la veuë deſquels les cœurs s'enflamment d'vne ſainte ardeur, le ſang & les eſprits s'eſchauffent dans ſes veines, & ceux qui ont combattu ſous de

si hautes esperances, attendent la couronne, non pas comme les Payens de la main d'vn homme, mais de celle d'vn Dieu. La vie militaire selon Aristote, contient plusieurs parties de la Vertu que la fausse Religion des Infidelles ne leur pouuoit iamais donner, puis que pour vn sujet d'imitation, elle leur proposoit des Dieux, qui par leur exemple authorisoient les vices au lieu de les punir. D'autre part, l'obseruation d'vn Augure, le vol d'vn Oiseau, l'eclipse d'vn Astre, ou la menace d'vn Oracle leur faisoit perdre cœur, & remplissoit leur esprit de terreur & d'affreuses images. Au contraire, la Religion Chrestienne allume dans l'ame des soldats le desir d'acquerir les vertus qui les peuuent rendre plus temperans, plus obeissans plus hardis aux entreprises, & plus asseurez dans tous les perils. Elle leur apprend à se seruir de la vraye gloire, comme d'vn instrument pour toutes les belles actions, & si de la plus pro-

Nec fru-strà te-lescere sydera. Tac.

fonde humilité, elle en fait la plus grande des vertus, c'est parce que la noblesse & la hauteur de son objet l'esleue au dessus de la force & de la magnanimité.

Quoy qu'il en soit, ceux qui ont vne solide & veritable connoissance du Dieu qu'ils adorent, & qui peuuent volontairement endurer les plus cruels supplices d'vn martyre, ne trouuent rien de difficile à supporter ny dans les charges du commandement, ny dans les trauaux de la guerre. Il ne faut donc pas s'estôner si la Religion Chrestienne a donné aux Empires, & aux Republiques des Princes conquerans, & des Capitaines qui ont effacé la gloire des Grecs & des Romains, qui ont subjugué plus de Nations, qui ont vaincu plus souuent en petit nombre, & qui ont remporté de plus superbes despoüilles sur les ennemis de leur foy. Enfin, la Religion Payenne ne glorifioit que les Empereus & les Roys, mais la Chrestienne glorifie aussi les petits,

& fait sçauoir à tous que leur Dieu est le Dieu des batailles, & que les Victoires descendent, non pas de la force des hommes, mais du sein de sa prouidence.

Cependant, cette Religion si auguste & si diuine, rencontre dans tous les Estats deux dangereux escueils, dont l'vn est eminent & menace de loin ; l'autre est caché sous les flots, & trompe ceux qui n'ont pas assez de connoissance pour tenir les routes exemptes de danger. Ces deux escueils ne sont autres que l'impieté & la superstition, dont la premiere a esté si fauorablement receuë de quelques mal-heureux Politiques, qu'ils n'ont pas craint de dire qu'il suffisoit que le Prince se couurist d'vne fausse couleur de Religion, & qu'il n'importoit point que la pieté sortist de sa conscience pourueu qu'elle vint à se répandre au dehors, & à se monstrer sur ses levres. Mais le mensonge ne peut pas tromper longtemps, & la dissimulation ne sçau-

roit si bien ioindre les actions religieuses, que quelqu'vne n'eschappe, ne se demente, & ne decouure l'artifice. Dieu veut estre adoré en esprit & en verité, & à la fin il confond ceux qui en luy presentant le front luy dérobent leur cœur. Or comme il ny a rien dans la Republique, qui apporte tant d'obstacle à la prudence ciuile que l'ignorance d'vn Dieu, c'est à dire l'Atheisme qui ferme les yeux à sa lumiere ; Aussi n'y a-t-il rien qui dispose plus les Peuples aux mouuemens d'vne reuolte que la superstition. Elle lie les consciences par ses erreurs, elle introduit vne Theologie fabuleuse, elle s'addonne aux predictions, obserue la vie des Princes, fait des presages de leur fortune, rend les sujets seruiles, lasches, craintifs, inconstans, en vn mot, elle a peur [illegible] ce qu'il faut aymer, & offens[illegible] x qu'elle reuere. On peut do[illegible] dire que la vraye pieté ayme le Createur de toutes choses, que l'Atheisme

Religio Deos colit, superstitio.

le mépriſe comme s'il eſtoit homme, mais que la ſuperſtition le craint comme s'il n'eſtoit pas Dieu, c'eſt à dire la bonté eſſentielle.

violat. Sen.

S'il faut donc éuiter ces deux eſcueils dans le cours de la Religion, les Princes, ſans doute, y ſont d'autant plus obligez que les autres, qu'ils ont plus de beſoin des lumieres de Dieu en leurs conſeils, de ſa conduite en leurs entrepriſes, & de l'œil de ſa Prouidéce dans les diuers mouuemens de leurs Peuples. D'autre part, comme ils ſont plus prez de cette ſuprême Majeſté que les autres hommes, ils ſont auſſi plus prez de ſa Iuſtice, pour en ſentir les premiers effets, quand ils ſe ſeruent de la Religion pour tromper le monde, ou qu'ils en font vn inſtrument de Tyrannie. Certainement, ceux-là ſont indignes de regner, qui n'eſtabliſſent pas dans leurs Royaumes le Royaume de Dieu qui les fait regner, & qui meſure l'obeiſſance que les ſujets leur doiuent, par l'obeiſſance

Religionis ſpecie in ambitionem delabũtur, Tac.

qu'eux-mesmes rendent aux loix de son Eglise. Elle seule leur peut sousmettre & assuietir l'esprit des Peuples, qui souuent ne sont retenus que par la crainte,&'il n'en est point de plus naturelle, de plus iuste, ny de plus efficace que celle qui vient de la reuerence qu'ils ont pour les choses diuines. Ainsi, quand on sacre les Roys ce n'est pas seulement pour rendre leurs personnes sainctes & inuiolables, mais aussi pour leur faire sçauoir qu'ils doiuent demeurer dans vne entiere dependance de Dieu, & qu'ils n'ont point de plus glorieux ornement de leur grandeur,ny de plus ferme appuy de leurs Couronnes que la Religion.Il n'y a point de plus fort lien pour vnir les esprits dans le centre de l'obeissance ; Et il en est comme d'vn Aymant qui communique sa secrete vertu à vn anneau, & celuycy en attire d'autres, iusques à ce que la chaisne soit parfaite & accomplie.

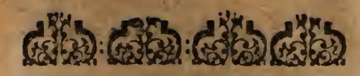
Que s'il y a iamais eu des Roys

ſur la Terre, qui ayent aymé la beauté de cette fille de Sion, qui ſe ſoient pleus en la ſplendeur de ſes veſtemens, & qui ayent mis leur grandeur en la ſouſmiſſion qu'ils luy ont renduë, ce ſont les Roys qui ont ſi heureuſement commandé la France. Ils ont vengé ſes outrages autant de fois que ſes ennemis ont entrepris de violer ſes loix; Ils ont aſſeuré ſa liberté les armes à la main, & pour l'enrichir iuſques à l'enuie, ils n'ont iamais ceſſé de l'appeller au partage de leurs conqueſtes. Cette magnificence, & cette ſplendeur exterieure qui ſied ſi bien aux choſes diuines, n'auoit point encore enuironné ſon Throſne; ce ſont les Pepins, les Charles, les Louys qui faiſant tomber à ſes pieds l'orgueil & la puiſſance de ſes perſecuteurs, luy ont diſtribué le prix de leurs victoires, & adiouſté les richeſſes temporelles à ſa grandeur ſpirituelle. Que ſont tous ces beaux & riches Eſtats de l'Egliſe que des tributs de leur pieté, que

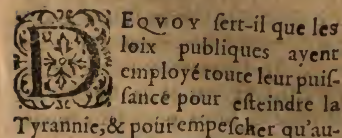
des monumens visibles de leur deuotion ? Dans le plus grand naufrage de la foy, & lors qu'au milieu des orages, il sembloit que le diuin Espoux de cette Eglise, dormoit comme autresfois en la nasselle de son premier Apostre, n'est-ce pas dans leur Royaume qu'elle a rencontré vn Port, qui l'a renduë victorieuse & maistresse de toutes les tempestes ? Combien de fois ont-ils affermi les fondemens de ses Temples, releué ceux que l'impieté auoit abbatus, rendu les Prestres aux Autels, & les Autels aux sacrifices ? Mais y a-t-il de si petite partie en sa discipline exterieure, qui ne porte quelque trait de leur soin religieux & de leur diligence? Enfin, n'ont-ils pas adiousté aux ornemens de leur Couronne, les glorieux Titres de Defenseurs & Tuteurs de l'Eglise, de Protecteurs de ses priuileges, de vengeurs de ses iniures, & de Triomphateurs perpetuels de ses Ennemis ? Ce sont les Eloges dont les souuerains Pontifes ont honoré

Custodes & admonitores legũ Ecclesiasticarũ. In capit. Ludo. Pij.

main de l Eglise,l'Anneau royal non seulement comme le seau d'vne foy sainte,mais aussi comme le gage de la fidelité qu'ils doiuent garder à leur Royaume.Ils sont les seuls Arbitres,les seuls Iuges des interests de leur Couronne,& le mesme Throsne qui monstre leur grandeur, est encore le Tribunal où s'assied leur Iustice. Quoy qu'il en soit, ils ont tousiours bien sçeu faire la distinction qui se trouue entre la foy & les mœurs, entre la personne & la puissance,entre l'homme & le Pontife, & dans cette connoissance, ils ont tousiours adoré cette Sagesse eternelle qui n'a pas fondé son Eglise sur la sainteté des personnes,mais sur la fermeté de ses promesses infaillibles. Enfin,c'est leur gloire immortelle; de n'auoir iamais ny diuisé par les schismes l'Vnité de l'Espouse du Fils de Dieu, ny corrompu la pureté de sa doctrine, ny trempé leurs levres dans cette fatale coupe de Babylone, où les autres Roys de la Terre ont beu le



DE LA TYRANNIE.



EQVOY sert-il que les loix publiques ayent employé toute leur puissance pour esteindre la Tyrannie, & pour empescher qu'aucune de ses étincelles ne peust à l'auenir r'allumer ce fatal ambrazement, qui a consumé tant de Peuples, & enseuely sous ses ruines, la grandeur des Empires, & la gloire des Republiques ? Dequoy sert-il qu'elles n'ayent pas épargné le Palais mesme du Tyran, d'où l'on ne l'auoit iamais veu sortir que pour tremper ses mains dans le sang, ou pour partager inhumainement les dépoüilles des Citoyens ? Dequoy sert-il enfin que pour en abolir toutes les marques & tous les vestiges, elles ayent commandé d'abatre ses Images,

Nec satis esse nisi tecta parietesq; intra quæ tantum amentiæ conceptũ esset, dissiparentur Liu.

C'eſt le ſujet de l'accuſation, ou pluſtot de la calomnie dont pluſieurs ont taſché d'obſcurſir la gloire de ce Philoſophe, ſans autre ſuccez toutefois, que d'auoir fait connoiſtre qu'il n'eſt point d'induſtrie, qui puiſſe aſſeurer la memoire des grands hommes contre lingratitude de la Poſterité. Mais quoy que l'enuie de quelques Eſcriuains ſe ſoit efforcée de mettre quelque tache en leur reputation, ſi eſt ce que l'innocence de leurs preceptes, qui ſont comme autant de caracteres de leurs mœurs, nous doit faire iuger plus équitablemẽt de leurs deſſeins, & de leurs intentions. Il faut donc croire que ſi Ariſtote n'euſt eſté preſſé par la neceſſité de ſon ſujet, de traitter de toutes les eſpeces de gouuernement, il euſt volontiers imité la modeſte Tragedie, qui tire le rideau ſur les ſanglantes actions du Tyran, & les deſrobant à la veuë des ſpectateurs, les laiſſe dans les tenebres dont elles ſont dignes. Mais il a eſtimé qu'en découurant

quoy a-t-il blessé les loix publiques? Et qu'est-ce qu'il y peut auoir de si bien pensé dans ses escrits, qui ne soit sujet à estre mal interpreté par ceux qui ne sçauroient obtenir de leur passion, vn peu de relasche pour reconnoistre & pour dire la verité? Ne se deuoient-ils pas souuenir, que lors que ce grand Politique reuela les secrets de la domination du Tyran, il voulut instruire les Peuples des ruses dont il se seruoit, pour establir sur eux vn empire de seruitude? Apres en auoir tracé le portrait épouuentable, ne l'a-t-il pas monstré à tous les siecles comme vn spectacle d'horreur, capable d'imprimer la crainte dans le cœur des vsurpateurs, à qui il reste quelque rayon d'honneste honte, ou qui n'ont pas tout à fait renoncé à la Nature, ny à l'humanité? Mais quand d'vn mesme trait de pinceau, il leur a marqué les ornemens innocens de la Royauté, & la gloire d'vn iuste Monarque, n'est-ce pas qu'il a pretendu par la

comparaiſon de deux Images ſi diſſemblables, leur fait conceuoir autant d'amour pour l'vne, que de haine pour l'autre.

Or pour bien reconnoiſtre le Tyran, & meſme dans ſes déguiſemens les plus eſtudiez, il en faut iuger par les traits, & par les caracteres qui ſe font remarquer en ſa perſonne, en ſes actions, dans les geſnes de ſon eſprit, dans les moyens qu'il employe pour ſe conſeruer, & dans la forme irreguliere de ſon gouuernement. Si on regarde ſa perſonne, l'orgueil ſe monſtre ſur ſon front, la colere eſtincelle dans ſes yeux, embraſe ſon cœur, & fait vn incendie general de tout ſon ſang; la fureur en ſuite éclate dans ſa voix, le ſang degoutte de ſes mains, la cruauté & les ſupplices, dont l'eſprit ſeul peut former les affreuſes Images, ſe laiſſent voir ſur ſon viſage. Mais ſi on conſidere ſes actions auec les maux dont il les accompagne, les larmes de tant d'innocens perſecutez, les gemiſ-

ſemens de tant de Peuples opprimez, & les ruines de tant de Republiques deſolées, les peuuent bien mieux exprimer que les ſimples paroles. Comme il s'eſt eſleué à vne formidable puiſſance par les crimes, pour ne l'exercer pas auec plus d'innocence qu'il l'a acquiſe, il ſe plaiſt à commettre tout ce que la licence a iamais inuenté dans les vices, l'inſolence dans les outrages l'auarice dans les conuoitiſes, & la cruauté dans les peines. Sa colere ne s'appaiſe iamais ſans victime, ſon ambition ne connoiſt point de bornes, la force luy tient lieu de raiſon; pour oſer il ſuffit qu'il puiſſe, & en tout cela, il ſe perſuade que la grandeur de l'iniuſtice authoriſe ſes violences, & que le grand nombre le iuſtifie. Sur quelle ſorte de biens ne porte-t-il pas ſes yeux impudens, & ſes eſperances criminelles? En quel temps, en quelle occaſion, ne conſidere-t'il pas pluſtoſt l'eſtenduë du deſir que celle du deuoir? La nobleſſe & les richeſſes

Inter inſanabiles morbos Principis ira numeratur. Plin. in Paneg.

ne paſſent-elles pas dans ſon eſprit pour des crimes d'Eſtat ? La vertu meſme ne ſe trouue pas à couuert de ſes violences, il entreprend de la ruiner en tous ceux dont l'integrité de la vie condamne ſes deportemens, & il ne penſe pas leur faire connoiſtre ſa puiſſance, s'il ne leur fait ſentir ſon oppreſſion. Sa diligence eſt grande en la recherche des vieilles fautes, dont il tire de nouueaux exemples de ſeuerité; & comme ſa fureur n'eſparge pas les ſepulchres meſmes, & que ſa haine paſſe iuſques aux cendres, il perſecute ceux qui ne ſont plus, il tourmente les morts pour épouuenter les viuans, & fait part aux enfans des peines & des ſupplices de leurs Peres. Il luy ſemble meſme qu'il y a trop de peine à reïterer le commendement de la mort des particuliers, & que c'eſt vne choſe non ſeulement plus aiſée, mais qui ſent bien mieux ſa grandeur, que de deſtruire tout vn Peuple par l'empire d'vne ſeule parole. Que ſi d'auen-

ture il luy arriue de donner la vie à quelqu'vn, ce n'est que pour le rendre plus long-temps miserable, & afin qu'en suspendant la peine, le sentiment de la douleur se renouuelle, & s'aigrisse par vne intermission plus cruelle que toutes les tortures. En vn mot, c'est vn monstre nay à la ruine des hommes, c'est vn Basilic couronné d'vn Diadême, qui croit auec Vitellius que le corps mort d'vn Citoyen est de meilleure odeur, que celuy de l'ennemy de sa patrie.

Mais si parmy tant d'inhumainies, & sanglantes voluptez dont il repaist ses yeux, on pouuoit voir les gesnes & les playes de son ame, elles surpasseroient le nombre de celles qu'il fait souffrir aux autres. Le Tyran a cela de iuste qu'il se punit soy-mesme, & il n'y a point de loy naturelle plus equitable, que celle qui ordonne que celuy qui rauit à tous la liberté & le repos, s'oste à luy-mesme la confiance & la seureté. Il mesure sa peur par sa

Animus Diis hominibusque infestus. neque vigiliis neque quietibus sedari potest. Salust.

plus fier ennemy de sa seureté que luy-mesme,& que c'est en son cœur qu'il porte vn Tyran inuisible.C'est là,qu'il s'imagine que le Peuple demande sa vie , comme vne debte deuë à la douleur publique, & que les armes qui sont destinées à sa garde , se doiuent tourner contre luy , pour l'immoler à la iustice de son siecle. Il ne sçauroit mesme souffrir les iustes esperances de ses enfans , & se priue du contentement qu'aporte à vn pere , la douce & chere presence de sa posterité. Mais quand il se souuient que la fortune ne luy a point esté si indulgente , qu'elle ne luy ait fait autant de menaces que de promesses , il demeure chancelant & suspendu entre la hauteur du Throsne , & le precipice , entre la gloire & l'infamie, entre le Diademe & le cordeau; mais il fremit d'horreur quand il pense qu'il ne faut qu'vn moment pour ioindre ces distances, & ses extremitez;

Quant aux moyens dont il se sert

qu'on oste des places destinées aux supplices, ses statuëes insensibles, de crainte que le sang des criminels, ou des Gladiateurs ne les offense, & cependant il repaist ses yeux de meurtres, & en fait ses delices. Ce n'est pas tout, car pour les voir sans attendrissement, il vse d'vn cristal coloré qui tempere la cruauté de ces sanglans spectales, & dans la mort la plus affreuse, fait trouuer de l'aggrément. Si on luy veut donner ces superbes Titres dont les autres Princes enflent leur grandeur, il les rejette, & n'affecte que le nom de Pere de la Patrie, qu'il tasche d'obtenir, ou par le discours des vertus dont il parle souuent, ou par les biens-faits qu'il répand sur quelques vns, pour appres les reprendre auec la dépoüille de tous leurs autres biens. Et parce qu'il n'ignore pas que la Tyrannie est foible d'elle mesme, & qu'il n'est rien de si peu de durée qu'vne puissance empruntée, il s'efforce de l'affermir par les diuisions des sujets, &

Suet in Claud.

Suet. in Ner.

ne cesse de ietter parmy eux les semances de cette discorde, qui est si fatale aux Republiques, & si fauorable aux vsurpateurs.

Parmy tant d'artifices & de déguisemens, il noublie iamais de se seruir de faux noms pour couurir ses vices, & de rechercher des couleurs pour leur donner la ressemblance, le lustre, & l'air des vertus. Ce que les autres appellent fureur, il le nomme remede; son auarice est vne épargne, ses violences sont les nerfs de la domination, & les supplices les plus inhumains passent pour vne discipline. Qand il consulte les Astrologues sur la naissance des hommes Illustres, & que selon la fortune que les Astres leur promettent, ou que leurs merites leur ont desia donnée, il leur oste la vie, il dit qu'il ne fait que suiure le conseil de celuy qui abbatoit les testes des pauots qui s'esleuoient pardessus les autres plantes, & s'opposoient à leur accroissement. Dequoy ne peut point abu-

Propriũ Tiberio scelera nuper reperta priscis verbis obtegere. Tacit.

ser l'ambition dereglée ! puis que l'image d'vn jeu si innocent en soy, luy est vne instruction si criminelle & que du retranchement de quelques sommitez des fleurs les plus hautes, le Tyran apprend à se ioüer des testes des hommes les plus grands en vertu. Quand il deffend les honnestes societez, & que pour priuer les sujets de la plus humaine communication de la vie, il interdit les festins mesme ; il publie que ce sont des marques du luxe, que c'est là que se trouuent les coniurations, & s'estonne que l'antiquité ait esté si stupide que de consacrer la Table, & de croire que les banquets estoient autant de sacrifices voüés à la Paix, & à l'amitié. Quand il fait fermer les Escholes, & qu'il bannit les Disciplines de la Republique, afin que les Peuples enseuelis dans l'ignorance, ne puissent secoüer, ny mesme deplorer le dur ioug de leur seruitude ; il fait entendre que les belles lettres amolissent le courage, qu'elles esloignent

Charistia sacra mensa. Valer.

les hommes du commerce de la vie, & les rendent effeminez. Quand il s'imagine que les representations des Traiedies sont autant de reproches qui s'addressent à luy, & que pour s'en venger, il exerce sa Tyrannie sur les Poëtes, qui par la secrette force de leurs parolles mesurées, contraignent les Tyrans de sortir de leurs Tombeaux, pour subir sur vn Theatre le iugement de tout vn Peuple; il dit qu'il ne fait autre chose que satisfaire au desir des loix, qui ont ordonné des peines contre ceux qui blessent la memoire de ceux, dont elles consacrent & le nom, & les cendres. Il adiouste que Tibere a eu raison de croire qu'Atrée produit sur le Theatre, l'accusoit du meurtre de ses freres, & que Domitian a deu s'offencer de l'image de son diuorce, que la separation de Paris & d'Oenoné luy remettoit deuant les yeux. Quand il inuente des supplices pour les esprits, en faisant brusler les histoires qu'il sçait estre les Iuges souuerains des actions

Occidit Heluidiũ quod quasi scenico exodio sub persona Paridis &

des Tyrans ; il s'efforce de persuader qu'il faut couurir les mauuais exemples d'vn oubly eternel, & ne considere pas que la verité sort du milieu des flâmes plus luisante qu'elle n'estoit, & que de l'instrument d'vn supplice, il en fait celuy de la gloire des Historiens. Quand il condamne d'impieté celuy qui a fait quelque iniure à vn autre, qui portoit vne medaille où sa figure estoit empreinte ; il allegue que la Religion a également donné le priuilege des Asyles aux images des Dieux,& à celle des Princes. Quand par des imposts extraordinaires, il force l'impuissance mesme des Peuples,& qu'il d'époüille les Temples & les Autels de leurs plus precieux ornemens ; il fait sçauoir à tous que les Tributs sont les Appuys de la domination,& les nerfs de l'Empire, que la necessité ne connoist rien de sacré que ses propres Decrets,& que la Religion mesme ne dédaigne pas de seruir à la loy du temps, qui est tousiours la plus puissante.

Oenonis diuortium suum cum vxore taxasset. Suet. in Domit.

Non licet ius experiri ob effigiem Imperatoris oppositam. Tacit.

Incedebat deterrimo cuique licentia probra & inuidiam in bonos excitandi arrepta imagine Cæsaris. Id.

Quand il reduit les riches à la mendicité, & que pour soustenir leur vie il les contraint de cultiuer la terre; c'est de là qu'il prend l'occasion de loüer les Fabrices, les Curies, & ces autres illustres Laboureurs, qui estoient appellez de la charruë à la Dictature, & des labeurs rustiques aux honneurs du Triomphe. Il adiouste que la Pauureté est la seconde mere des Arts & des belles inuantions, que c'est vne autre Ithaque qui pour estre rude, sterile, & incommode, ne laisse pas de porter des Vlysses, & qu'apres tout la richesse des particuliers fait l'indigence de la Republique. Quand enfin, il renuerse toutes choses, & qu'il se fait craindre de tous ses sujets comme vn écueil contre lequel la Raison, la Vertu, & l'innocence font naufrage, il s'excuse sur ce que personne ne se sousmet d'vn franc courage à l'Empire d'autruy, & qu'il faut auoir de l'audace pour s'y maintenir, que iamais Prince n'a sceu tout ce qui luy estoit permis, & en

Omnia retinendæ dominationis honesta esse. Salust.

Sceptorũ vis tota perit, si pendere iusta incipit. Luca.

vn mot, que la premiere loy que les Souuerains ont faite, c'est celle de les pouuoir violer toutes auec impunité.

Qui voudra maintenant sçauoir quelle est la forme, ou plutost la difformité de l'Estat du Tyran, qu'il se represente le debordement d'vn fleuue, qui donnant vne mesme face au riuage & aux campagnes, renuerse tout, entraisne tout, & emporte auec soy les esperances des laboureurs & les dépoüilles des Prouinces. Encore n'est-ce qu'vne foible & imparfaite image des maux, & des desolations que ce monstre fait rouler comme à pleine vagues sur la teste des Peuples, & dans toutes les parties de leur societé. La licence & le desordre president à son gouuernement; la liberté y est captiue, & la verité criminelle, car le Tyran s'imagine qu'elle luy doit tout ce que la flaterie luy preste. D'autre part, la corruption y distribuë les charges & les dignitez; la profusion y respand d'vne main ce que l'auarice rauit de l'autre,

les Arts infames y occupent la place des disciplines liberales, & les inuentions n'y sont ingenieuses que pour la volupté, ou pour la cruauté. C'est là, que les vices desarment la Vertu, qui n'est persecutée que parce qu'elle est magnanime, & qu'elle ne peut adorer la pourpre du Tyran, qui n'est teinte d'autre couleur que du sang des sujets. C'est là, ou la Religion, qui par tout ailleurs a tousiours serui de sacrée franchise aux Innocens, & bien souuent aux criminels, ne peut trouuer pour elle mesme ny franchise, ny seureté. C'est là, où la haute noblesse fait le crime d'Estat, où les riches n'ont point de plus grands ennemis que leurs richesses, & où le plus heureux de tous est celuy qui est le plus infortuné & le plus dénué des commoditez de la vie. Dans cette publique desolation, s'il y a quelque seureté, elle n'est que pour les Delateurs dont les calomnies sont recompensées; & c'est vne loy souueraine de cét Empire Tyrannique,

Delatores, genus hominum publico exi-

qu'il n'y ait rien de plus asseuré que le crime,& son impunité. Si les Iuges y sont assis, ce n'est pas pour ouïr les accusez,mais pour les condamner ; ce n'est pas pour instruire leur iustification,mais pour ordonner leurs supplices. Si les loix y retiennent encore leur force & leur vigueur, ce ne sont que celles de la Majesté violée, dont la rigoureuse execution change les Villes en deserts, & les Prouinces en Theatres d'horreur & d'inhumanité. La vengeance s'accroist à mesure que la pitié diminuë, la haine fait cesser le commerce de l'amitié, & la crainte s'occupe à rompre l'alliance qui se contracte entre la nature & la compassion. De là vient que le fer & le feu reluisent de toutes parts, que le silence est commandé aux regrets,& les larmes deuiennent criminelles, parce qu'elles sont prises pour des saillies d'vne douleur contrainte,ou pour autant de modestes execrations des violences du Tyran. Les seules pensées peuuent passer sans

tio repertum, per præmia eliciebantur. Tac.

Exposita Rostris capita cæsorum Patres, videre mœsti, flere nec licuit suos Senec. in Octau.

Vultum, gemitus, occultū etiam murmur excipiebant Tacit.

tribut & ſans danger, pourueu toutesfois que la contenance ne les trahiſſe point ; & qu'elles ne découurent point les mouuemens du cœur. Apres cela, il ne faut pas s'eſtonner ſi durant le cours d'vn regne ſi maudit ; les Elemens ſont pleins de prodiges , ſi le ciel ne ceſſe de donner des ſignes de ſon indignation & ſi toute la Nature fremit d'horreur,& tõbe endes langueurs extrémes.Que s'il arriue que la terre faiſant vn effort, ſe charge de preſens, & ouure les ſources de ſa fecondité, le Tyran ne peut voir cette abondance que d'vn œil d'enuie , & ne ceſſe de ſe plaindre de la condition de ſon ſiecle , pour n'eſtre pas ſignalé par des deſolations vniuerſelles.

¶. Or apres l'auoir deſcouuert , & reconnu par ſes propres marques, l'ordre du diſcours veut que nous voyons en quel rang les ſages Politiques ont mis la forme de ſon gouuernement , ſi toutesfois il en peut auoir aucune,puis qu'Ariſtote

a refusé de luy donner le nom de Police. Et certes, comme l'on ne peut pas dire que le monstre soit vne production reguliere de la Nature, puis qu'il est plutost vn effet de son déreglement; Aussi ne peut on pas soustenir auec raison que la Tyrannie soit vne police, puis qu'à la bien deffinir, c'est vn amas de tous les vices des autres especes de gouuernement, & vn perpetuel defaut de Vertu, sans laquelle tout commendement ne doit estre consideré que comme vne fausse regle en la main de l'Ouurier. Mais afin d'éuiter la confusion, il se faut souuenir qu'Aristote nous a marqué trois especes de Tyrannie, à la premiere desquelles il donne le nom de barbare, parce que de son temps elle estoit en vsage parmy les Peuples barbares, qui mesme ne la souffroient pas seulement en la personne de l'Vsurpateur, mais qui ne laissoient pas aussi de l'aymer en tous ses successeurs. La Grece receuoit & reconnoissoit la seconde,

Arist. lib. 4 Polit. c. 11.

qui ne differoit de la premiere qu'en ce que l'ordre de la ſucceſſion n'y eſtoit pas admis, & que la domination eſtoit bornée par vn eſpace de temps certain & limité. Mais en effet, ces deux eſpeces ne ſont pas du nombre des formes ſimples du gouuernement, puis qu'elles ſont composées de la douceur de la Monarchie, & de la violence de la Tyrannie. Elles imittent les mouuemens de la Monarchie en ce qu'elles ſe ſeruent de la force, & de l'authorité des loix, & que toute la puiſſance s'exerce ſur des ſujets volontaires, ou du moins qui n'aportent point de reſiſtance aux ordres qui leur ſont donnez. Mais elles tiennent auſſi de la Tyrannie en ce que le commandement n'eſt pas paternel, mais abſolument ſeigneurial, & que leur fin eſt toute dreſſée à l'vtilité particuliere de celuy qui commande. Telle fut autresfois dans Athenes, la domination d'vn Piſiſtrate dont la conduite fut ſi bien reglée, qu'il peuſt chez vn Peuple

passionnément amateur de sa liberté, faire passer en coustume l'oppression & la seruitude. Aussi n'auoit-il rien du Tyran que le nom, puis qu'il souffrit d'estre accusé deuant les Iuges de l'Areopage, qu'il comparut deuant leur Tribunal, & qu'au iugement mesme de Solon son ennemy, il gouuerna la Republique auec autant d'equité, qu'il auoit fait paroistre d'iniustice en l'vsurpation de la puissance souueraine. Quant aux autres Tyrans d'Athenes, ils haïssoient les hommes vertueux, mais non pas la vertu, qui ne s'esteignoit point si bien dans l'esprit de ces Vsurpateurs, qu'elle n'y laissast plusieurs belles traces de sa lumiere. C'est ainsi que les bestes mesme, quelque sauuages qu'elles soient, s'appriuoisent tellement dans nos maisons, que s'il leur prend enuie de regaigner les forests, & de retourner à leurs cauernes, elles ne laissent pas de retenir quelques vestiges de la premiere douceur qu'elles auoient

apprises parmy nous.

Quant à la troisiéme espece de Tyrannie, c'est assez l'expliquer que de dire qu'elle est la source fatale de tous les maux qui s'épandent dans vn Estat, où la fureur tient le Sceptre, & l'iniustice preside aux iugemens, pendant que la licence ne troue rien d'inuiolable. C'est en vn mot la peste des Republiques, l'ennemie perpetuelle de la Nature, le recueil & l'assemblage de toutes les imperfections, & de tous les déreglemens des Polices qu'on nomme du nom d'indirectes. Quand elle se propose pour son souuerain bien, la possession des richesses, la ioüissance des voluptez infames, & la ruine des Peuples, elle represente vne image de l'Oligarchie ou les riches commandent, & s'emparent de la puissance souueraine. Quand elle declare la guerre aux Nobles, & qu'elle tient son ennemy de l'Estat, ceux qui sont dignes de commander aux autres, alors on peut dire qu'elle emprunte tout

Arist. lib. 4. Polit. c. 11.

ce qu'il y a de plus defectueux, & de plus odieux dans la pure Democratie. Certainement, tous les Tyrans à peu prés sont sortis du sein de ces deux Estats, soit que dans le democratique de chefs du Peuple qu'ils estoient, ils soient montez à l'authorité souueraine; soit que dans l'Estat Oligarchique, les grandes charges qu'ils y possedoient, leur ayent serui comme des degrez pour s'esleuer plus haut.

Ex insolentissima Democratia, & Oligarchia Tyrannus existit. Arist. Polit. lib. 4. c. 11.

Quoy qu'il en soit, il n'est pas mal aisé de connoistre quelle de ces trois Polices indirectes, c'est à dire de l'absoluë Democratie, de l'Oligarchie, & de la Tyrannie, est la plus imparfaite, puis que cela depend de ce qu'elles sont plus ou moins éloignées de la plus excellente de toutes les Polices. Et parce qu'il n'y en a point de plus accomplie, n'y de plus excellente que la Royale qui partage le commandemant auec la Vertu il s'ensuit de là que la Tyrannie de la troisiéme espece qui luy est opposée, est sans

doute celle qui tient la malheureuſe Principauté entre les Polices deprauées & corrompues. Que s'il eſt vray, comme les Philoſophes nous l'aſſeurent, qu'il n'y ait point de pire corruption que celle qui ſe fait des choſes ſouuerainement excellentes, il faut croire qu'il n'eſt point auſſi de plus mauuais gouuernement que le Tyrannique, qui à proprement parler, n'eſt qu'vne corruption, & vn debordement de l'Empire royal, quand il s'altere & qu'il diſſippe la gloire des Princes qui l'auoient fondé. On ſçait aſſez que l'exercice legitime de la Royauté, eſt le plus grand de tous le biens, & c'eſt auſſi delà qu'il faut conclure que l'abus de cette ſuprême puiſſance, eſt le plus grand de tous les maux qui puiſſent arriuer aux hommes. Comme en ſa Nature, c'eſt vn déreglement arriué contre ſon deſſein, quand vne plante franche degenere, & qu'elle prend la ſeue & les qualitez d'vne autre plante ſauuage, & qui ne porte que des fruicts ai-
gres

gres ou empoiſonnez ; Ainſi en la Police des Eſtats, c'eſt vn renuerſement de toutes choſes, quand l'exercice legitime de la Royauté, ſe conuertit & paſſe en l'abus de la puiſſance ſouueraine. A Rome, le ſixiéme Roy fuſt la derniere production de l'innocente Royauté, apres laquelle on luy vit donner vn Monſtre à l'Italie ſous le nom de Tarquin, dont la fatale naiſſance ne peut eſtre expiée que par la ſubuerſion de l'Eſtat Monarchique. Il s'enſuit donc, que toutes les autres Polices vitieuſes, & corrompuës ne ſont qu'vne portion de ce prodige qu'on appelle Tyrannie ; car quoy qu'il ſemble que l'Oligarchie luy puiſſe diſputer le prix de la malignité, parce qu'au lieu d'vn Tyran, elle en eſleue pluſieurs dans ſon ſein; ſi eſt-ce toutesfois qu'il n'y peut auoir qu'vne ſeruitude, qui ſans doute eſt d'autant plus dure en l'Eſtat Tyrannique, qu'elle contient en ſoy toute la malice des Polices irregulieres.

En effet, s'il est vray que les Monarchies se destruisent, & perdent leur forme en deuenant plus absoluës qu'elles ne deuoient estre; la raison des contraires nous apprend que les Tyrannies se conseruent quand elles sont moins absoluës, & plus temperées. La force du bien est si grande, & la foiblesse du mal si extrême, que le Tyran est souuent contraint de faire du bien pour entretenir sa malice. Aristote donc luy apprend à couurir la Tyrannie des ornemens de la Vertu, à imiter les bons Roys, & mesmes à contrefaire les perfections qu'il ne possede pas, puis qu'en cette rencontre, l'image & l'illusion trompent vtilement les Peuples sous le nom de la verité. Car bien que cette feinte soit la premiere marque de la Tyrannie, si est-ce toutesfois qu'elle produit, au moins pour quelque temps, des effets si auantageux, que peu de Princes sont arriuez à la gloire des cinq Premieres années du gouuernement de Neron, que le

la Iuſtice, & la puiſſance. Mais quand il luy fait connoiſtre qu'entre les moyens de ſa conſeruation, il n'en eſt point de plus important que de regner par ſoy-meſme, & de ne ſouſmettre iamais la fortune de l'Empire à la diſcretion d'vn ſeul Fauori, c'eſt vn conſeil qui n'eſt pas moins propre pour conſeruer le Roy que le Tyran.

Telles ſont les inſtructions dont Ariſtote fait part au Tyran, non pas pour luy apprendre à ſe maintenir dans ſa Tyrannie, mais pour le perſuader de la moderer, & d'en adoucir l'amertume, en s'eſtabliſſant vn Empire d'autant plus heureux, qu'il ſera plus reſſemblant au royal, & qu'il s'eſtendra ſur des ſujets plus libres. Pour cét effet, il luy fait connoiſtre que ce n'eſt pas la ſeule ſucceſſion, ou la ſeule eſlection, mais auſſi la iuſtice des actions qui fait les differences qu'on remarque entre les Vſurpateurs, & les Roys legitimes. Ces differences ſe multiplient ſelon la diuerſité des ſujets &

des occaſions, mais les principales ſont celles qui ſe tirent de leur naiſſance, de la matiere du commandement; de ſa forme, de ſa fin, & de ſa dignité. Quant à leur naiſſance, nous trouuons que les injures & les outrages que les bons reçoiuent des meſchans, obligerent les premiers Peuples à rechercher vn Protecteur, dont ils conſacrent le nom & la Perſonne, ſoit pour l'eminence de ſa Vertu, ſoit pour la grandeur de ſes bien-faits, ſoit pour la ſplendeur de ſa race, ou pour la gloire de ſes belles actions. Au cõtraire, comme il y a des Monſtres en la Mer, qui ne ſe forment que parmy les tempeſtes; Ainſi, tous les Tyrans qui ſe ſont eſleuez dans les Republiques, n'ont pris leur origine que parmy les orages ciuils, & au temps que les plus factieux de la lie du peuple ont pris les armes pour s'oppoſer à la puiſſance des Nobles, & à la faueur des hommes Illuſtres. L'Ambition, l'Auarice, & la Conuoitiſe, ont eſté

comme les Aſtres malins, ou plutoſt les Cometes qui ont preſidé à la naiſſance d'vn Cypſele de Corinthe, d'vn Theagene de Megare, d'vn Alcetes d'Epire, d'vn Hannon de Carthage, & des Denys de Siracuſe, qui tous ont acordé la puiſſance auec leurs deſirs, & n'ont point eu de plus grand plaiſir qu'à deuorer la ſubſtance des Peuples, qu'à ſuccer leur ſang, & qu'à ſe baigner dans leurs larmes.

Tyranni in voluptate ſæuiunt. Sen.

La difference qui vient de ſa matiere n'eſt pas moins remarquable, puis que le Roy regarde la Iuſtice, & la Paix comme les deux Genies Tutelaires de ſon Eſtat; qu'au contraire, le Tyran ne regne que par l'iniuſtice, & par le trouble, comme par les deux inſtrumens de ſes paſſions, & de ſes violences. Le premier s'occupe à les eſtreindre d'vn lien de fraternité, à ne faire de toute vne ville qu'vne ſeule famille, & à monſtrer qu'il a trouué cét Art ſi difficile, qui ſçait

assembler en vn mesme sujet la concorde, & la puissance. L'autre trauaille à des-vnir les volontez des grands de son Estat, à fomenter leurs ialousies, à separer leurs interests, & à nourrir entre-eux vne discorde qui les affoiblisse en les diuisant, & qui enfin les precipite dans les derniers malheurs. L'vn ayme le Titre de Pere, l'autre le Titre de Seigneur; l'vn regne pour le bien de ses sujets, & l'autre pour son propre bien; l'vn se sousmet aux loix, & leur veut bien rendre compte de ses actions; & l'autre les viole toutes, & les assuiettit à ses iniustes passions; l'vn ne desire que ce qui est permis; & l'autre croit que tout ce qu'il desire, luy est aussi permis; L'vn ne craint rien tant que d'estre craint; & l'autre veut bien encourir la haine des hommes, pourueu qu'il iette la crainte dans leur cœur.

Cunctaque Regum sine legum metu. Sen.

Oderint dum metuant.

Quant à la forme de leurs gouuernemens, on y descouure d'abord cette difference, que le Roy n'est

pas ſeulement l'eſprit qui tient en deuoir toutes les parties de la ſocieté ciuile ; mais qu'il eſt auſſi regardé du peuple comme vn Dieu humain, qui conſerue l'eſtre, & le bien eſtre de ſes ſujets, & dont la Prouidence & la ſageſſe à les regir par les regles de la Vertu, ſont autant d'images de perfections diuines. Il n'en eſt pas ainſi du Tyran, dont les penſées,& les actions n'ont d'autre objet que la ruine, & l'entiere diſſolution du corps politique, puis qu'il en coupe tous les nerfs, qu'il en épuiſe toutes les veines, & qu'il ne ceſſe point qu'apres l'auoir laiſſé ſans fonction, ſans vie, & ſans mouuement. Le Roy vſe moderément de ſa puiſſance abſoluë, & ne ſe ſouuient pas moins de ce qu'il eſt homme, que de ce qu'il commande ſouuerainement à des hommes ; Et le Tyran s'imagine qu'il en peut diſpoſer comme de ſon propre patrimoine, & qu'ils luy ont eſté donnez pour ſeruir à ſes voluptez. Ils ne s'eſloignent,

& ne different pas moins en la fin qu'en la forme du gouuernement, puis que celle du Roy n'eſt autre que l'honneſteté qui regle ſes deſirs, éclaire ſes conſeils, conduit ſes entrepriſes, & regne ſouuerainement dans toutes ſes actions. Regner par la ſeule puiſſance, eſt vn effet & vn ouurage de la fortune; mais celuy qui ſe propoſe pour fin le ſalut, & la felicité de ſes ſujets, ne depend que de ſoy-meſme, & ſe fait mieux connoiſtre par les iuſtes fonctions de la Royauté, que par le grand éclat de ſa Couronne. Cette marque vrayement royale ne ſe rencontre pas en la perſonne du Tyran, car il n'a iamais d'autre fin que la volupté, dans laquelle il noye & enſeuelit tous les honneſtes ſoins du gouuernement, & toutes les ſecretes inſpirations de la Vertu. il faut bien que la maladie de ſon ame furieuſe, ſoit paruenuë à ſon dernier excez, puis qu'il fait ſes delices de tout ce qui eſt en horreur aux autres, & que dans l'aſſouiſ-

ſement de ſes paſſions, & de ſes vengeances, la cruauté meſme ſe conuertit en vn ſpectacle de plaiſir.

Il ne reſte plus que la difference de la dignité, qui ſe fait reconnoiſtre en ce que les Vertus ſont les propres ornemens de la Couronne du iuſte Monarque, & comme les lumieres qui éclairent ſon Throſne; au lieu que celuy ſur lequel le Tyran s'aſſied, ne reluit que du faux éclat qui ſe forme des biens de la fortune, & des richeſſes mal acquiſes. Le premier reiette la vaine pompe, & ſe contente des Titres qui appartiennent plus à la perſonne qu'à la condition; Et le ſecond fait voir que les hommes qui ſe ſont eſleuez aux grandeurs auec inſolence, ne les ſçauroient iamais poſſeder auec modeſtie. Le premier fait ſes forces de l'effroyable multitude de ſes crimes; & le ſecond meſure ſa puiſſance par la felicité de ſes ſujets. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi tant de differences produiſent tant d'effets contraires, & ſi

elles font naiſtre cette parfaite oppoſition, qui ſe trouue entre le Prince que la Nature, & la loy de l'Eſtat ont couronné, & le Tyran qui n'a d'autre Titre de ſa poſſeſſion que la violence. Nous auons deſia veu la difformité des traits de ſon Tableau, il ne faut plus que luy oppoſer l'image auguſte & venerable d'vn Roy qui regne par les loix, & commande par la iuſtice. Comme il eſt perſuadé que la veritable Principauté n'eſt pas tant vne eminence d'Empire, que de Vertu; Auſſi ne ſe contente-t-il pas d'en auoir la ſeule idée, mais il la veut auoir ſi bien empreinte dans ſes actions, qu'elles faſſent connoiſtre à tous ſes ſujets, que ſa puiſſance n'eſt que l'inſtrument dont il ſe ſert pour accomplir cét ouurage tant deſiré de leur felicité.

Nulla maior Principum felicitas, quàm fecisse felicé. Drepan.

Il eſt ſi Religieux qu'il rend à Dieu la meſme fidelité qu'il attend de ceux qui la luy doiuent; il eſt ſi iuſte, qu'il ne fait iamais entrer la paſſion dans les conſeils de la Iuſti-

ce ; il eſt ſi ſage , qu'il ne ſçauroit eſtre ſurpris que par ſa bonté ; ſi bien-faiſant, qu'il eſt impoſſible d'eſtre ſon ſujet , & n'eſtre pas heureux ; Enfin, il eſt ſi puiſſant , qu'il peut tout ce qu'il veut , mais toutes-fois ſi moderé , qu'il ne veut que ce qu'il doit par les regles de la raiſon. S'il eſt grand par ſa dignité , il eſt encore plus grand par ſon exemple ; ſa vie eſt vne cenſure de la vie de ſes ſujets , & de ſon Palais on prend les preceptes de la modeſtie , qui doit eſtre gardée dans la conduite des maiſons des particuliers. S'il amaſſe des richeſſes , ce n'eſt pas pour les tenir enfermées dans vne épargne , mais pour les répandre parmy le peuple ; & s'il ſouffre qu'on l'appelle Pere de la Patrie , c'eſt afin de pouuoir par ce ſurnom faire ſes enfans de tous ſes ſujets. S'il meſure ſa gloire par leur repos , & par les biens qu'il leur diſpenſe , c'eſt qu'il croit que ſa principale force conſiſte en leur amour , & que de

toutes les conqueſtes, celle de leur cœur eſt la plus glorieuſe. Auſſi n'eſt-il iamais ſi content que quand il peut preuenir leurs ſouhaits par ſes graces, dont il ne fait point la diſtribution, ſans leur faire connoiſtre que quelque puiſſant qu'il ſoit, le deſir qu'il a de les combler de toute ſorte de biens, eſt encore plus grand que ſon pouuoir. Auec cela il ſcait ſibien meſler la Majeſté à la familiarité qu'encore qu'il ſoit Roy il paroiſt Citoyen, & quoy qu'il commande à tous, il ne dédaigne pas de ſeruir à la liberté de tous. Cependant la clemance qui eſt ſa propre vertu, & l'ornement de ſon regne, ne ceſſe de luy dreſſer des Trophées de la matiere meſme que luy preſtent ſes ennemis; & s'il arriue quelquefois qu'il vſe de ſeuerité, ce n'eſt iamais que pour des actes que la pitié meſme ne ſçauroit pardonner, & ſans ſerieuſement deplorer la condition des Princes, que la loy de la domination contraint d'eſtre ſeuere. Enfin,

Æquo iure tecũ viuit Imperiũ. Plin. in Paneg.

la verité ne craint rien tant auprez de luy que d'estre cachée, ny la flatterie que d'estre decouuerte, & quand la foy seroit bannie du monde, elle trouueroit sa retraite dans la fermeté de ses promesses, & de ses paroles. Comment donc seroit-il possible que parmy tant de belles images que sa conscience luy represente à tous moments, il peust iamais voir l'ombre mesme de la crainte, si ce n'est lors qu'il est touché de celle qui luy vient des perils, & des miseres de son Peuple ? Mais comment ne regneroit-il pas en seureté, puis qu'il marche entre son innocence & l'amour de ses sujets, qu'il peut conter autant de gardes qu'il y a d'hommes dans son Royaume, & que ceux qui d'ordinaire l'enuironnent, ne seruent qu'à la pompe, & à l'ornement de sa Royauté.

Hic Princeps suo beneficio tutus nihil præsidiis eget. Sen.

Que le Tyran iette maintenant les yeux sur les traits de cette peinture du bon Roy, & il y trouuera, ou vn exemple pour le suiure & pour

limiter, ou vne accuſation pour ſe conuaincre, & pour ſe condamner. Que, ſi de cet objet, il veut paſſer à la conſideration du bon-heur qui eſt inſeparable de l'Eſtat de ce iuſte Monarque, de quels biens, de quels auantages, & de quelles felicitez ne le verra-t'il pas enrichi & comblé ? Tandis que la Religion luy ſert de baſe, que la Iuſtice eſt ſon rampart, que l'Ordre regne dans ſon Eſtat, & que la Paix en garde les frontieres, l'honneur eſt rendu aux choſes ſacrées, le prix à la Vertu, & la ſeureté à tous les ſujets. Ses mouuemens ſont meſurez, & ſes fonctions compaſſées ; ou s'il y a quelque choſe qui ſorte hors de ſon allignement, les Loix en ſont la regle, & la Raiſon r'eſtablit tout ce que le deſordre auoit fait ſortir de ſa place. N'eſt-ce pas là que la faueur ſe voit ſurmontée par l'équité, la ſeuerité par l'amour, l'ambition par la moderation ? N'eſt-ce pas là que l'innocence opprimée trouue en tout temps vn Aſyle inuiolable

dans la protection, & dans l'authorité des Magistrats ? N'est-ce pas là que les belles actions sont couronnées, que les lettres sont honorées, que les vertus sont recompensées, & que les vices reçoiuent le chastiment qu'ils ont bien merité ? N'est-ce pas là que l'abondance ouure son sein, qu'elle verse tous ses biens, & que la preuoyance du Prince dispute du prix auec la fertilité de la terre? N'est-ce pas là que le commerce ioint à vn seul Royaume, toutes les autres parties du Monde, qui se dépoüillent elles-mesmes pour luy offrir tout ce qu'elles ont de plus riche, & de plus precieux ? Enfin, n'est ce pas là qu'on voit non pas l'idée, mais la veritable police de cette Region fortunée, où les Peuples viuent heureux sous les loix d'vn Monarque qu'ils connoissent plutost pour leur Tuteur, que pour leur Maistre.

Apres tant d'auantages, & dans vne si grande affluence de toute sorte de biens, il ne se peut faire que

le possesseur d'vn Estat si florissant, ne se trouue comme au milieu de la gloire, & d'vn Triomphe conti-nuel,pendant que ses sujets content entre les bien-faits de la fortune, le iour auquel ils l'ont veu seant sur son Throsne. Mais quoy qu'il soit l'objet ordinaire de leur admira-tion, quoy qu'ils espandent sur luy mille fleurs, & qu'ils assẽblent tous les Titres d'honneur pour les gra-uer sur sa Couronne;si est-ce toutes fois, qu'il n'est iamais si hautement loüé que par les Estrangers qui n'ont aucun interest ny en sa gran-deur, ny en ses loüanges.Pour com-ble de felicité, le temps qui destruit toutes choses, ne fait qu'auancer les progrez, & affermir la puissance d'vne Monarchie qui se maintient par son propre poids, & qui se trouue assise sur des fondemens que nul effort, & nulle pesanteur ne sçauroient esbranler. Ce n'a esté qu'apres de longues reuolutions d'années qu'on a veu renuerser l'Empire des Assyriens & des Perses,

que le cours de plus de douze ſiecles, n'ait encore pû apporter à la Monarchie des François, qu'vn accroiſſement de grandeur, & de reputation. Il n'en eſt pas ainſi des Empires Tyranniques, ientends meſme parler des mieux policez & des plus tolerables, puis qu'Ariſtote nous aſſeure que de tous ceux qui eſtoient paruenus à ſa connoiſſance, il n'y en auoit aucun qui euſt eſtendu ſa durée au delà de cent ans. En effet, s'il eſt vray que toutes les operations procedent de la forme, & que ce ſoit le deſtin de toutes les formes violentes, de voir bien-toſt finir leur eſtre, il faut neceſſairement que les Empires cruels, & violens ſoient plus amers qu'ils ne ſont durables. Comme le meſme poids qui ſouſtient & qui appuye la colomne, haſte ſa cheute & la renuerſe ſur la terre quand vne fois elle eſt eſbranlée;en cette ſorte, la Tyrannie qui commence à chanceler, & dont deſia la cyme tremble par ſa propre hauteur, fond enfin à

bas & s'enſeuelit ſous les meſmes ruines qu'elle a faites dans l'Eſtat.

On peut oppoſer à cela, qu'il n'eſt point de plus dure domination que celle des Ottomans, qui à dire le vray eſt comme vn ioug de fer impoſé aux Peuples d'Aſie & d'Afrique ; & toutesfois il ſemble deffier inſolemment la puiſſance de la fortune, & toutes les forces du temps. Certes, quoy que les droits de la Nature y ſoient entierement eſteints, & quoy que parmy tant de Parricides dont la famille de ces orgueilleux Tyrans eſt extraordinairement ſoüillée, il n'y ait point de milieu entre le Throſne & le precipice ; ſi eſt-ce toutesfois que cét Empire cimenté de ſang, & accreu par les dépoüilles des plus belles parties du Monde, a deſia ſurmonté trois ſiecles, & ſa formidable puiſſance eſt encor auiourd'huy la terreur de tout l'Vniuers. Quelques-vns respondant à cette obiection, n'ont pas craint de dire que la ſeigneurie des Turcs, qui en ſes com-

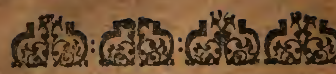
mencemens, & ſous le regne d'vn Orchan, ne s'eſtoit pas beaucoup eſloignée de la police d'vn iuſte gouuernement, n'auoit point degeneré en parfaite Tyrannie, que ſous vn Mahomet qui ſe rendit maiſtre de Conſtantinople, & qui viola tout ce qu'il y auoit de plus ſaint entre les choſes ſacrées, & de plus diuin entre les humaines. D'autres ont eſtimé que la Principauté purement ſeigneuriale, qui neantmoins eſt acquiſe par le droict des armes, ou par la Couſtume du Pays, & qui d'ailleurs ne ſe départ point des loix de la Nature; ne laiſſe pas d'eſtre legitime encore que le Prince y ſoit le Maiſtre abſolu des biens, & des perſonnes, & qu'il reduiſe les ſujets à la condition des Eſclaues. Si on leur en demande la raiſon, ils reſpondent que la guerre a ſa Iuſtice, la Couſtume ſes droicts, & qu'il eſt permis au Vainqueur d'vſer de ſa victoire, & d'impoſer telles loix, & telles conditions qu'il luy plaiſt, à ceux à qui il ne reſte rien que

Barbari quibus pro legibus ſemper dominorũ Imperia fuere. Liu.

la douleur d'auoir esté vaincus. Toutesfois, s'il faut rechercher la cause d'vn effet dans son principe, il y a sans doute plus de raison de raporter la durée de l'Empire des Ottomans, à vn decret adorable de cette Prouidence de qui les conseils sont impenetrables, & dont les voyes sont le plus souuent cachées à nos yeux. Il semble neantmoins qu'elle se soit seruie des armes, & de la haine de ces Tyrans, comme des verges de sa iustice, pour dompter l'orgueil de ces Peuples impurs, Apostats, & impies qui ont les premiers déchiré la Robe de son Fils, & se sont efforcez de rauir les honneurs diuins à la troisiéme personne de l'ineffable Trinité. Dans cét aueuglement, Dieu l'eur a osté le conseil, le courage & le desir mesme de la liberté, d'où s'ensuit que la seruitude ayant passé iusques dans leur esprit, on ne peut pas dire qu'a leur égard la seigneurie sous laquelle ils viuent, soit violente & absolument tyrannique. Il est bien

vray qu'il ny a rien qui abbrege tant le cours, & la vie ciuile d'vn Eſtat que la violence ; mais comme la moyenne Region de l'air, où ſe forment les Tonnerres, les foudres & les autres Meteores enflammez, demeure touſiours froide encore que le froid ſoit contraire à ſa nature ; Ainſi la Tyrannie ne laiſſe pas quelquefois de vieillir quoy que ſon iniuſte gouuernement ſoit oppoſé à la droite police, & qu'elle ſoit la ſource d'où ſortent les orages qui agitent les Peuples, & renuerſent les Republiques.





DES SECRETS DE LA DOMINATION, OV DE LA RAISON D'ESTAT.



NTRE tous les conſeils par leſquels les ſages Monarques reglent le cours de leurs actions & les mouuemens de leur puiſſance, il n'en eſt point qui demandent plus de reſpect, ny qui ſouffrent moins la curioſité des eſprits, que ceux quils prennent ſur le gouuernement & la conduite de l'Eſtat. Ils veulent que leurs ſujets ignorent ce qu'il ne leur eſt pas permis de ſçauoir ſans danger, & l'Oracle de la Sageſſe meſme les aduertit, que ceux d'entre eux qui voudront penetrer dans le ſecret de leurs penſées, & meſurer la hauteur de leurs Throſnes, ſe trouueront opprimez ſous

Arduos Principis ſenſus exquirere illicitum, anceps. Tac

ſous le poids de leur grandeur, & ſous la gloire de leur Majeſté. Toutesfois, il n'a iamais eſté defendu de s'enquerir des conſeils par leſquels les Princes des ſiecles paſſez ont conſerué la force de leur domination, puis qu'au contraire, il y auoit vn prix d'honneur propoſé à tous ceux qui reueleroient les noms propres des Dieux Tutelaires de leurs Eſtats, que la Religion couuroit du voile épais de ſes myſteres. Ce ſera donc ſans crainte comme ſans peril, que nous obſeruerons icy qu'en l'Art de gouuerner les Peuples, ainſi qu'en tous les autres Arts, il y a touſiours eu des raiſons cachées & inconnuës au vulgaire, ſans le ſecours deſquelles les Eſtats n'euſſent ſceu ny conſeruer leur forme, ny acquerir leur perfection. Quelque grandeur, & quelque puiſſance que poſſedent les Roys qui les gouuernent, ils ne ioüiſſent pas pourtant du priuilege des plus petits Sculpteurs, qui peuuent donner à la matiere ſur laquelle ils trauail-

neurs, alors la tromperie n'eſt pas ſeulement innocente, mais encore elle eſt heureuſe pour ceux qui ſont trompez. Que s'il eſt ainſi qu'entre les Diſciplines la Iuriſprudence & les Mathematiques ne ſçauroient paruenir à la fin qu'elles ſe propoſent, ſans le ſecours des fictions qu'elles employent; Si l'Art de la guerre a des ſtratagemes & des ruſes qui font remporter les plus glorieuſes victoires; Si la Perſpectiue a ſes feintes, ſes eſloignemens, & ſes diuerſes apparences; Et ſi la Peinture n'eſt iamais tant priſée que quand elle trompe la veuë par ſes ombres, par ſes faux iours, par ſes clartez dérobées, & par ſes ſecretes intelligences que les maiſtres cachent dans leurs ouurages; Qui peut trouuer eſtrange que la Politique, c'eſt à dire la maiſtreſſe des Arts & des ſciences, admette des ſophiſmes pour vne fin plus noble & plus vniuerſelle?

Apres cela, quiconque voudra chercher l'origine de ces ſecrets de

la domination, il trouuera que la neceſſité les a inuantez pour les opposer à l'enuie, qui s'attache d'ordinaire à la ſouueraine puiſſance de ceux qui commandent dans les Eſtats. Que ſi de plus, il deſire d'eſtre informé des iuſtes conditions qui les doiuent accompagner, il connoiſtra que l'vſage en eſt touſiours legitime quand ils ſont conduits par la prudence, & reglez par l'honneſteté. En effet, le ſage Politique n'imite point les Magiciens, qui par des preſtiges & des faſcinations pleines d'impieté, rempliſſent les ſens d'illuſions, & l'eſprit de vaines images; il ſuit plutoſt l'exemple des veritables Philoſophes, qui ne ſe ſeruent des myſteres de leur haute ſcience que pour en maintenir la dignité, & pour en faire vn objet d'admiration a ceux qui ne ſçauent admirer que les choſes qu'ils ne connoiſſent pas. C'eſt en cela meſme que conſiſte l'vtilité de ces conſeils, qui parmy les Anciens portoient le nom de ſecrets de l'Em-

pire, ou de la domination, & ils n'en ont iamais parlé que comme d'vne espece de Religion politique, qui voile ses mysteres pour les rendre plus venerables. Quelques-vns les ont distinguez, & par l'idée d'vne subtile difference qu'il leur sembloit y auoir aperceuë, se sont imaginez que les secrets de l'Empire alloient tout droit à la conseruation de la puissance publique, & que les secrets de la domination regardoient de plus prez la personne du Prince, & le parfait establissement de son authorité. Mais en effet, ils sont si estroitement vnis par leur origine, par leurs effets, & par leur fin, qu'il est impossible de les separer sans rompre cette belle alliance, & cette vnion ciuile qui se forme entre les souuerains & leurs Estats, pour leur commun bonheur. Ainsi, les secrets conseils des vns & des autres se reduisẽt, & se rapportent à ce que communément on nomme Raison d'Estat, par laquelle nous entendons cet Art

myſterieux de gouuerner les Peuples,qui n'eſt connuquede ceux qui ont alliée aux lumieres de la prudence, la longue obſeruation des cauſes, des actions, & des euenemens.

Ce n'eſt pas toutesfois qu'à c onſiderer la rigueur des termes, la Raiſon d'Eſtat qui conſiſte aux actions de l'entendement & de la volonté, ſoit vn Art dont la fin ne regarde que l'ouurage,qui n'eſt pas vne action, comme auſſi l'action, n'eſt pas vn ouurage. Il faut donc dire que cette Raiſon n'eſt autre choſe;qu'vne parfaite connoiſſance des moyens propres à fonder vn Eſtat, à le conſeruer en ſa premiere forme, & à luy acquerir des nouueaux accroiſſemens de grandeur, de dignité,& de reputation. En cette ſorte,elle ſuppoſe l'Eſtat comme la matiere, & le Souuerain comme l'ouurier qui la reueſt d'vne forme excellente, & qui l'anime de cét eſprit de police, & de ces mouuemens ſecrets, par leſquels les Empi-

res sont conduits à leur perfection. Pour cét effet, elle regarde le temps present & l'aduenir, & puis se reflechit sur les choses passées, méprisant pourtant les particulieres, & n'embrassant que les vniuerselles comme plus dignes de son occupation. La police des grandes Villes, le gouuernement des Prouinces, la conduite des Peuples, l'establissement des Republiques, & la seureté des Royaumes, sont les nobles & ordinaires objets de ses desseins, de son office, & de sa preuoyance. Certes, s'il est ainsi que le gouuernement ciuil soit vne image racourcie de la grande police de l'Vniuers, il s'ensuit que comme il est necessaire de donner à celle-cy vne Vertu superieure, & qui ne soit point attachée aux regles ordinaires; il faut aussi qu'il y ait dans la Republique vne raison vniuerselle qui soit affranchie de tous les liens des loix ciuiles, & qui retienne sur elle la suprême authorité. En effet, les Empires sont de la mesme

condition que les autres parties du Monde, & le Monde ne subsiste que par cét ordre qui sousmet les choses particulieres aux vniuerselles; encore en ont-ils d'autant plus de besoin que leur estre est sans doute plus foible, & plus incertain, & que leurs parties toutes differentes ne sont liées que par les volontez inconstantes des hommes. Ce n'est donc pas sans sujet qu'on a comparé la Raison vniuerselle à la Vertu des corps celestes, qui domine sur toute la terre; & qu'on a dit encore, qu'elle imitoit la diuine Prouidence qui se depart quelquefois des regles communes, & ne suit pas le cours ordinaire, afin d'entretenir l'harmonie, & de conseruer la beauté du monde.

D. Tho. 2.2. q.51. art.4.

C'est de là qu'on peut reconnoistre que la Raison d'Estat a la mesme proportion auec les loix ciuiles, que la loy diuine auec les naturelles; car comme pour esleuer l'homme au dessus des forces de la Nature, il a besoin de la loy diuine qui

ſeule luy peut donner ſa perfection; auſſi faut-il que dans le gouuernement politique, il y ait vne Raiſon ſuperieure & maiſtreſſe de toutes les autres, afin que par ſon entremiſe les peuples ſoient conduits à à vne fin plus parfaite & plus heureuſe. Cependant, ceux qui prennent l'ombre pour la verité, ſe ſont perſuadez que cette Raiſon n'eſtoit autre choſe qu'vne diſpenſe de la loy commune, qu'vn Priuilege des Souuerains contre l'equité, & qu'vn droit eminent d'vne Tyrannie qui s'eſt renduë legitime par le temps, & par la ſoûmiſſion des Peuples. Mais en cela, ils ont monſtré qu'ils ignoroient les differences qui ſe trouuent entre la veritable Raiſon d'Eſtat & l'apparence, qui ſans doute ſont autant eſloignées l'vne de l'autre, que la iuſtice l'eſt du crime. La premiere eſt née dans la neceſſité, qui a contraint les Souuerains de recourir à des moyens proportionnés à la fin de leur gouuernemét; Et la ſeconde a tiré ſon origine de

l'effrenée licence des Tyrans, qui ont voulu couurir leur infamie d'vn beau nom, & s'acquerir en mesme temps le pouuoir de violer toutes les loix auec quelque couleur de raison. L'vne n'est autre chose qu'vne iustice generale, qu'vne vigueur du gouuernement, qu'vne puissance souueraine qui applique l'vniuersel au particulier, & en vn mot, qu'vne droite raison, ou du moins, la plus noble & la plus excellente portion de la Raison; l'autre au contraire, se trouuant tousiours separée de la Vertu, n'est pas vne raison d'Estat, mias plutost vn crime d'Estat, & vn instrument de la Tyrannie. L'vne plus sousmise & plus modeste, reconnoist la Raison diuine pour sa superieure, & mesme souffre volontiers la correction de la Raison naturelle qu'elle respecte comme estant vn rayon & vn découlement de cette Raison souueraine qui regit l'Vniuers; l'autre tousiours fiere & barbare, méprise toutes les loix diuines &

δίκαιον πολιτικόν. Aristot. Vis potestatis. Cic. Vis Principis. Q. Curt. Flagitia dominationis. Tacit.

humaines, destruit l'honnesteté, s'oppose à la Nature, & fait la guerre à Dieu mesme. Enfin, l'vne mesurant sa puissance par le bien public, par la foy, & par la Religion, ne se trouue iamais sans la vertu morale, & sans la prudence ciuile; mais l'autre ne veut point de bornes; & n'est iamais si satisfaite, que quand elle peut rompre les barrieres qui ont esté mises entre la iustice, & l'iniustice du gouuernement.

Ce sont les differences qui se trouuent entre la fausse & la veritable Raison d'Estat, qui n'est autre que la raison du bien public, gardant toûjours la mesme proportion auec la Royauté, que la fausse, & apparéte Raison garde auec la Tyrannie, ou que la vitieuse forme de Republique conserue auec la parfaite. Cette souueraine maistresse de la vie politique n'est pas écrite sur des Tables mais empreinte, & grauée dans le cœur & dans l'esprit du Prince qui l'employe dans les grandes affaires, & dans les choses

raporte à la Vertu morale que par accident, c'eſt à dire entant que le prudent gouuerneur a beſoin des Vertus pour faire des bons Citoyens, & rendre les Cités heureuſes. Mais parce que la prudence ciuile a trois parties dont l'vne conſulte, l'autre iuge, & la troiſiéme commande; De là vient que la Raiſon d'Eſtat à cauſe de ſa ſouueraineté, ne peut pas appartenir à la puiſſance iudiciele qui eſt la partie la moins noble de la prudence politique, puis qu'elle ſe trouue liée aux formules des loix ciuiles, & qu'elle ne fait qu'appliquer leurs deciſions aux affaires dont elle termine le cours. Au contraire, la Raiſon d'Eſtat qui eſt la loy viue & ſuperieure, commande à toutes les autres loix, les tempere, les corrige, & quand il eſt neceſſaire, les abroge & les annulle pour vn bien plus vniuerſel. Elle ne ſe raporte pas auſſi à la Prudence regnante ou legiſlatrice, qui ne s'occupe qu'à donner des loix aux peuples, & des regles aux Repu-

bliques ; puis qu'elle n'eſt pas ſi fort attachée à la contemplation des choſes vniuerſelles , qu'elle ne deſcende comme de ſon Throſne, pour ſe meſler dans les particulieres qui peuuent contribuer à la conſeruation des Souuerains , & au repos de leurs Eſtats. Que ſi quelquefois on la voit aſſiſe ſur le Tribunal de la Prudence Legiſlatrice, ce n'eſt pas qu'elle ſoit ſa concurrente dans cette fonction, puis que ſon Empire eſt plus noble & plus eſtendu , & que les loix meſmes deuenuës ſes ſujettes, reuerent ſes ordres & obeïſſent à ſes commandemens ; il faut donc dire qu'elle ſe raporte à vne plus glorieuſe puiſſance , c'eſt à dire à la Prudence conſultante, qui eſt l'ame du Monde ciuil, & la plus precieuſe partie qui ſoit en l'homme politique, dont le'xcellẽce conſiſte à bien conſulter. C'eſt elle qui delibere de la Paix , de la guerre, des Alliances des Peuples , des intereſts des Princes, & des droits des Empires; C'eſt elle encore qui fait ſeruir à ſa fin

Ariſt. Ethich. lib. 6. c. 9.

toutes les ſciences actiues, qui preſide à la fortune, à la vie, à l'honneur des hommes, & en vn mot, qui execute dans l'Eſtat tout ce qu'on luy voit executer dans la conduite des actions d'vn particulier. Les choſes les plus grandes, & les plus difficiles ſont ſes objets ordinaires, & quand il luy plaiſt de quitter pour vn temps la conſultation, elle paſſe à l'office de la Prudence Legiſlatrice, ſe reueſt de ſes ornemens, prend ſon authorité, & monte ſur ſon ſiege. C'eſt en cette occaſion qu'elle tient en ſes mains les modeles, & les exemplaires de toutes les parfaites formes du gouuernement, qu'elle donne des loix aux Eſtats, des regles aux actions des hommes, & qu'elle fait tous les offices repreſentez par cet Oeil ouuert que les Roys d'Egypte auoient accouſtumé de mettre ſur leur ſceptre.

Quant à ſon vſage legitime, Ariſtote nous l'a monſtré lors qu'il l'a comparée non pas à la Regle de

Polyclete, qui demeure tousiours droite & inflexible, mais à la Regle Lesbienne qui plie facilement, & qui s'accommode à toute sorte de sujets, & d'ouurages. La premiere ne sçauroit exercer son office que dans cette forme de Republique, dont Platon auoit pris l'idée & le modele dans le Ciel; mais la Police des hommes irreguliere & imparfaite, ne se peut passer de l'vsage de la seconde. Tous les Estats ainsi que tous les Astres, ont leur cours droit, & leur cours oblique, & il ne faut pas croire que leurs mouuemens soient si bien compassez à la Regle de Polyclete, qu'ils ne biaisent quelquefois, & ne sortent des premieres lignes que les Legislateurs auoient marquées sur le plan de leur fondation. Qui ne sçait point aussi que le Prince est la loy viuante, & que comme personne publique, & representant toute la grandeur de l'Empire, il luy est permis de se destourner quelquefois de la raison particuliere,

pour conſeruer la generale en laquelle conſiſtent la maieſté, la force, & la fortune de l'Eſtat ? En effet, quand le Fondateur de Rome conſacra vn bocage, & qu'il ouurit vn Aſyle aux criminels pour en faire des Citoyens, il contreuint ſans doute à la droite police, & paſſa par deſſus les ordres de la loy ciuile; mais auſſi cette contreuention fut abondamment compenſée par les auantages qu'en receut cette Ville naiſſante, qui par la grandeur de ſes deſtinées, deuoit vn iour deuenir la mere des Armes & des Lettres, & la Maiſtreſſe de toutes les Nations. Cepẽdant, quelque ſouueraine & abſoluë puiſſance que la veritable Raiſõ d'Eſtat exerce ſur les loix écrites, elle ne fait pas que les choſes qui de leur nature ſont iniuſtes, ſe dépoüillent de cette imperfectiõ; elle fait ſeulemẽt que celles qui par les loix ordinaires ne ſont pas permiſes, le ſoient par vn principe plus haut, d'où depend la conſeruation & la felicité des Republiques.

C'est par ce mesme principe, qu'elle rejette loin les maximes impies de la raison apparente, qui persuade que la Iustice des Souuerains reside plutost dans l'estanduë de leur puissance, que dans les preceptes de l'équité; & qu'en fait de gouuernement, l'vtile doit tousiours estre preferé à l'honneste. Sur ces fausses & dangereuses maximes, Themistocle faisoit voir aux Atheniens que rien ne leur pouuoit estre ny vtile, ny plus vtile, ny plus auantageux que de brusler la flotte de Xerxes qui estoit sur les Anchres, & qu'ils auoient ciuilement receuë dans leur port; Mais au contraire, Aristide leur representoit que le conseil qui viole le droit des Gents, & rompt la foy publique, c'est à dire le lien de la societé, n'estoit pas vne raison, mais plutost vn renuersement de toutes les raisons.

Or apres auoir reconnu en general la nature & les marques essentielles de la Raison d'Estat, il en faut considerer les especes qui ne sont

pas moins diuerses que les formes du gouuernement, ou que les loix mesmes de la police des Estats. Il suffit de repasser les yeux sur les monumens de l'Antiquité, pour reconnoistre qu'entre tous les secrets de la domination, que la prudence ou l'ambition ont inuantés, les vns sont propres à maintenir vne Aristocratie, les autres s'accommodent mieux à la Democratie, & il y en a d'autres qui sont plus conuenables à l'Estat Monarchique. Dans les deux premiers, tout le mystere des secrets dont les Gouuerneurs & les Nobles se seruoient, tendoient à tromper le Peuple par de belles images de liberté, qui toutesfois n'estoient en effet que des adoucissemens, & des lenitifs de sa seruitude. Ceux-cy donc preuoyant que le desir des honneurs mettroit facilement dans les mains de la commune, ce flambeau fatal dont elle auoit si souuent embrasé les Republiques, refuserent d'abord de les admettre à leurs alliences, pour ne luy donner point

l'occasion de faire de ces mariages inégaux, vne matiere d'orgueil & d'insolence. Et parce qu'ils voyoient qu'elle aspiroit aux honneurs & aux charges publiques, pour
Liu-lib.4 luy en faire perdre le desir, ils la déchargeoient des peines que les loix imposoient à ceux qui ne se trouuoeint pas aux essections des Magistras. Par cét artifice, le Peuple demeurant satisfait du droit qu'il auoit d'assister à ces Assemblées, negligeoit le plus souuent de s'y trouuer, pour donner cependant son temps, & son loisir aux soins de la famille. Il luy estoit encore permis de renoncer à tous les honneurs de la Republique, & il le faisoit d'autant plus volontiers qu'ils luy estoient onereux par les grandes charges qui se trouuoient conjointes à la dignité; mais on ne permettoit iamais aux nobles de s'en abstenir, ny de se dépoüiller des marques de la Magistrature.

Communium curarum expertem esse populum. Tac.

La creation des Tribuns, dont on auoit consacré les personnes pour

les rendre inuiolables, fut encore vne inuention pour faire que le Peuple s'imaginant de posseder luy-mesme vne puissance, qui n'estoit donnée qu'à ses seuls defenseurs, ne pensast iamais aux moyens de s'esleuer audessus de sa premiere fortune. Mais parce que cette grande puissance des Tribuns, la plus proche de la Royale, estoit suspecte aux Nobles qui la regardoient comme vn degré pour monter à de plus hautes esperances, on luy opposoit l'authorité d'vn Dictateur qui faisoit cesser les fonctions de tous les autres Magistrats, en esteignoit les lumieres, & seruoit comme de barrieres au débordement de la licence des Tribuns. Ainsi, par ces honnestes & specieuses tromperies, le Peuple qui prend plaisir à se tromper luy mesme, & qui donne souuent le nom de liberté à ce qui fait vne partie de sa seruitude, demeuroit en repos, & n'entreprenoit rien sur le gouuernement des Nobles.

D'ailleurs ceux qui deuoient affermir les fondemens d'vne Democratie, ou conseruer l'egalité dans vn Estat Aristocratique, prenoient garde qu'aucun ne vint à vn tel excez de grandeur, qu'il peut attirer à luy seul toute la puissance publique. Pour cét effet, ils auoient inuenté l'Ostracisme, c'est à dire la peine honorable des hommes eminents, ou le bannissement de ces Illustres Citoyens que l'on contraignoit de se defendre de leur Vertu ainsi que d'vn crime. Comme donc la ruine d'vn grand bastiment vient d'ordinaire de ce que les principales pierres qui en lient tout l'assemblage, se détachent des autres & poussent au delà de leur premier allignement; aussi sembloit-il que ceux qui par leurs hautes & extraordinaires qu'alitez, se haussoient au dessus des autres, n'auroient pas plutost excedé la iuste mesure que doit auoir vn Citoyen, qu'au mesme temps ils entreprendroient de rompre les proportions de cette

Elati supra modum hominis priuati. Liu.

égalité qui eſt le centre du repos,& le lien des Republiques. C'eſt le naturel du Peuples, ce perpetuel ennemy des grands, de s'imaginer que tous ceux qui ſont heureux luy font iniures ; & de là il arriue que dés le moment que quelqu'vn s'eſt acquis vne ſuprême authorité dans les affaires, la confiance qu'il auoit auparauant en luy, degenere en crainte, & l'affection ſe tourne en vne impuiſſante ialouſie. Mais à dire la verité, ce n'eſt pas tant vn mouuement de ſa crainte, qu'vn effet de ſon enuie, qui d'ordinaire ſe rend elle-meſme cette iuſtice que de faire ſa peine & ſon tourment de la felicité, & de la gloire des plus excellents Citoyens. C'eſt ainſi que le Peuple ne regarde iamais que d'vn aſpect oblique, ceux qui par les degrez des Vertus ſont montez aux plus hauts ſieges de l'honneur; Et parce que dans cette eſleuation les diſtances ſe trouuent changées, il arriue de là que les vns croyent reculer pendant que les autres s'a-

uancent. Quoy qu'il en soit, on peut dire que comme c'estoit autresfois vn crime que de loüer la clemence deuant Neron, on se persuadoit aussi que c'estoit vne chose digne de la peine du bannissement, que d'aymer, & de cultiuer la Vertu dans vne Republique deprauée & corrompuë.

Cependant, l'Ostracisme ne laisse pas de trouuer des defenseurs, qui non contens de rappeller la maxime de ce Grec qui disoit qu'on ne deuoit iamais nourrir vn Lyon dans la Ville, où qu'il luy falloit plaire, nous veulent de plus faire accroire qu'Aristote n'a point refusé son approbation à l'vsage de cette peine. Mais cela mesme est vne preuue du peu d'attention qu'ils ont apportée à la lecture d'vn Autheur, qui cache souuent ses beaux sentimens sous l'obscurité des paroles. C'est luy pourtant qui nous a dit en termes bien clairs, que le Citoyen eminent & de vertu heroïque, ne doit pas seulement estre considéré

ſideré comme vn Monarque qui donne des loix à tout vn Peuple, mais qu'il doit auſſi eſtre reconnu comme vn Dieu humain, qui partage ſa felicité & ſa gloire auec les autres Citoyens. C'eſt luy qui nous a fait entendre, qu'encore qu'vn tel Heros ne poſſede pas en effet l'Empire, il en eſt digne neantmoins, & que parmy ceux que la fortune eſleue ſur les Throſnes, il luy eſt plus honorable de meriter vne Couronne que de la porter. C'eſt enfin luy-meſme, qui nous a enſeingné qu'vn homme ſi excellent ne doit pas eſtre conté entre les parties de la Cité, parce qu'il eſt plus grand que toutes les parties enſemble, & qu'il eſt au deſſus des loix, qui ne ſont pas faites pour celuy qui eſt vne loy viuante à ſoy-meſme. Que s'il ſe trouue qu'Ariſtote ait quelquefois admis, & approuué la police qui enuoye en exil ceux qui par leur trop grande puiſſance, ou par leurs immenſes richeſſes s'eſloignent de la forme & de la fin de la Cité, il

" ὥσπερ γὰρ θεὸν ἐν ἀνθρώποις. Polit. lib. 3. c. 9.

& qui portoit les meſmes marques d'iniuſtice que le banniſſement des Grecs. Deſlors qu'vn citoyen né aux grandes choſes, auoit fait apprehender aux autres le retour odieux de la domination des Roys, on luy donnoit à l'inſtát le gouuernemét d'vne Prouince, & par vn employ ſi honorable, on l'eſloignoit de la Ville dans laquelle on craignoit qu'il n'eſtabliſt le ſiege de la Royauté. Que s'il ſe trouuoit que dans cét eſloignement, ſa Vertu qui l'auoit touſiours accompagné, luy euſt acquis dans la Prouince des ſujets volontaires, on ne manquoit iamais à le rappeller, auant que ſa puiſſance euſt ietté de plus profondes racines dans vne terre eſtrangere. Mais afin de donner quelque belle couleur à ce rappel, on luy faiſoit ſçauoir qu'il eſtoit temps qu'il vint recueillir dans la ville le fruict de ſes trauaux, que les couronnes eſtoient preparées, que le Peuple laſſé du retardement de l'effet de ſes vœux, ſouſpiroit

Virum celſi animi in bellum ablegare ſed ciso r... ocar quàquá ſe Germanicus par co tam decori abſtrahi intellige-ret Tacit.

apres ſon retour, & qu'apres tout il deuoit laiſſer de la matiere à la gloire des autres Citoyens. C'eſt donc le deſtin des Eſtats populaires, qu'en quelque ſujet que l'eminence des merites & du pouuoir ſe rencontre, elle ſe monſtre tellement oppoſée à l'égalité de laquelle le Peuple eſt ſi ialoux, que Caton meſme ſouſtenoit qu'vne Ville ne ſe pouuoit dire libre, en laquelle le Magiſtrat reſpectoit & craignoit vn particulier: Ainſi quād la valeur, ou l'eloquence eſtoient montées au comble de leur perfection, comme elles pouuoient s'acquerir vn Empire ſoit par la force, ſoit par la perſuaſion, elles deuenoient ſuſpectes à la liberté des Citoyens, & celles qui auoient ſceu ſi glorieuſement defendre la vie & la fortune des autres, ne ſçauoient elles-meſmes ſe defendre de la peine du banniſſement qu'on leur faiſoit ſouffrir en la perſonne d'vn Ciceron, & d'vn Camille. Il eſt vray qu'on ne pouuoit pas

dire que ce fuſt vn banniſſement, quand ces hommes illuſtres ſortant de la Ville, ne laiſſoient rien apres eux de tout ce qui leur eſtoit propre, puis que leurs merites les ſuiuoient, & que Rome ne voyoit aucun Citoyen qui ne fuſt plus honteux, & plus confus que les bannis. A confeſſer la verité, ce n'eſtoit pas vn Romain, mais la Vertu meſme qui ſortit de Rome, quand Scipion, c'eſt à dire le Triomphateur de l'Eſpagne & de l'Afrique, s'exila luy-meſme pour ſe dérober à l'enuie, & pour donner le loiſir aux autres de reſpirer, & de reuenir de l'ébloüiſſement qui leur eſtoit cauſé par le grand éclat de ſa gloire.

Or pour faire qu'vne puiſſance ſi iniuſte & ſi déreglée vint doucement, & inſenſiblement à tomber de la main du Peuple, les grands de la Cité luy accorderent par vne raiſon d'Eſtat, la liberté des denonciations & des accuſations deuant les Magiſtrats; Mais toutesfois auec cette moderation, qu'il ne ſeroit

point indistinctement permis au moindre de la lie du peuple, d'accuser ces hommes illustres dont la reputation comme vn Thresor public, auoit esté mise sous la protection des loix de la Cité. Au cõtraire, s'il arriuoit que celuy qui estoit tout enuironné des rayons de l'honneur qu'il auoit acquis dans les grandes charges, eust accusé deuant le Preteur quelque Plebeien, & que, par exemple, Scipion eust denoncé vn Auidius, celuy cy estoit renuoyé absous par cette seule raison que son Accusateur estoit entré triomphant de la Ville, & qu'il estoit monté à vn tel excez de puissance, que pouuant tenter l'integrité des Iuges, elle deuoit valoir pour vne pleine iustification. En cette sorte, quoy qu'il semblast qu'il y eust dans la Republique beaucoup de seuerité pour les vns ; & beaucoup de liberté pour les autres; si est-ce qu'à bien iuger des choses, c'estoit plustost vne seuerité libre pour les Nobles, & vne seuere liberté pour le

Peuple. La crainte que les premiers auoient de ſe voir accuſez, ſans que la ſplendeur de la naiſſance, ny la gloire, de leurs actions les en peuſt exempter, les retenoit dans la moderation de leur pouuoir ; & les autres ioüiſſoient d'vn doux & agreable repos, dans la creance qu'ils auoient de poſſeder ce qu'en effet ils ne poſſedoient pas.

L'vſage des Colonies fut encore vn ſecret de la domination, inuenté par les Nobles, non pas tant pour eſtendre le nom Romain, ny pour aſſeurer les frontieres de l'Empire, que pour affoiblir la trop grande puiſſance du Peuple, pour l'eſloigner adroitement de l'adminiſtration de la Republique, & pour luy dérober ſe ſentiment de ſa ſeruitude par vne image de grandeur, & de liberté. Pour cét effet, quand la Ville éprouuoit les ſymptomes qui naiſſent d'vne trop grande plenitude, quand le ſang boüillant dās ſes veines n'y pouuoit plus eſtre

Non tām ad hoſtes in officio contirē-dos. quām ad frangen-dam peblis rem Liu. lib.10.

retenu ſans danger, & qu'elle tomboit en langueur par l'excez de ſes forces, on auoit accouſtumé de la ſoulager par de diuerſes Colonies, ou peuplades qu'on eſtabliſſoit dans les Prouinces, à la façon des Abeilles qui dechargent leurs ruchés par les eſſeins qu'elles enuoyent au dehors. Les auantages & les accroiſſemens de grandeur qui reuenoient à la Republique de ce ſecret d'Eſtat, ont eſté iugés de telle importance par de celebres Politiques, qu'ils ſe ſont efforcez de faire connoiſtre aux Souuerains combien il leur ſeroit vtile d'en renouueller l'vſage, au lieu des forteresses dont ils ont accouſtumé d'aſſeurer leurs Conqueſtes. Les raiſons de ce conſeil qu'ils donnent, ſont qu'il y a plus de ſeureté, & moins de deſpence à eſtablir des Colonies, qu'elles ſont plus propres à peupler les païs, & à cultiuer les terres deſertes, & qu'elles ont auſſi plus de force pour retenir les Peuples ſubiuguez, pour arreſter les courſes &

les progrez des ennemis. Mais certes, quoy qu'ils puiſſent dire, on deſcouure de grands inconueniens dans les ſuites de ce conſeil, quand on conſidere que les Colonies ne ſont pas ſeulement des partages de la Ville dont elles ſont extraites, mais qu'elles en ſont auſſi les filles, qui ſe reſſouuenant de la Nobleſſe de leur extraction, & de la douceur de leur païs natal ne regardẽt d'ordinaire les lieux de leur tranſlation, que comme autant de ſieges de la ſeruitude qui leur eſt impoſée. C'eſt de là, que de filles qu'elles eſtoient par le priuilege de leur naiſſance, elles deuiennent ennemies de leur mere par la contrainte d'vne demeure, qui les eſloigne de l'air qu'elles ont premierement aymé & reſpiré. Ceux de Cremone & de Plaiſance ſe reuolterent contre les Romains, dans la creance qu'ils eurent que les Colonies les arrachant du ſein de leur Mere-Cité, eſtouffoient dans leur cœur la plus douce flâme que la Nature y eut allumée. Il eſt

vray qu'elles accroissent la grandeur de l'Empire, &c. qu'il en est des peuples comme des plantes qui ne peuuent pas bien s'esleuer en vn lieu serré; mais quand elles sont esloignées, cét amour qu'elles auoient auparauant pour leur patrie, se refroidit, & perd enfin toute la chaleur naturelle dont elles estoient animées. On peut adiouster à cela, qu'elles sont sans comparaison plus difficiles à establir, & de plus grande dépense, que les forteresses, ainsi qu'Auguste & Tibere le reconnurent, lors qu'ils furent contraints d'entretenir deux Legions en Afrique, trois en Espagne, & huict dans les Gaules, qui toutes ne seruoient qu'à remplir les Colonies, ou à couurir de leurs armes les sujets de l'Empire. Que s'il se rencontroit qu'elles fussent transportées en des païs fort esloignés, on ne les pourroit maintenir, ny secourir que difficilement contre les entreprises des voisins; outre qu'elles diminueroient le

nombre des ſujets, partageroient les forces de l'Eſtat, & enfin rompроient les liens de leur obeïſſance. Mais nonobſtant toutes ces raiſons, s'il ſe trouuoit que le Peuple fuſt ſi nombreux, & ſi plein de factions qu'il ne peuſt eſtre retenu ; Alors, l'vſage des Colonies pourroit eſtre commodément r'appellé, pourueu toutesfois que ce fuſt auec les conditiõs que les Portugais y ont aportées, quand ils ont comme incorporé en leur Eſtat les Colonies de Cẽta, de Tanger, & de Mellila. On s'en peut encore ſeruir pour moderer l'opiniaſtre ferocité d'vn Peuple indomptable, ce qui reüſſit heureuſement à l'Empereur Auguſte quand il transfera les Sueues & les Sicambres, & à Charlemagne quand apres trente ans de guerre, il cõtregnit enfin les Saxons de changer de Climat, & d'aller receuoir ſous vn autre ciel, de plus benignes influences.

Or comme le Peuple ſe laiſſe encore plus facilement gaigner par les yeux, ce ne fut pas vn des

moindres ſecrets de la domination, que de luy propoſer l'objet agreable & attrayant des jeux publics, & des ſpectacles. Pendant qu'il eſtoit occupé à regarder auec des yeux auides les repreſentations du Theatre, les chaſſes de l'Amphitheatre, les tournois du Cirque, la põpe des Triomphes, & les Caroſels inſtituez à l'honneur de ſes Dieux, il perdoit l'occaſion & le deſir tout enſemble de faire des tumultes dans la ville, & ſon humeur ſeditieuſe s'écouloit toute dans l'ardeur des factions qui ſe formoiẽt ſur les liurées & ſur les couleurs des partis. C'eſt ainſi, qu'il faiſoit ſa plus grande ioye de cela meſme qui deuoit eſtre la matiere de ſa douleur „ s'il eut conſideré que tous ces voluptueux ſpectacles où ſe déployoit la magnificence Romaine, eſtoient en effet autant d'attraits & d'allechemens, ou pour mieux dire, n'eſtoient que le prix de ſa ſeruitude, & les inſtrumens de la Tyrannie. Les combats meſme

Id apud imperitos humanitas vocabatur cùm pars ſeruitutis eſſet. Tacit.

des Gladiateurs, c'eſt à dire ces homicides publics, qui en leur premiere inſtitution, n'eſtoient que des ſupplices dont on puniſſoit les ennemis captifs, ou des honneurs funebres decernez aux Ombres de ceux, de la mort deſquels on ſe conſoloit par la mort des hommes; furent depuis conuertis en Art & en jeux, & ſeruirent de ſanglants paſſe-temps à vn Peuple qui ſans cét objet de volupté inhumaine, euſt volontiers reſpandu le ſang des Citoyens. En cette ſorte, on l'entretenoit pour l'empeſcher de prendre garde aux entrepriſes du Senat & des Nobles; & parce qu'au commencement les Theatres dont l'on voyoit ces diuertiſſemens, eſtoient faits ſur le champ, & ne duroiét pas plus long-temps que les ſpectacles meſmes, Pompée fut le premier qui en fit dreſſer de ſtables & de permanens, & les ſieges qu'il y adiouſta furent comme autant de Throſnes de l'oyſiueté qui d'ordinaire accompagne la ſeruitude. Certes,

Quanto maiore libertatis imagine tegebantur, tanto eruptura ad infenſius ſeruitium. Tacit.

Expeditibus Caesar plebem sic occupatam esse. Maecenas apud Dion. Ciuile videbatur miscere voluptatibus vulgi. Tac.

Auguste qui connoissoit bien quels estoient les effets de ce secret de la domination, ne croyoit pas deroger à sa grandeur quand il se faisoit spectateur de ces exercices, quand il inuitoit les autres à se trouuer sur les Theatres, quand il mesloit sa voix aux applaudissemens du Peuple, & qu'il partageoit ainsi auec luy les priuileges de la liberté. Comme il possedoit la science du gouuernement, il n'ignoroit pas aussi que les soldats se gagnent par les largesses, le menu Peuple par l'abondance des commoditez, & les Grands par les honneurs, mais que tous ensemble sont retenus par l'agreable douceur d'vn loisir qui est accompagné de plusieurs diuertissemens.

Ce n'estoit pas assez d'auoir ainsi gagné le Peuple par les yeux & par les oreilles ; il le falloit encore desarmer, & par vn artifice caché luy oster doucement les instrumens de sa fureur, & les moyens d'en-

treprendre sur la conduite de la Republique. C'estoit pour cela qu'on ne l'obligeoit point à se fournir d'armes, ny à cultiuer l'Art qui apprend à s'en bien seruir; Au lieu que les Nobles, outre la peine des loix de police, estoient flaistris par les Censeurs d'vne honteuse marque, autant de fois qu'ils se trouuoient sans armes, ou qu'au milieu mesme de la Paix, ils negligeoient les exercices de la guerre. En cette sorte, ceux-cy fauorisez du pretexte des commendemens de la loy & du Magistrat, estoient tousiours prests, & en estat d'authoriser leurs resolutions par la force, & mesme de faire ceder la Iustice à la violence, pendant que l'autre se repaissant d'vne image vaine de liberté, ne tenoit conte d'accomplir ce dont il se croyoit exempt par vn singulier priuilege.

Mais dequoy eust-il serui à la seureté publique de desarmer le Peuple, si cependant il eust esté au pouuoir des Nobles de partager entre eux l'Estat comme vne proye of-

ferte à leur ambition? Pour deſtourner donc ce peril, on ne craignoit point de mettre en vſage ce ſecret conſeil de Caton, qui alloit à diuiſer leurs forces en diuiſāt leurs intereſts, leurs eſprits, & leurs affections. Ce cōſeil d'abord ſembleroit tenir de la Tyrannie, ſi on ne ſçauoit point que ce ne fuſt nullement la diuiſion, mais plutoſt l'vnion de Pompée, de Ceſar, & de Craſſus, qui ietta la Republique dans les derniers malheurs, & enfin l'enſeuelit ſous la grandeur de ſes propres ruines. En la ſcience des Eſtats comme en celle des Mathematiques, tout ce qui fait mouuoir les autres demeure neceſſairement en repos; & ſi d'autre part, les cieux n'auoient point de mouuemens contraires, l'Vniuers ne ioüiroit pas de cette paix eternelle qui lie toutes ſes parties, qui anime leur commerce, & qui les conſerue dans leur premiere perfection. Ce qui ſe fait dans le gouuernement vniuerſel du Monde, ſe fait auſſi dans la conduite des Empires,

Tu ca uſa malorum facta tribus dominis communis Roma. Lucan.

& il ſemble que le Legiſlateur de Sparte l'auoit bien reconnu, quand il meſla ſubtilement dans la police de cette Republique l'ambition & a ialouſie comme autant d'aiguillons de la Vertu, & de la gloire. Il faut neantmoins reconnoiſtre que la force de ce ſecret s'employe bien mieux ſur les ennemis, & pour faire que ceux qui ne nous peuuent pas aymer, ſe haïſſent eux-meſmes, & ſoient abandonnez à leurs diſſenſions domeſtiques.

Cependant entre les ſecrets de l'Empire, qui ſont communs à toutes les eſpeces de gouuernement, il n'en eſt point de plus loüable que celuy qui ordonnoit que la ieuneſſe fuſt inſtituée ſous vne diſcipline qui eut la force d'accommoder ſes mœurs à la forme de l'Eſtat, dans lequel elle eſtoit née auec cette condition ſous-entenduë, qu'elle luy payeroit vn iour le prix de ſa naiſſance. Si donc il arriuoit que le ſort luy euſt aſſiegé vne Democratie, on prenoit le ſoin de l'eſleuer,

& de le nourrir dans l'amour de la liberté ; Et si elle estoit destinée à viure sous les loix d'vn Estat Aristocratique, la puissance publique luy estoit proposée comme vn objet digne de ses desirs, & de ses hautes esperances. Mais si la fortune plus fauorable l'auoit fait naistre dans vne Monarchie, alors on s'estudioit à tourner ses inclinations, & à dresser ses premiers mouuemens à la Vertu & à la sagesse ciuile ; car il seroit mal-aisé de resoudre qu'est-ce qui contribuë dauantage à la perfection de la vie politiquè, ou l'heureuse naissance, ou la bonne institution. En effet, Aristote nous apprend que la monstre & l'image de toute la vie de lh'ôme, reluit dans ses commencemens, & il est probable que ce fut par son conseil qu'Alexandre fit esleuer à la Macedonienne trente mille ieunes Persans; & qu'à son exemple les Romains establirent des seminaires dans les Prouinces esloignées, sous ce pretexte de vouloir polir & ciuiliser

les Peuples barbares. Il y en a mesme qui ont esté persuadez que Brutus ne fit mourir ses enfans, que pour auoir esté nourris sous la Royauté, ou ils auoient pris vne teinture de mœurs, & contracté des habitudes qui estoient contraires à la liberté qu'il vouloit establir. Mais entre tous les Peuples qui ont esté poussez du desir de s'esleuer au dessus des autres, les Spartiates s'acquirent la gloire d'auoir mieux sceu l'Art de façonner, & de preparer la ieunesse à la police, aux loix, & aux coustumes d'vne parfaite Republique. Ils vouloient que ses yeux mesmes fussent serieux, que ses querelles les plus innocentes portassent quelque image des combats qu'elle deuoit vn iour entreprendre, & qu'enfin toutes ses actions fussent autant d'essais, & comme des preludes des belles choses dont elle estoit redeuable à sa patrie tant pour le tribut de sa naissance, que pour le prix de son institution. A dire le vray, les bonnes mœurs

ne naiſſent pas auec nous, quoy que Platon nous ait pû dire, & bien que la Nature en donne les ſemences, elles demeureroient neantmoins cachées dans leur centre, ſi on ne les cultiuoit point par l'art,& par le ſoin de ceux qui gouuernent dans les Eſtats. Les loix meſmes, quelque ſaintes qu'elles puiſſent eſtre, & quelque conſentement que les Princes y apportent, n'auroient point leur legitime vſage,ſi l'education & les exercices de la ieuneſſe ne ſe raportoient pas à la forme du gouuerne ment.

Outre cela, les Romains par vn autre ſecret d'Eſtat qui leur eſtoit particulier,auoient accuſtumé d'introduire dans tous les lieux de leur conqueſte, l'vſage & le commerce de leur langue, en laquelle reſidoit vne partie de la Majeſté de l'Empire, & qu'ils conſideroient comme l'inſtrument de la domination, & l'Arbitre du commendement ſouuerain.Ils l'eſtendoient au loin par l'inuention des Colonies; & le ſoin

qu'ils auoient de la mettre en honneur parmy les Nations eſtrangeres, n'eſtoit pas moindre que celuy qu'ils prenoient pour les aſſuiettir. Ce fut en cela que la fortune ſeconda ſi heureuſement le deſſein de ce premier Peuple du Monde, que comme il auoit ſubiugué tous les autres Peuples, il ſe ſurmonta ſoy-meſme par l'eſtenduë de ſa langue, & par le grand nombre des ſujets libres & volontaires qu'elle fit entrer ſous ſa domination. On ſçait que la langue des perſes, des Medes, & des Aſſyriens, n'arriua iamais iuſques aux dernieres bornes de leurs Eſtats ; Et cependant celle des Romais, victorieuſe dans toutes les parties du Monde a donné des loix aux Peuples meſmes qui n'ont peu ſouffrir celles de leur Empire. C'eſt ſans doute qu'ils croyoient s'acquerir la vraye liberté dans vne ſi heureuſe ſujetion, & ils faiſoient eſtat que s'il y auoit de la honte à ployer ſous les armes qui menaçoient leur vie, leurs biens, &

leur fortune, il y auoit auſſi de la gloire à ſe ſouſmettre à vne langue qui leur ouuroit le chemin à l'immortalité, qui leur monſtroit des Threſors incorruptibles, & qui rendoit leur ſocieté ciuile plus agreable & plus éclairée. Apres cela, il ne ſe faut pas eſtonner ſi ces Vainqueurs des Nations en eſtoient ſi ialoux, qu'ils ne reſpondirent iamais aux Grecs qu'en Latin, & qu'autant de fois que leurs Ambaſſadeurs vinrent à Rome, ils les obligerent de parler en la langue de l'Empire, ou de s'en retourner ſans eſtre oüis dans le Senat. Ce n'eſtoit pas qu'ils ne connuſſent bien l'elegance, les graces, la politeſſe, & les richeſſes de la langue Grecque; mais ils n'eſtimoient pas qu'il fuſt bien-ſeant de ſouſmettre à ſes attraits la grauité Romaine, & la Majeſté de la Republique. Ils ſe ſouuenoient qu'Alexandre auoit blaſmé le premier de ſes Capitaines de ce qu'il s'eſtoit ſerui de la langue des Perſes; & la paſſion qu'ils auoient

pour la pureté de la leur, monta à cét excez, qu'encore que leurs Empereurs peussent facilement accorder le droit de bourgeoisie à vn homme barbare, il ne leur estoit pas permis de le donner à vn mot barbare, ny de le naturaliser, ou l'adopter en la Cité.

Enfin, quand ny la prudence des Legislateurs, ny l'authorité des Magistrats, ny la majesté de la Republique ne peurent plus retenir le Peuple dans l'obeyssance, on commença deslors d'adiouster aux remedes des loix impuissantes, la force de la Religion. Comme l'amour de l'Estat estoit sorty du cœur des Citoyens, & qu'il estoit necessaire d'y faire entrer la crainte, ceux qui auoient plus de part au gouuernement, iugerent qu'il n'en estoit point de plus naturelle, ny qui fit de plus fortes & de plus durables impressions dans l'esprit du Peuple, que celle qui venoit du respect & de la reuerence qu'il auoit pour ses Dieux. Les

Romains se persuadoient que Scipion ne montoit au Capitole, que pour receuoir de la bouche d'Apollon, les conseils necessaires au salut de la Republique; Et les Espagnols croyoient estre conduits par quelque Dieu, quand ils voyoient Sertorius auec sa Bische. De cette creance du Peuple vinrent les Augures, les Auspices, les diuerses ceremonies qui estoient comme des paroles visibles, les simulachres de Pallas, & ces Boucliers sacrez que l'on cachoit auec tant de soin, & qu'on faisoit passer pour autant de gages de la durée de la Republique. Tel fut l'artifice de Numa second Fondateur de Rome, quand pour adoucir l'humeur farouche & sauuage d'vn nouueau Peuple, il fit de la superstition la plus illicite, c'est à dire, des prestiges de la Magie, vn secret & vn Art qu'il laissa dans vn liure, & qui fut par ses ordres enseuely auec luy dans vn mesme Tombeau. Mais comme par succession de temps, la

curiosité

curiosité des hommes, qui ne pardonnè point aux cendres des morts, eut déterré ce depost d'illusions & & de fraudes, le Senat iugea qu'il estoit du bien de l'Estat de le faire brusler deuant les yeux de tout le Peuple. Ce n'estoit pas qu'en cét exemple public, il luy voulut oster les occasions de s'addonner aux Arts defendus, mais il pretendoit seulement luy dérober la connoissance des tromperies, dont on se seruoit pour le tenir dans la sujetion, & pour luy faire aymer les chaines de la seruitude.

Voilà les principaux secrets des Estats populaires, & il ne reste plus qu'à découurir ceux que les Princes ont mis en vsage dans le gouuernement des Monarchies. Si la recherche en est plus difficile, c'est parce qu'Aristote ne nous en a rien laissé dans ses escrits de Politique, quoy qu'ils ne luy fussent pas moins connus que les autres secrets des Republiques; car qu'est-ce qu'il y pourroit auoir en la Philosophie

Consilii atque artes Imperatorii. Cic. & Liu. Arcana dominatio. nio regi. propugnacula maiestatis.

naturelle, ou en la ciuile, qui ait échapé à sa connoissance ? Ce n'est donc pas sans dessein qu'il les a couuers de son silence, soit qu'il n'ait pas voulu reueler les secrets de l'Empire d'Alexandre son Disciple & son Roy, soit pour ne rendre pas commune la science royale qu'il se reseruoit, soit que les obseruations qu'il en auoit faites, nous ayent esté rauies par l'injure du temps, ou par la malice des hommes. Toutesfois, nous auons dequoy nous consoler en quelque sorte de cette perte incomparable, par les iudicieuses remarques dont Tacite, ce Thucidide Romain a parsemé & enrichi ses Annales, & son histoire.

Premierement, il nous apprend que les Princes qui ont voulu donner de fermes fondemens à leur Empire naissant, & transmettre à leurs successeurs vne puissance durable, ont creu que c'estoit vn secret d'Estat de ne passer iamais d'vne extremité à l'autre, en changeant tout d'vn

coup la forme du gouuernement. A confeſſer la verité, le changement de viure au corps, ou des habitudes en l'Ame, n'eſt point ſi dangereux que celuy des mœurs des ſujets dans vn Eſtat, encore qu'il tende en vne meilleure & plus parfaite forme de police. La Nature meſme à qui tout mouuement precipité fait violence, n'a pas accouſtumé de ioindre front à front les ſubſtances dont les qualitez ſont contraires; mais par vne liaiſon qui tient des vnes & des autres, elle ſe rend mediatrice de leur paix, & arbitre de leur commerce. Enfin, les bons politiques comme les bons Muſiciens, ne paſſent iamais d'vne diſſonance à vne conſonance ſans vn milieu qui forme l'harmonie ciuile, & modere les mouuemens & les ſaillies des Peuples, qui pourroient rompre le concert qui fait ſubſiſter les Eſtats. C'eſt pour cela qu'on auoit donné au Dictateur Romain vne puiſſance moyenne entre l'Eſtat populaire & le royal;

& que le Tribunat estoit consideré par les premiers Cesars, comme vn passage & vn degré pour monter à l'Empire. Ils sçauoient bien aussi que la nouueauté de tous les establissemens estoit tellement suspecte au Peuple, qu'apres le bannissement des Tarquins, ceux qui estoient accoustumez aux loix de la Monarchie, & qui auoient veu la pompe & la splendeur de leurs Roys, ne pouuoient pas souffrir le changement qui s'estoit fait de la seruitude à leur liberté. De là nous apprenons la raison pour laquelle Auguste s'abstint du nom de Roy, odieux aux Romains, pour prendre le modeste titre de Prince, auquel il adiousta ceux de Conseul & de Tribun, afin d'estre tousiours Maistre du Peuple par cette image de sa premiere liberté. Tibere marchant sur les traces de son Predecesseur, n'entreprenoit rien au commencement que par l'authorité des Consuls, & quand il faisoit quelque changement, il reuestoit

touſiours la nouueauté qu'il introduiſoit, des anciens noms auſquels le Peuple eſtoit accouſtumé. Certes, comme les conuerſions des Aſtres ſur le retour des ſaiſons, ne ſe font point ſans tonnerres & ſans tempeſtes; on ne change point auſſi la forme du gouuernement, qu'il ne s'eſleue des orages ciuils qui agitent l'Eſtat, & qui ſouuent le precipitent dans les derniers malheurs;

Apres cette obſeruation, Tacite en fait vne autre, quand il dit que Galba n'eut pas plutoſt pris dans l'Eſpagne les ornemens Imperiaux, que le ſecret de l'Empire fut reuelé en ce qu'on reconnut qu'vn Prince pouuoit eſtre crée, & declaré ailleurs qu'à Rome. La Religion auoit auparauant caché ce myſtere politique, & la creance du Vulgaire eſtoit que comme cette ſuperbe ville ſe vantoit d'eſtre le ſiege fixe de la fortune de l'Eſtat, qui auoit laiſſé des gages de ſa conſtance dans le Capitole; Auſſi auoit-

Euulgatio Imperij arcano poſſe Principē alibi quàm Romæ fieri Tacit.

elle seule le droit & le pouuoir de ceindre d'vn Diadême la teste des Cesars. Il n'estoit pas mesme permis de nommer vn Consul hors de son enceinte, & de là vint que Galba refusa d'abord le Titre d'Empereur, & se contenta de prendre celuy de Lieutenant general du Senat, iugeant luy-mesme que les legions qui residoient dans les Prouinces, n'auoient pas le pouuoir de donner vn Chef & vn Maistre non seulement à Rome, mais presque à tout l'Vniuers. C'estoit, à dire le Vray, vne espece de seruitude que de renfermer dans les murs d'vne seule Ville le bon-heur de celuy que les soldats, Arbitres perpetuels de l'Empire, pouuoient en tous lieux esleuer sur leurs boucliers, pour de là le porter sur le Thrône; mais d'autre part, c'estoit comme vne ombre de la liberté du peuple, quand on luy laissoit croire que ses suffrages estoient necessaires en l'essection d'vn Empereur. Il se confirmoit d'autant plus en

Consul auspicato extra Romam fieri non potuit. Liu.

cette creance, qu'il n'ignoroit pas que ce n'estoit qu'à Rome, la Maistresse des armes & la Tutrice de la Paix, qu'on pouuoit declarer la guerre aux Peuples estrangers, ou contracter des Alliances auec eux. C'estoit peut-estre pour cela, que par vn autre secret d'Estat, les Empereurs n'abandonnoient cette Ville que rarement, ou pour des occasions tres importantes; Auguste y demeura dix ans sans en sortir; & quelque conseil qu'on peut donner à Tibere, pour le faire passer en Illyrie & de là dans la Pannonie, il se tint à Rome qui donnoit le mouuement à toutes les Prouinces, & à laquelle comme au centre de l'Empire, se rendoient & se raportoient toutes les affaires du monde.

Fixum Tiberio fuit non amittere caput rerum, Tac.

Il y auoit encore vn autre secret de l'Empire, dont enfin Auguste fit vne loy, par laquelle le gouuernement de l'Egypte qu'on auoit autresfois refusé à Cesar, fut interdit aux Senateurs, à qui mesme il estoit defendu d'entrer dans la Ville d'A-

lexandrie. Si on recherche les raisons de cette loy mysterieuse, on iugera que ce grand Prince auoit consideré que cette Prouince fertile en bleds & en richesses naturelles, estoit le magazin & comme l'vne des mammelles de Rome; Que la Nature auoit si bien fortifié sa Ville capitale, que son abord se mõstroit de tous costez inaccessible; qu'elle estoit la clef de la Terre & de la Mer, & au reste si feconde & si ingenieuse en toute sorte de delices, qu'il y auoit lieu de craindre qu'elles de passassent comme par contagion, dans les mœurs des Romains. Outre cela, ce Peuple d'Egypte estoit leger, remuant, factieux, & si subtil en inuentions, qu'il se vantoit d'auoir trouué l'Art, qui fait en peu de temps ce que le Soleil n'acheue qu'apres plusieurs siecles dans le sein de la Terre. Auguste donc faisant reflexion sur toutes ces choses, & venant à considerer que quelque puissant Gouuerneur de cette Prouince pourroit vn iour affermer

Ægyptũ aditu difficilẽ, annona fœcun. dam, superstitione ac lasciuia discordẽ demi retinere, &c. Tac. hist. 1 4

l'Italie par la defense de la traitte des bleds, ordonna que le gouuernement n'en seroit iamais commis à aucun des Senateurs, dont plusieurs surpassoient les Roys mesmes en opulence & en authorité. Ce fut donc le partage des seuls Cheualiers Romains, mais auec cette condition qu'ils ne mettroient iamais le pied dans la Ville d'Alexandrie en qualité de Gouuerneurs; En vn mot, les Empereurs en estoient si ialoux, que ce fut vn crime d'Estat à Germanicus mesme, de s'estre laissé toucher du desir de voir parmy les autres fameuses antiquitez de l'Egypte, ce superbe monument de la magnificence d'Alexandre, dont il portoit le nom. Cependant, Alexandre pour s'asseurer de ce Royaume, l'auoit diuisé en plusieurs Prefectures; mais Auguste l'ayant reduit en forme de Prouince, ne luy donna qu'vn seul Gouuerneur, dans la creance qu'il auoit que l'emulation, & la ialousie de plusieurs Gouuerneurs partageoit la Prouince

Ne fame vrgeret Italiam. Tacit.

Suet. in Tiber.

Tutum sibi non existimans vnius Imperio totam Ægyptũ credi. Arrin.

qu'vn ſeul tenoit vnie ſous les loix du deuoir, & de la parfaite obeiſſance. Toutesfois, vn ſeul Gouuerneur peut auec plus de facilité former vn party que pluſieurs, & Rome meſme vit vn Cheualier qui en faueur de Veſpaſien, ſouſleua toute l'Egypte contre Vitellius qui alors poſſedoit l'Empire, & la puiſſance des Ceſars. C'eſt ce qui dans tous les ſiecles a partagé les eſprits ſur ces deux diuers conſeils d'Alexandre & d'Auguſte, ſans que l'on ait encore adiugé le prix de la prudence politique ny à l'vn, ny à l'autre de ces illuſtres concurrens.

Veſpaſianus inuaſurus Imperiũ, claustra Aegypti obtinuit. Tacit.

C'eſtoit par là meſme raiſon d'Eſtat, qu'on auoit accouſtumé de prendre les Prefets du Pretoire du rang des Iuriſconſultes, & non pas du nombre de ceux qui faiſant profeſſion des armes, pouuoient plus facilement abuſer d'vne puiſſance qui n'eſtoit pas beaucoup eſloignée de l'abſolue. Quand encore la loy Romaine ne permettoit pas que ce

luy qui venoit de se dépoüiller des ornemens du Consulat, fust pourueu du gouuernement d'vne Prouince qu'apres l'espace de cinq ans, c'estoit afin qu'en luy donnant le temps de reprendre les modestes pensées de sa premiere fortune ; il perdist cét orgueil & ces hautes esperances qu'il auoit conceuës dans l'exercice de la plus éclatante dignité de la Republique.

Ce n'est pas tout, car on mettoit aussi entre les secrets de l'Empire, les defẽses qu'on faisoit aux Grands de rechercher la faueur du Peuple, ou l'affection des soldats par les largesses, par les somptueuses depenses, & par les persuasions. Dans la vigueur de la liberté, on fit à Rome vn exemple public de celuy qui proposa la loy du partage des chãps entre les Citoyens du dernier ordre, parce qu'il sembloit se frayer par là le chemin à la Tyrannie. On n'épargna pas mesme le glorieux Liberateur de Iupiter Capitolin, puis que pour auoir acquité les

deptes de plusieurs Romains, il fut precipité du haut du Rocher qu'il auoit defendu auec tant de valeur contre les assauts des Gaulois ; C'est ainsi que sous la domination des Empereurs, la liberalité, la magnificence, & generalement toutes les façons populaires furent prises pour des crimes d'Estat, iusques là que les grands n'osoient aller dans les armées, ny mesme y enuoyer des lettres, parce qu'on les faisoit passer pour vne marque de l'vsurpation de l'Empire. Marcher sans suite dans la Ville, visiter les soldats au Camp, manier leurs blessures, leur parler du haut d'vn Tribunal fait de gazon, les appeller par leurs noms, entretenir les vns d'esperances, & les autres de presens, c'estoit auoir entrepris sur la Majesté du Prince, c'estoit vn attentat qui ne trouuoit point de pardon. Apres cela, il ne faut ny demander pourquoy Tibere ne souffrit iamais que les Tribuns fissent la dépense des jeux publics, ny s'estonner si

Si priuatus esset, cur publicè loqueretur Tacit. Literas ad exercitus tanquam accepto principatu misisse.

Germanicus fut en peine de se defendre de ce qu'il marchoit à pied, teste nuë, & sans Gardes, puis que Seneque mesme fut accusé de s'estre serui de son eloquence comme d'vn instrument tres-propre à flefchir le cœur des Citoyens. Quoy qu'il en soit, & quelques marques de Tyrannie qu'il y puisse auoir dans ces ialousies des Princes, il est certain que d'ordinaire la liberalité, la magnificence, & la douceur, sont les compagnes de l'ambition, & que toutes les Vertus sont aussi dangereuses que les vices mesmes, dans l'esprit des grands qui aspirent à la puissance souueraine.

Sine milite incedere, infectus, &c. Tac.

Or comme il estoit necessaire de preuenir ceux qui de ces façons populaires, se pouuoient faire vn degré à l'Empire; Aussi falloit-il empescher qu'aucun General d'armée s'attribuast l'honneur des Victoires, & des heureux succez des entreprises difficiles. Ce que sont à Dieu les causes secondes, les mains des sujets le sont au Prince, à la bonne

fortune duquel ils doiuent tousiours raporter tout ce qu'ils executent de plus glorieux dans les armes, sans iamais partager auec leur Maistre l'honorable prix des Triomphes. C'est ce que fit Germanicus, quand apres tant de victoires remportées, il parla magnifiquement de Tibere, & de la dépoüille des Allemans, dressa vn Trophée sous son nom, sans y adiouster le sien, comme s'il n'eust point eu de part aux conquestes dont il s'estoit luy-mesme couronné. Cette loüable abstinence a fait vne des plus belles parties de la loüange d'Agricola, & on nous dit encore que Mecænas sceut si modestement deferer tous les bons euenemens au seul bon-heur d'Auguste, qu'il se contentoit de meriter les honneurs du Triomphe, sans toutesfois les accepter. Il est vray que l'enuie de quelques escriuains, leur a fait dire que Seneque auoit conceu des esperances si hautes & si ambitieuses, qu'elles auoient esté suspectes à Neron, qui

Germanicus debellatis inter Rhenum Albimque nationibus congeriẽ armorũ struxit de se nihil addidit metu inuidiæ. Tacit.

Nec Agrippa vnquam in suam famam exultauit gestis ad authorem vt minister fortunam suam referebat. Id.

ne pouuoit souffrir qu'il s'attribuast l'honneur qui deuoit estre répandu sur son chef. Mais certes, les écrits de ce grand homme, qui sont comme vne image de sa vie, nous font mieux iuger de sa moderation, & de cette innocence de ses mœurs, qui ne pouuoit se reconcilier auec l'Ambition. Il sçauoit trop bien que les Princes n'ont pas moins de ialousies pour leur gloire que pour leur Couronne, & qu'ils croyent facilement que l'honneur & la reputation que leurs Ministres s'acquierent, vont à la diminution de l'estime qu'ils veulent qu'on fasse de leur prudence, & de leur conduite dans le gouuernement,

Ils ne sont pas moins ialoux des affaires de la Paix que de celles de la guerre, dont ils se reseruent la derniere connoissance, de crainte qu'en la communiquant à d'autres, ils ne viennent à eneruer les forces de la Principauté. Quand Tibere par des paroles plus magnifiques

que veritables, eut fait entendre au Senat quil desiroit partager auec luy tous les soins du gouuernement, & que par vne liberté Romaine, vn Senateur luy eut demandé qu'elle part il y vouloit prendre, l'Historien nous apprend qu'vne si hardie demande auoit ouuert & reuelé le secret de l'Empire. Il s'explique quand il dit qu'on tenoit à Rome, "que la Republique n'ayant qu'vn corps, il ne faloit qu'vn esprit pour la gouuerner, & que la raison d'Estat demandoit qu'aux affaires importantes, l'authorité qui se trouuoit dispersée par les membres, fust rappellée & reünie en la personne du Prince, auec d'autant plus de raison, que le compte de l'Empire n'estoit iamais bon, s'il n'estoit rendu à vn seul.

Ne quis vellera sacro lemuricae tingat

Mais qui croiroit qu'il y eust quelque secret d'Estat caché sous les defenses qu'on faisoit de teindre les estoffes en pourpre, de les faire venir de Phenicie, de les gar-

der dans les maisons, & sur tout de les faire passer dans le commerce ? Ce n'estoit pas qu'on voulust augmenter les reglemens des loix somptuaires, ny soustraire vne si pretieuse matiere au luxe, qui cherche tousiours quelque nouuelle inuention pour se surmonter soy-mesme ; mais c'estot de crainte qu'au milieu d'vn tumulte, les seditieux ne peussent soudainement faire paroistre vn chef paré d'habits royaux, & des ornemens de l'Empire. Combien de fois a-t-on veu dans les armées arracher la pourpre des Enseignes, ou des simulachres des Dieux pour en reuestir vn chef de parti, & pour le porter en mesme temps sur le Throsne des Empereurrs ? L'experience donc de semblables euenemens auoit donné lieu aux defences de teindre la pourpre . & comme le peril & la deffiance sont inseparables de la souueraine grandeur, de là venoit que les Monarques Romains ne pouuoient pas mesme souffrir

l. c. de Vestib. holos.

Celsum Imperatorẽ appellauerunt peplo Deæ Cælestis ornatum Vopisc. in Saturn.

Purpura ex simulachro Veneris militibus circumstantibus amictus & adoratus est. Id.

qu'aux inſcriptions, ny aux ſouſcriptions, on employaſt le cinnabre d'où ſe fait la couleur pourprée, car en cela conſiſtoit le priuilege des Ceſars.

l. 6. de diuerſ. Reſcript.

Mais la défiance qui entroit touſiours dans leur conſeil, n'eſtoit iamais ſi grande que lors qu'ils venoient à conſiderer que la fortune abandonnoit ſouuent à la cheute, ceux qu'elle auoit auparauant eſleuez au comble des grandeurs humaines. La hauteur de leur Throſne ne ſeruoit qu'à leur faire découurir la profondeur du precipice, & ils ſe ſouuenoient que le pauillon preparé pour Darius, auoit eſté en vn inſtant changé en vne Tente deſtinée pour Alexandre. Dans ces penſées, ils iugerent que c'eſtoit vn ſecret de la domination, de ne permettre point à vn particulier de quelque condition qu'il fuſt, de tenir dans ſa maiſon l'image de la Fortune, ny de la mettre au nombre des Dieux de ſa famille. Eux ſeuls ſe reſeruoient le droit de la

Impoten, fortunæ ſpecies conſpici potuit cum id qui Dario Tabernaculũ exornauerant, eadem illa Alexandro quaſi veteri domino reſeruabant. Q. Curt.

reuerer dans leur Cabinet, d'en faire porter le ſimulachre d'or quand ils ſortoient en public, iuſques à ce que ſe ſentant défaillir, ils l'enuoyoient aux Princes qui ſuccedoient à leur puiſſance.

L'interdiction de la lecture des Oracles des Sybilles, & la defenſe de conſulter les Aſtrologues iudiciaires, eſtoit encore vn effet d'vne meſme cauſe, & qui tenoit ſon rang parmy les ſecrets & les myſteres de l'Empire. Il ne faut donc pas trouuer eſtrange ſi vn Senateur ayant propoſé de recourir aux predictions de la Sybille, Tibere s'y oppoſa fortement par des raiſons d'Eſtat que la modeſtie de l'hiſtorien n'a pas voulu rendre publiques. Nous ſçauons neantmoins que ces fameux liures, entre pluſieurs myſteres, contenoient les deſtinées de la Ville de Rome, qu'on les tenoit cachez au Capitole ſous les voutes du Temple, que ceux qui en auoient la garde ne les pouuoient ouurir ſans l'au- *Tacit.*

thorité du Senat, & qu'vn Attilius Duumuir fut puni de la peine des Parricides, pour auoir temerairement violé vn depoſt ſi ſacré. Certes, tous ces ſoins extraordinaires ne tendoient qu'à dérober au Peuple la connoiſſance des ſecrets de l'Empire, & principalement à ceux, qui comme Lentulus, ſe laiſſoient perſuader que la Sybille formant les augures de leur grandeur, ne leur promettoit pas moins qu'vn Sceptre & qu'vn Diadéme. Ainſi, quand on chaſſoit les Aſtrologues de la Ville de Rome, le pretexte de la peine eſtoit bien pris de la neceſſité qu'il y auoit à purger la Republique de ces Impoſteurs qui vendoient les illuſions de leur Art, & vſurpoient l'Empire de Dieu. Mais en effet, le premier deſſein alloit à retrancher aux ambitieux tous les moyens de s'enquerir de la vie du Prince, de ſa poſterité, & enfin de la fortune de ſes ſucceſſeurs. Les Hiſtoires ſont chargées des

Lĕtulus deſtinatum familiæ ſuæ regnum ex Sybillinis verſibus vaticinatus eſt Telepdus quaſi ſibi debita fato dominatione, &c. Sueto. in Aug.

noms de ceux qui ſe ſont engagez dans les coniurations, pour s'eſtre imaginez que leur grandeur eſtoit écrite dans le Ciel, & que la Couronne qu'on y voit briller parmy tant d'autres eſtoiles, leur en promettoit vne ſur la Terre. Cela nous fait bien voir que l'ambition de regner n'eſt retenuë ny du reſpect de la Religion, ny des mouuemens de la Nature, & que cette paſſion s'attachant à l'Ame, ſemble emprunter quelque choſe de l'immortalité de ſon eſſence.

Enfin, tous ces ſecrets conſeils, & tous ces artifices reueſtus de belles apparences, n'euſſent pas pû empeſcher la diſſipation de l'Empire, ſi le Prince par vne raiſon d'Eſtat beaucoup plus importante, n'euſt deſigné vn ſucceſſeur certain, pour retrancher les eſperances des Ambitieux, & pour faire ceſſer les diuiſions d'vn interregne. Auguſte donc apres auoir conſideré que la fortune combat-

Ne ſucceſſor in incerto ſit. Tac.

Sic cohiberi prauas aliorum ſpes rebatur. Id.

tant contre ſa prudence, luy auoit raui ſes Neueux, voulut reparer cette perte par le ſecours de l'Adoption, qui par vne heureuſe confuſion de famille, luy fit obtenir de l'Indulgence de la loy, ce qu'il n'auoit pû impetrer de la rigueur de la Nature. Il auoit eſleué le ieune Agrippa aux eſperances de l'Empire; & quoy que Tibere eut vn fils, il luy commanda d'adopter Germanicus, car entre toutes les maximes d'Eſtat, il tenoit que plus le nombre des ſucceſſeurs legitimes eſtoit grand, plus grand auſſi eſtoit la ſeureté du Prince, qui voyoit autant de vengeurs des crimes de Majeſté, qu'il laiſſoit d'heritiers de ſa ſouueraine puiſſance. C'eſt ce qui faiſoit dire à vn autre Empereur que ny les Legions, ny les Vaiſſeaux armez qui couroient la mer, n'eſtoient point de ſi puiſſans appuis d'vn Eſtat; que le nombre des Enfans de la Maiſon Royale, qui ſont les gages precieux du ſalut des Peuples, & comme les colomnes, & les

Adminicula Augusti. Sen. Aula ſubſidia. Sueton.

forteresses inexpugnables de l'Empire. Que s'il arriuoit qu'vn Empereur mourant eust laissé la succession de l'Estat incertaine par le defaut d'heritiers ou nés de luy, ou adoptés, on luy refusoit les honneurs suprêmes qui adioustoient les autres au nombre des Dieux immortels. C'est qu'on n'estimoit pas que celuy-là fust digne de la felicité du Ciel, qui auoit priué les Peuples de la felicité dont ils eussent pû ioüir sur la Terre.

Ce seroit icy le lieu de parler de cét autre secret qui auoit obligé Auguste de conseiller à ses successeurs de mettre fin à leurs conquestes, & de renfermer l'Empire dans des bornes fixes & immuables; mais parce qu'en vn autre endroit, nous auons deduit les raisons de ce conseil, nous dirons seulement que les plus excellens Politiques, apres auoir recherché tous les secrets de la domination; & reconnu l'impuissance de l'Art des

Arts, c'eſt à dire de la ſcience de commander aux Peuples ont eſté contraints de confeſſer que les Eſtats ſont gouuernez par vn Eſprit ſuperieur, dont toute la prudence humaine ne ſçauroit empeſcher, ny retarder les mouuemens.



DES

DES TROIS PROPORTIONS QVI REGLENT L'ESTAT.

CE ne ſont pas les Poëtes ſeulement, mais auſſi les Philoſophes les plus graues qui ont pris plaiſir à cacher ſous le voile des fables, ces beaux preceptes du gouuernement, qui ſont comme les myſteres d'vne Philoſophie ciuile, ou plutoſt d'vne Religion politique. Quand donc par vne feinte autant innocente qu'ingenieuſe, les vns & les autres ont donné à la Deeſſe Themis, trois filles, la Iuſtice, l'Equité, & la Paix, ils nous ont ſans doute voulu marquer les trois proportions qui meſurent tous les mouuemens d'vn Eſtat, qui en reglent le cours, & en compoſent l'harmonie. C'eſt dans vn ſi iuſte concert que la Iuſtice répond à la

proportion Arithmetique, l'Equité à la proportion Geometrique, & la Paix à celle qu'on nomme du nom d'Harmonique ; mais comme elles ſont ſœurs, leur alliance eſt ſi eſtroite qu'elles conſpirent à vne meſme fin, & regnent vnanimement & ſans ialouſie, dans toutes les parties de la ſocieté ciuile. Il ne faut pas pourtant s'imaginer que les Politiques prennent ces proportions des lignes, ny des nombres ; car entant que ceux-cy ſe raportent aux principes de la police, ils ne font que les appliquer aux choſes, & aux perſonnes qui dans le commerce ne ſçauroient ſe paſſer de nombre, de poids, ny de meſure. Platon voulant donner credit à cette verité, la met en la bouche des Muſes quand il les introduit dans ſa Republique, & quil les fait diſcourir ſur les reuolutions des Empires, ſur les periodes que la ſuprême Prouidence leur a marqués, & ſur certaines proportions de nombres par leſquels ils ſe peuuent conſer-

uer en leur perfection. Cependant, on nous a voulu persuader que ce grand Philosophe donnant le prix à la proportion Arithmetique, en auoit fait comme l'Ame de sa police, & le Genie de sa Republique; Que Xenophon son Emulateur auoit choisi la Geometrique, pour faire regner son Cyrus auec plus de Iustice; & qu'Aristote meslant toutes les deux ensemble, en auoit composé la proportion Harmonique, qu'il croyoit la plus propre pour bien gouuerner vn Estat. Mais certes, cette faction ne se decouure point dans les écrits de ces excellens Politiques, & nous sçauons que Platon, apres auoir dit que Dieu mesme gardoit la proportion Geometrique dans le gouuernement du Monde, a nettement prononcé que c'est par elle qu'vn Estat peut s'esleuer à vn comble de grandeur & de reputation.

Il faut donc supposer que la Iustice estant diuisée en commutatiue, & en distributiue, la premiere

s'occupe à regler les actions & les conuentions des particuliers, à faire garder la foy des promesses, & à establir les loix du commerce. Elle donne des choses égales à des personnes inégales en merite & en dignité, & c'est pour cela qu'on la compare à la proportion Arithmetique dont les raisons, & les differences sont tousiours égales, car elle n'est autre chose qu'vn excez égal de nombre, cóme 1.2.3.4.5.& 6.en tous lesquels nombres il y a vn tel ordre, qu'vne seule vnité en fait toute la difference. En cette sorte, la Iustice commutatiue garde tousiours l'égalité, & la iuste mesure dans les conuentions, où elle conserue à chacun son droit, sans distinction de personnes, & sans auoir égard à leurs merites, ny à leurs qualitez. Quant à la Iustice distributiue, qui est l'Art de bien regner & la propre Vertu des Roys, elle consiste en la dispensation des recompenses & des peines, & c'est ce qui fait qu'elle se raporte à la pro-

portion Geómetrique, qui a ses raisons & ses differences tousiours semblables, quoy qu'elles ne soient pas égales, comme 2. 4. & 8. qui se surpassent tous de la moitié, bien que leurs nombres ne soient pas égaux.

De l'alliance de ces deux Iustices, il en naist vne troisiéme qui a son raport à la proportion harmonique, dont les raisons & les differences comprises en trois nombres, gardent vne mesme mesure; par exemple, 3. 4. & 6. où 6. surmonte 4. de sa troisiéme partie; 4. surmonte 3. de sa quatriéme partie; & 6. surpasse 3. de sa moitie. Comme donc nous voyons qu'en la Nature il y a vne liaison harmonique qui s'interpose entre les extremitez pour les accorder, l'Argile entre la terre & les pierres, l'Aymant entre les pierres & les metaux, le Corail entre les metaux & les plantes, & les Zophites entre les plantes & les animaux; ainsi dans vn Estat, la proportion Harmonique vnit les extremitez par vn moyen qui

rend toufiours la difcorde des contraires bien accordante. A dire la verité, ce ne feroit pas affez que les loix & les Magiftrats contraigniffent les hommes de viure en focieté, fi la Iuftice harmonique, laquelle confifte en l'affemblage & en l'vnion de toutes les parties de la Cité, ne faifoit naiftre vn beau concert de l'equité, de la prudence, & de l'obferuation des loix. C'eft en cela, que la Republique nous reprefente l'image de cette naturelle harmonie du Monde, qui fe forme de la perfection de chaque chofe feparée de l'autre, de la perfection de toutes enfemble, entant qu'elles s'entretiennent dans vn ordre fans confufion, & de la liaifon qui les vnit à cét Eftre fouuerain, d'où elles dependent ainfi que de leur caufe premiere & vniuerfelle.

Mais comme la Nature ne met pas toufiours la derniere main à fes ouurages, & qu'elle produit quelquefois des Monftres contre fon inten-

tion ; En cette ſorte, il arriue aſſez ſouuent que la Republique eſleue contre ſon deſſein, des Citoyens qui aymant le deſordre, ne ſuiuent pas toſiours les lumieres de la droite Raiſon. Toutesfois, quoy que le mal ſoit meſlé auec le bien, & que la Vertu meſme ſe trouue au milieu des vices; Il ne faut pas pourtant é-couter ces mauuais Politiques, qui oſent bien ſouſtenir que dans les Eſtats comme dans l'Vniuers, il y a vne harmonie qui n'aiſt de l'oppo-ſition des contraires. Ainſi, par le ra-port & la reſſemblance qu'ils trou-uent entre la Nature & la Police, ils nous veulẽt perſuader qu'il eſt quel-quesfois neceſſaire d'appeller des hommes vicieux aux charges publi-ques, afin de réueiller la force des vertueux, à la façon des Muſiciens qui rendent leur chant plus melo-dieux par quelque diſſonance. Mais outre que cette opinion eſt ennemie de l'honneſteté, & qu'elle donne aux vices, le prix qui n'appartient qu'à la Vertu ; On ſçait d'ailleurs que la

Machiau

Iustice ne se ioüe point en son harmonie, & qu'en se proposant serieusement la conseruation de l'Estat, elle reiette les vicieux comme des perturbateurs de la concorde politique. Que s'il faloit sousmettre la Vertu aux vices, parce qu'ils seruent cõme d'ombres pour releuer l'éclat de sa beauté, il faudroit en mesme temps retrancher de la Iustice, la proportion Geometrique dont l'vsage est sans comparaison plus grand que celuy de l'harmonique, qui n'est point absolument necessaire dans l'Estat, puis que les autres deux produisent les mesmes effets.

A cela, on peut adiouster que la proportion harmonique est determinée par de certains nombres qu'on ne sçauroit iamais bien accorder; car sur quel fondemẽt pourroit-on les appuyer, & les appliquer tantost à vne loy, & tantost à vne autre loy? Les deuoirs des Magistrats, qui sont differens selon les diuerses formes des Republiques, & toutes les autres choses qu'on ne

ſçauroit determiner, demanderoient des nombres harmoniques qui fuſſent infinis, ce qui eſt impoſſible, puis que nous ne connoiſſons point de ſcience de l'infiny. A proprement parler, il ne ſe trouue dans les affaires aucune conſonance de quarte, de quinte, ny d'octaue, & par conſequent c'eſt en vain que pluſieurs ont donné des geſnes à leur eſprit, pour appliquer les nombres harmoniques au gouuernement de la Republique. Que ſi les accords qui naiſſent de l'oppoſition des contraires, y peuuent eſtre receus, c'eſt quand on allie la hardieſſe d'vn Minucius auec la lenteur d'vn Fabius, ou l'humeur boüillante de Themiſtocle auec l'humeur raſſiſe d'Ariſtide. L'vſage de cette proportion ſe fait encore reconnoiſtre autant de fois que l on donne les charges dures & imperieuſes à des hõmes d'eſprit doux & benin, & les charges dont les fonctions ſont plus relaſchées, à des hõmes ſeueres, car de ces cõtraires qualitez il ſe forme

vn iuste concert dans le gouuernement.

Cependant, quelques - vns ont bien osé dire qu'Aristote n'a point connu la proportion harmonique; Et toutesfois on sçaz qu'à l'exemple de platon,il a fait vn rapport des accords, des muances, & des consonances de la Musique, à la police des Estats. Il est vray qu'il a creu que l'vsage des autres proportions estoit seul necessaire dans la police; & qu'en fait de mariages, il à preferé la raison Geometrique,qui allie chacun auec son semblabe, ce que les loix publiques vouluret bien authoriser dans les alliances des Citoyens de Rome. Quoy qu'il en soit, il n'y a rien dans ses escrits qui puisse fauoriser le dessein de ceux qui ont entrepris de persuader des qu'il estoit vtile aux Republiques, d'allier les personnes laides auec les belles, & les riches auec les pauures, mettant l'Amour entre les deux, puis que Platon mesme l'a fait

Boët. lib. 2. c. 35.

Bod. de la Rep.

naiſtre de Penie & de Porus, c'eſt à-dire de la pauureté, & du Dieu des richeſſes. Ils nous veulent encore faire accroire qu'Ariſtote a donné à la raiſon Arithmetique la determination des peines, qui à leur aduis appartient pluſtoſt à la raiſon Geometrique. Cependant, ils ne conſiderent pas que celle-cy a bien ſon legitime vſage dans la diſpenſation des honneurs & des recompenſes, mais non pas touſiours dans la diſtribution des peines, puis que les fautes doiuent eſtre chaſtiées ſans auoir égard ny aux perſonnes, ny aux conditions, qui eſt le propre office de la raiſon Arithmetique. Iauouë neantmoins que celuy qui a violé le reſpect qu'il doit à ſon Magiſtrat, accroiſt la peine de la loy par la qualité de ſon crime, mais c'eſt par accident que ce crime deuient ou moindre, ou plus grand ſelon la dignité de la perſonne offenſée. En effet, l'œil de la Iuſtice corrective regarde non pas les perſon-

nes, mais les choſes dans leſquelles tousſe trouuét égaux;Elle conſidere le fait ſeulement, & c'eſt en cela qu'elle employe l'égalité de la raiſon Arithmetique.

Que ſi maintenant nous voulons rechercher quel eſt le vray vſage de ces trois nobles proportions, nous trouuerons que l'Arithmetique eſt plus employée dans vn Eſtat populaire, qui deſire qu'on partage également les honneurs, les offices, les emplois, & les deniers communs. Certainement, les Citoyens qui ſont nés auec les meſmes eſperances, & ſous les meſmes, loix ne peuuent ſouffrir que toute la puiſſance publique ſoit deposée entre les mains d'vn ſeul, & la douleur qu'ils en conçoiuent, les porte bien ſouuent à des roſolutions extremes. Ils veulent vne condition qui leur rende communs les biens & les maux, les proſperités & les infortunes, & iamais ils ne ſe repoſent que lors que toutes choſes ſont miſes à la balance, & meſurées

par la regle de Polyclete, qui ne ployant de part ny d'autre, ne se l'aisse point emporter aux priuileges, ny aux qualitez des personnes. L'excez de la puissance des Tribuns de Rome, rompoit toutes les proportions de la Republique, mettoit la diuision dans tous les ordres, & les Cesars s'en seruirent vtilement pour establir leur domination, & pour opprimer la liberté par la mesme force qui la deuoit defendre. Au contraire, l'Aristocratie ou le gouuernement des vertueux, cherche la proportion Geometrique, parce qu'estant semblable à la regle Lesbienne, elle ploye & s'accommode en tout sens, pour fauoriser le merite, & recompenser la Vertu. Comme donc nous voyons qu'en l'ordre de l'Vniuers, il y a vne admirable distinction des choses; Aussi dans les parfaites formes de gouuernement, il y doit auoir des differences perpetuelles de personnes, de dignités, & de recompenses. C'est de cette difference

de membres que se fait le corps de la Republique, qui ayant pour Ame la Concorde ciuile, n'abhorre rien tant que l'égalité, qui dans tous les Estats a tousiours produit de dangereuses inégalités.

Outre ces deux proportions, il y en a vne troisiesme qui n'est ny si roide qu'elle ne puisse fleschir, ny si flexible qu'elle ne se redresse aussitost, & c'est la proportion ou la Iustice harmonique qui tempere les deux autres, & consomme l'ouurage de la felicité des Peuples. Son plus frequent vsage se fait d'autant plus remarquer dans le gouuernement Monarchique, que c'est là qu'on rencontre de perpetuelles differences de dignités & de personnes. Mais comme de deux plantes mortelles par leurs souuerains degrez de chaleur & de froideur, le Medecin en compose vn remede autant salutaire qu'il est temperé; Aussi de l'égalité de la raison Arithmetique, & de linegalité de la Geometrique, le Prince en forme cette

iuste harmonie, qui donne le mouuement & la vigueur à toutes les parties de son Estat. Mais comme il y a vne perpetuelle alliance entre les trois proportions, il les employe toutes selon les rencontres, & alors la Geometrique fait le contrepoids entre le pris & le merite, & l'Arithmetique égale le poids au poids, car celle-cy est l'œuure de la mesure, & l'autre est l'œuure de la raison pendant que l'Harmonique accorde leurs extremitez.





DES RECOMPENSES

ET DES PEINES.



BIEN que la Vertu ne puiſſe trouuer hors de ſoy des recompenſes qui ſoient dignes de ſa grandeur ; Bien que ce ſoit ſon prix de ne receuoir point de prix, & qu'elle ſoit ſi riche d'elle meſme, qu'elle n'ait pas beſoin de faire des Vœux ; ſi eſt-ce toutesfois qu'elle ſouffre volontiers d'eſtre couronnée de la precieuſe couronne de l'honneur. Comme les hommes qui la ſuiuent & qui ſe deuoüent à elle, ne s'arreſtent pas touſiours à contempler ſa beauté naturelle, ny à regarder fixement la

lumiere qui l'enuironne, il a esté necessaire que les Legislateurs leur ayent proposé des recompenses, afin qu'en les retirant d'vne molle oysiveté, ils peussent esleuer leur courage à toutes les belles & hautes entreprises. Mais entre les diuerses recompenses qu'on peut donner à la Vertu, c'est sans doute l'honneur qui est le plus excellent des biens exterieurs, & vne des proprietez qui suit la felicité souueraine, & dont Dieu mesme veut bien se contenter. Il ne faut donc pas s'estonner si les plus grãds Roys charmez par ses attraits, sont descendus de leurs Throsnes, & ont oublié leur Sceptre pour s'égaler en ce point à leurs sujets, & pour entrer auec eux dans vne mesme lice. Si nous le considerons en son essence, il semble qu'il ne soit autre chose qu'vne lumiere qui découure les perfections de la Vertu, ou qu'vn éclat des actions vertueuses, qui rejalissent aux yeux de tous, & de là se repliant sur nous mesmes nous aporte vn témoi-

Patet omnibus honoris & gloria campus. Plin.

gnage public de ce que les autres croyent de nous. Diſons encore que c'eſt vn rayon de la ſplendeur du Prince, & vn effet de l'opinion qu'il conçoit des merites de quelques-vns de ſes ſujets, & qui eſt declarée par les dignitez auſquelles il les eſleue, par les employs, par les bienfaits, & par les autres marques exterieures de ſa liberale faueur. Ce n'eſt pas pourtant que l'honneur augmente la beauté de la Vertu, mais il la fait connoiſtre, la rend plus vtile, & la ſouſtient en la meſme ſorte qu'vne baſe de marbre ſouſtient vne ſtatuë d'or, qui ſe couuriroit de pouſſiere ſi elle eſtoit giſante ſur la terre. Le nom d'vn homme n'eſt qu'vn charactere, & vne image de ce qu'il repreſente, & toutesfois l'honneur le rend ſi éclatant, que toutes les loüanges de Ceſar ſont compriſes, & enfermées dans ſon nom.

Deſirons nous maintenant ſçauoir la cauſe pour la quelle la ville de

Sparte a surpassé la gloire des autres villes de la Grece? c'est que son Legislateur y auoit introduit l'emulation, & les loyers d'honneur comme des alimes, & des autrets de la Vertu : Car il sçauoit que l'homme de sa nature est ialoux de la reputation, & de l'excellence des autres. Rome mesme, quelque grand que fust son destin, & quelque soin que la fortune prist de l'esleuer au cõble des grandeurs, n'eust iamais donné des loix à l'Vniuers, si elle n'eust esté toute fondée sur la Vertu, & sur l'honneur. Les statuës erigées dans les places publiques, les inscriptions grauées sur des colomnes, les Trophées esleués sur vn champ de bataille, le droit d'aller au Senat sur vn char, le priuilege de porter quelque-fois vne robe triomphale, la prerogatiue de la premiere seance dans l'Amphiteatre, les surnoms empruntez des victoires & des conquestes, les courõnes, les guirlandes, & les colliers estoient comme autãt de traits enflammez pour embra-

Tribuit populus Roman⁹ Metello, vt in Senatum curru veheretur. Plin.

ser le cœur deshommes les plus insensibles aux pointes de l'honneur. Mais parce que le Triomphe estoit le plus haut degré, & comme le solstice des honneurs, aussi a-t-il produit ce grand nombre de Conquerans, qui croyoient que leur sang versé au milieu des perils, estoit trop peu de chose pour achepter vne gloire qui n'auoit point de prix, & qui voyoit au dessous d'elle toute la pompe, & l'orgueil du plus grand des Empires. Que si cette loüable coustume n'est point aujourd'huy introduite, ny receuë dans les Estats, aussi ne sont-ils pas si glorieux, ny leur discipline militaire si bien reglée, ny leurs victoires si nombreuses. Il est vray que cette sorte d'honneur, qui a rendu la Republique Romaine triomphante, n'est pas propre aux Monarchies, où la principalle gloire des victoires & des conquestes, doit estre respanduë sur le chef du Prince, comme tout ce que les secondes causes executent,

doit estre raporté à la premiere qui les employe toutes dans le gouuernement de l'Vniuers.

Mais au lieu d'vn Triomphe, la France se glorifie de l'institution, & des ornemens d'vn Ordre tout royal, & tout puissant pour allumer dans les Ames genereuses l'amour de la Vertu & le desir d'executer les plus difficiles, & les plus nobles entreprises. Que si qu'elqu'vn s'estonne de voir qu'vn simple cordon bleu ne soit pas seulement la marque honorable d'vne haute naissance, mais aussi la recompense des grands merites, & des belles actions; qu'il se souuienne que comme l'essence extraite des simples, a d'autant plus de force qu'elle a moins de corps, qu'ainsi l'honneur est d'autant plus pur & plus éclatant, qu'il a moins de profit. L'or & l'argent ne sont que des choses accidentelles, mais le iugement du Prince est l'essence du vray honneur qui ne tire pas son prix de la matiere, mais de la

tres riches dépoüilles dans le Thresfor public,& que l'hóneur du Trióphe esteit le seul partage qui pouuoit borner leurs desirs? Ne nous a-t-on pas dit qu'vn Estendart de couleur de mer, mais donné de la main d'Auguste, fut autresfois le prix des combats qu'Agrippa auoit faits sur cét element, & qu'il estimoit par dessus toutes les vtiles recompenses dont on eust pû honorer sa valeur, & sa fidelité? C'est sans doute, qu'il aimoit mieux le iugement de son Prince que la matiere de son bien-fait, dans la creance qu'il auoit que c'estoit perdre le fruict de la Vertu, que de seruir à l'auarice, & que les Ames genereuses se payoient de la seule beauté de leurs actions. Apres cela, se faut-il estonner si ces illustres Romains n'ont fait de toute la terre qu'vn Trophée de leurs victoires, puis que dans ce violent desir d'honneur qui les transportoit, ils ne cherchoient pour toute recompense de leurs belles actions,

que la gloire de les auoir conduites à leur perfection ?

Cependant, ce n'est pas assez que le Prince soit la source de tous les honneurs, c'est à dire de cette lumiere publique dont il éclaire ses suiets, s'il ne la dispensoit auec choix & mesure, & selon les merites de ceux qui la reçoiuent. Qu'il se souuienne donc qu'il n'y a que les mauuais Ouuriers, qui esleuent des petites statuës sur de grandes bases; qu'il est de l'honneur comme de l'émail, qui ne sçauroit estre bien couché sur les vils metaux; & que lors qu'il donne aux indignes les recompenses qui sont deuës aux vertueux, il arriue dans son Estat le mesme desordre qu'on voit arriuer en la Nature, quand les Elemens les plus grossiers occupent la place des plus subtils. Dans ce dereglement, c'est à dire quand les vices sont honorez, & que la faueur se declare ennemie du merite, quand on donne le prix de la gloire à la fortune, & non pas à la

Vertu, il y a plus d'honneur à ne porter point les marques de l'honneur, car il estoit autant glorieux à Caton de n'auoir point de statuë erigée sous son nom, qu'il estoit honteux à Clodius d'en auoir vne qui le faisoit rougir. Ainsi, quoy qu'en la dispensation des honneurs, le Prince ne soit pas assuietti aux loix de la iustice distributiue, il s'acquiert neantmoins le Titre de Iuste, quand il garde la proportion entre la recompense & le merite, & qu'il ne considere pas tant les personnes, que les seruices & les qualitez eminentes. En quelque sujet que la Vertu se rencontre, elle veut estre honorée;& on ne peut ignorer que Rome preferant souuent l'industrie à la naissance, n'ait esleué des hommes nouueaux aux plus hautes dignitez de la Republique.

Or entre les diuerses recompenses que le Prince tient en sa main,il n'y en a point qu'Aristote approuue & recommande d'auantage, que celles de la loy qui ordonnoit de

nourrir aux despens du public, les enfans de ceux qui auoient donné par leur mort, la vie à la Republique. Il sembloit aux Grecs que les Morts mesmes se laisoient toucher aux traits de l'honneur, & que les Ombres de ceux qui moururent à Marathon, & au passage du Granique se resioüissoient de sçauoir que leurs seruices estoient recompensez en leur posterité. C'est vne chose sacrée que la memoire des grandes actions, & il n'y a rien qui inspire plus aux hommes le desir de bien faire, que de voir que les fruits de leurs trauaux soient encore recueillis par leurs successeurs. Mais quant à ceux qui ont répandu tout leur sang sur vn champ de bataille, il n'y a pour eux aucune digne recompense que la renommée, qui est la seule possession qui reste à ceux qui ne sont plus. Ce fut, sans doute, la pensée de ce Legislateur de Lacedemone, qui ordonna que l'eloquence ne seroit employée que pour loüer les hommes qui estoient

morts les armes à la main, ou pour flaiſtrir d'vn eternel opprobre, le nom de ceux qui auoient fui les hazards du combat.

Mais afin que les recompenſes de quelque ſorte qu'elles ſoient, ayent leur grace toute entiere, il eſt neceſſaire que le Prince les diſtribuë luymeſme, car leur fleur ſe fleſtrit quād elles paſſent par les mains de pluſieurs. Les grands Roys ne deſirent autre choſe que le gré, & la reconnoiſſance des bien-faits qu'ils reſpandent, & toutes-fois les Fauoris leur enleuent ce riche Threſor de l'amour de leurs ſujets, & cét eſtroit & puiſſant lien de leur fidelité. Ceux d'autre part, qui n'ont point voulu perdre la grace de leurs bien-faits, ſe ſont eſtudiez à rendre les grands honneurs recommandables par leur rareté, & par le choix des perſonnes qui les ont meritez, car ils ne peuuent eſtre faits communs, que leur prix n'en ſoit raualé. C'eſt en ce ſujet, que pluſieurs ne peuuent approuuer que les Titres de Comtes,

de Marquis,& de Ducs ſoient donnez, non pas au ſang, mais aux Terres où ils ſont attachez, pour en cas d'alienation, ne ſuiure plus les heritiers du nom de celuy qui les auoit acquis. C'eſt pour cela qu'en Angleterre, telles dignitez de Fief ne ſont point conioінtes aux Terres, mais à la ſuite des familles illuſtres; quoy que l'Allemagne refuſant de les communiquer à toute la poſterité, les ait reſtraints à ceux qui deſcendent des maſles ſeulement.

Mais ce ne ſeroit pas aſſez que la Vertu fuſt couronnée des bienfaits du Prince, ſi le vice ne receuoit auſſi le chaſtiment qui luy eſt deu, car ſe ſont là comme les deux Genies de la ſocieté ciuile, & les deux fermes appuis ſur leſquels les Eſtats ſont fondez. Il eſt bien aiſé de contenter la Vertu, puis qu'elle ſe trouue touſiours ſatisfaite d'elle-meſme; mais ſi le vice n'eſt retenu par la crainte, il deregle tout, il renuerſe tout, & de là vient que les

Sages Legiſlateurs ont toujours eu plus de ſoin de punir les mauuaiſes actions, que de recompenſer les vertueuſes. En effet, à conſiderer l'inclination vniuerſelle de la Nature corrompuë, il eſt impoſſible que les loix obtiennent leur fin ſans les peines, qui ſont données comme vn frein au débordement des méchans. Mépriſer la punition des crimes, c'eſt en permettre de nouueaux; mais il faut que la peine ſoit tellement égalée & proportionnée à la faute, qu'en abbatant le coupable par le coup, elle humilie les autres par l'eſtonnement. Mais auſſi la trop grande rigueur perd ſon authorité dans ſon renouuellement des ſupplices, & c'eſt vn deſordre qu'on ne ſçauroit aſſez deplorer, quand ſous vn Prince cruel, les cruautez tiennent lieu de Iuſtice.

Qui non vetat peccare, poſſet eſt iubet. Sen.

Il eſt vray que les Romains ne furent pas moins prompts à chaſtier qu'à recompenſer, mais ils ont touſiours conſerué cette ancienne gloire d'humanité, qui a porté iuſques

In aliis gloriari licet nulli gentium

minores placuisse pœnas.

aux extremitez du monde, leur nom & leur reputation. Tout le Peuple saisi d'horreur, destourna les yeux du nouueau supplice de Metius Suffetius, & ce fut le premier & le dernier de cette inflexible seuerité, qui auoit fait oublier aux Iuges que les loix & les peines auoient esté ordonnées, non point par des Tygres mais par des hommes. Quant à leurs peines militaires, les vnes alloient au chastiment, & les autres au deshonneur, comme lors que par opprobre, l'on condamnoit les soldats à remuer la terre, & à se soüiller de boüe, puis qu'ils n'auoient sceu ny manier les armes, ny se rougir les mains du sang des ennemis de la Republique. Que s'il est arriué que Rome ait veu punir non seulement les criminels, mais leurs enfans, leurs statuës, leur memoire, & leurs cendres, ce n'a esté que dans les crimes d'Estat, où la clemence fust deuenuë inhumaine, & le pardon eust passé pour vne cruauté. On osta bien le surnom de Marc aux An-

toines, & l'vsage des colliers aux Torquates; mais aussi il fut permis à leurs successeurs de les rappeller, & d'effacer toutes les marques d'ignominie, en faisant voir que leurs vertus estoient plus grandes que les fautes de leurs Peres infortunés. Quoy qu'il en soit, les Princes ne pouuoient trouuer vne plus belle inuention, ny vn moyen plus puissant pour se concilier l'amour de leurs sujets, que lors qu'en se reseruant la dispensation des recompenses, ils se sont déchargez sur leurs Officiers de l'imposition des peines, comme de la portion de la Iustice la plus pleine d'enuie.





DV NATVREL DES PEVPLES.

Noscenda est populi quem regere vis natura, Tacit.

LA ſcience du prudent Legiſlateur ne ſe laiſſe pas renfermer dans les murs d'vne Ville, ny dans les bornes d'vn Eſtat ; il porte les lumieres de ſon eſprit ſur toute cette tiſſure de cauſes que la Nature à liées enſemble, & s'occupe heureuſement à reconnoiſtre les impreſſions de l'Air que les Peuples reſpirent, la temperature des Climats ſous leſquels ils viuent, la ſituation des Regions qu'ils habitent, & le Genie qui preſide aux lieux particuliers. Le Monde elementaire n'eſt pas ſon ſeul objet ; il eſleue ſa contemplation iuſqu'aux Cieux, ou d'abord il découure la puiſſance de Dieu dans leurs mouuemens, ſa

ſageſſe dans leur lumiere, & dans leur chaleur, cét Amour viuifiant par lequel il meut, il conſerue & perfectionne toutes choſes. En ſuite, il conſidere que les corps celeſtes n'agiſſent pas ſur les inferieurs par ces trois ſeules qualitez, mais auſſi par d'autres ſecretes vertus, puis qu'ils produiſent les metaux, & les pierres precieuſes dans le ſein de la Terre, où il ſemble que leur mouuement, leur lumiere, ny leur chaleur ne ſe puiſſent iamais eſtendre. C'eſt de là qu'il conclud que le Ciel & les Aſtres, entant qu'ils ſont les Agents vniuerſels, & les Ouuriers de la Nature, ne contribuent pas peu à former les mœurs, à tourner les inclinations, & à changer les affections des hommes, auec vn pouuoir ſemblable à celuy que le cœur exerce ſur les autres parties de leur corps. Il ſe conforme dans cette opinion, autant de fois qu'il cōſidere qu'il ne ſe fait rien dans le Monde inferieur, ſans les influences & les impreſſions de ces Globes

Tales ſunt hominum mentes, qualis pater ipſe Iupiter auctiferas luſtrauit lampada terras. Cic. in Fragm. Ariſt. de.

cel. & 8. Phys. lumineux, qui n'ayant point de vie en eux, ne l'aissent pas de la donner aux choses naturelles, & de consommer leur vertu.

Ce n'est pas qu'il ne sçache bien que les mœurs dans leur source, dependent de l'Ame & non pas du Ciel, de la diuerse institution, & non pas des differents aspects des Planettes, de la forme de la Vertu & nullement de la figure des constellations. Certainement, les Astres ne sont point les instrumens des passions des hommes ; & la Nature qui est determinée à vn but certain, ne peut auoir de commandement sur leur volonté qui est indeterminée, libre & indifferente à tous objets contraires. C'est donc vne erreur de s'imaginer que les euenemens fortuits des Estats se puissent connoistre par l'inspection des Estoiles, comme par la lecture d'vn liure où Dieu à imprimé en caracteres luisans, l'ordre, & la suite des choses à venir. Auec tout cela neantmoins, quand le sage Le-

giſlateur conſidere les mœurs & les actions d'vn Peuple, non pas en leur principe, mais en leurs progrez, il trouue que tout ce qui naiſt dans l'eſtenduë de la Nature, reçoit des impreſſions de ces corps Celeſtes, auſquels appartient le premier & le plus parfait mouuement. En effet, s'il eſt ainſi que les mœurs & les mouuemens de l'Ame ſuiuent le temperament du corps, & que le Createur de toutes choſes ait lié le Monde ſuperieur auec l'inferieur par la douce, & inuiſible chaiſne de ſa Prouidence, on ne ſçauroit nier que les perpetuels decoulemens du premier ſur le ſecond, ne ſoient d'vn grand effet pour fléchir le naturel des hommes, & donner la pente à leurs inclinations. Telle qu'eſt la proportion des humeurs & des parties dans le corps, tel eſt le mouuement dans l'eſprit qui ne peut ne tenir pas de la matiere en quelque ſorte, puis qu'il ne s'inſtruit que par les ſens, qui luy raportent les images des objets auec vn preiu-

In mundo nihil fieri ſine cælo Plat. Ariſt.

gé de leur nature, & de leurs qualitez. Puis donc que la Republique est vn ouurage de l'esprit & que les influences du Ciel agissent sur l'esprit, non pas directement mais par accident, il ne faut pas s'estonner si le Legislateur de Lacedemone voulut qu'il y eust du raport entre ses loix, & les constellations qui dominoient sur la Cité.

Plat. 3. de leg. Ficin. in Crito.

Aristote sans doute estoit entré dans les mesmes sentimens, quand il conseilloit aux Gouuerneurs des Peuples d'obseruer les secretes influences du Ciel, la temperature des Climats, & les qualitez du Territoire, afin de faire seruir non pas la Nature à sa police, mais bien sa police à la Nature qui estant ialouse de sa puissāce, veut toûjours estre la maistresse. I'auouë que la loy est vne raison, que cette raison est le desir de la Nature, & qu'elle ne peut estre attachée aux lieux ny aux Climats; mais c'est quand elle est vniuerselle, & qu'elle n'est pas restrainte, ny ap-

Qualitas Religionis inspicienda. Ptolo. lib. 2. 3.

pliquée aux choses particulieres, car alors le sage Legislateur doit imiter l'Architecte qui accómode sō basti-ment à la matiere qu'il trouue sur les lieux. Certes, la Patrie ainsi que les Parents, imprime des marques en la naissance, & le Territoire selon qu'il est bas ou esleué, aride ou arrosé d'eaux, inspire à ceux qui l'habitent & le cultiuent, quelques secrets mouuemens qui ont la force de changer leurs mœurs, leurs affections, & leurs inclinations. A Rome l'inégalité des lieux faisoit celle du naturel des Citoyens, & les seditieux n'estoient iamais plus enflez de l'orgueil de leur liberté, que lors qu'ils s'estoient campés sur le Mont Auentin qui regnoit sur toute la Ville. On sçait aussi que dans Athenes, il y eut tousiours trois factions dont les humeurs estoient bien differentes, puis que les habitans de la ville haute demandoient l'Estat populaire, que ceux qui occupoient la basse vouloient l'Oligarchie, & que les autres qui habitoient le

Patria genitrix Catull.

Plebs secessit in Auentinum. Liu.

quitter leurs montagnes pour cultiuer vne terre, dans les veines de laquelle ils trouuoient le borax, le vermillon, & les autres couleurs precieuses, il n'eust iamais pû s'asseurer de leur fidelité. Les Cimbres mesmes qui faisoient vne vertu de la violence, & vn crime de la modestie, n'eurent pas plutost respiré cét Air doux & tranquille qui tempere la coste de Venise, qu'ils se dépoüillerent de la ferocité qu'ils y auoient apportée; comme au contraire, les habitans des Alpes esleuez sous vn Air humide & mol, ont tousiours retenu dans leurs mœurs, ie ne sçay quoy qui ressemble à leurs neiges fonduës. Sur ces exemples, & par la mesme raison, Charlemagne transfera les fiers Saxons en dautres lieux, & le succez de cette translation a verifié que les mœurs des Peuples ont quelque conformité auec les qualitez du terroir qu'ils habitent. S'il est sterile, la vigilance & l'industrie y fleurissent; s'il est fertile, l'oysiueté & les

panîa accolas ob illorum feritatem transtulit ex mõtibus ad plana vt mitigaretur eorum ferocia, quod & euenit. Flor. lib. 4. c. vlt.

Tit. Liu.

plaifirs y regnent ; s'il eſt aſpre, & que les Aſtres le regardent d'vn aſpect oblique, la nature des hommes y eſt auſſi rude que le Ciel & les Elemens. Cependant, on a obſerué que l'auſterité d'vn lieu, donnant vne certaine vigueur à l'eſprit, le rendoit capable des hautes entrepriſes ; & qu'au contraire vn beau & delicieux ſeiour eſtoit quelque choſe de la force de l'Ame ; celle de Scipion ſe conſeruoit & s'accroiſſoit dans l'habitation de Literne, & ſe fuſt relaſchée dans le ſeiour de Bayes, ſi Seneque ne s'eſt point trompé en ſes coniectures.

Locorum aſperitas hominũ quaque ingenia durat. Q. Curt.

De là naiſſent les differences des eſprits, des humeurs, & des inclinations que les Philoſophes conſiderent comme autant de rejettons de la Nature, qui ſe produiſent & s'auancent d'eux-meſmes. Les Peuples Septentrionaux nés ſous les Aquilons, ſont belliqueux & impetueux, parce que le froid qui les enuironne, repouſſant la chaleur naturelle au dedans & la ramaſſant,

Pro ſorte loci variant. Manil.

autour du cœur, fait la force, & leur inſpire cette fureur qui anime leur ſang, & alume les eſprits dans les veines. L'art de fondre les metaux, l'artillerie, & les inſtrumens de guerre ſont de leur inuention, & ce furent les Schytes, les Huns, les Herules, les Vandales & les Tartares, qui couurirent la terre de leurs grandes Armées; mais la force de leur eſprit ne répondant pas à celle du corps, ils ne ſçeurent point conſeruer leurs conqueſtes. Au contraire, les Peuples du midy, dont le temperament eſt froid à cauſe de la chaleur exterieure qui attire l'interieure au dehors, ſont melancoliques, conſtans, ingenieux & contemplatifs; & c'eſt auſſi de cette partie du Monde, que ſont venus les Aſtrologues, les Mathematiciens, les Mages, & les Auteurs des ſectes & des nouuelles Religions. Quant à ceux qui habitent ces Regions moyennes qui ſont comme le cœur du Monde, & que le Soleil

Fortiormiles ex confragoſo venit. Sen.

Quibuſdam Regionibus videmus hebetiora hominum ingenia, propter cæli pleniorem naturã. Cic. 2. de nat. Deor.

regarde d'vn œil plus fauorable, ils ont allié le courage auec la prudence parce que leur complexion naturelle remplit leurs veines d'vn ſang plus pur, & qui ſeruant d'alliment au cœur & de vehicule à l'Ame, rend leur eſprit plus ſubtil, & plus capable des belles connoiſſances. La Dialectique leur doit ſa ſubtilité, l'Eloquence ſa force & ſes ornemens, la Iuriſprudence ſes deciſions & ſes Oracles, la Politique ſes maximes, & les reglemens par leſquels elle forme, regit & conſerue les Republiques. C'eſt auſſi en ces moyennes Regions que ſont nés les grands Conquerans, les ſages Legiſlateurs, les Iuges équitables, les prudents Iuriſconſultes, & les excellens Orateurs, car en toutes choſes le bien conſiſte touſiours au milieu.

En effet, les Empires les plus grands & les plus floriſſans ſe ſont eſleués en l'Aſſyrie, en la Grece, en l'Aſie, & en l'Italie, en la Gaule, & en la Germanie, où la complexion

des corps, la temperature de l'Air, & la Vertu du Ciel s'accordent pour former, & pour accomplir la prudence & la valeur, deux vertus propres à fonder les Estats, & à les augmenter. Mais par dessus toutes les raisons; il faut en cela adorer l'infinie sagesse de Dieu, qui en donnant ses ordres à la Nature, a si bien sçeu dispenser ses presens, qu'elle n'a que rarement conioint la force du corps auec la vigueur de l'esprit. Il n'y a rien de plus cruel que l'iniustice armée de puissance, & si les Schytes, eussent eu les rusés des Africains, & les Africains la force des Schytes, ils eussent abusé de ces dons à la commune ruine des autres Peuples de la terre.

Apres tant de differentes mœurs, si quelqu'vn demande d'où il est arriué que la loy Grecque ait esté plus prompte à chastier le dol que la force; & qu'au contraire la loy Romaine ait vengé plus seuerement la force que le dol; Il faudra recourir à l'inclination naturelle de ces deux

Sic alias aliud terras sibi vindicat Astrum, idcirco in varias leges, variasque figuras

dispositè est genus humanum. Lucret. diuers Peuples. Le citoyen Grec nourri & esleué dans vne ville, qui se glorifioit d'estre la mere industrieuse des sciences & des Arts, estoit sans doute plus subtil qu'arrogant; Mais le Romain plus fier auoit beaucoup plus d'arrogance que de subtilité, à cause de cét amour excessif de soy mesme, qui luy faisoit achepter sa gloire au prix du sang, & de la vie de ses propres enfans. En cette sorte, chaque Nation ayme ses sentimens, & sur toutes choses, aux raisonnemens politiques; Leur mutuelle emulation, & l'harmonie mesme du Monde qui naist de ses contraires, produisent ces differents effets, & donnent lieu à cette dissonance. Tout cela fait bien voir aux Legislateurs le besoin qu'ils ont d'estre sçauants au discernement des mœurs, & des inclinations naturelles des Peuples, afin de pouuoir accommoder non pas la Republique à leurs loix, mais leurs loix à la Republique, car on ne sçauroit renuerser cét ordre, sans en mesme *Arist. Polit. lib. 3. c. 7.*

temps renuerſer celuy des Cités qui ſont les mieux reglées. Certainement, les plus excellentes polices ne reüſſiſſent pas touſiours ſi bien que les moins parfaites,à cauſe que le naturel des ſujets ne le permet pas, comme les plus riches matieres ne ſont pas touſiours propres à receuoir la forme que l'Ouurier pretend donner à ſes ouurages. C'eſt pour cela, qu'Ariſtote inſtruiſant le Politique, l'aduertit que les peuples qui reſpirent vn air froid, ayment la liberté, & ne peuuent s'aſſuiettir à vne diſcipline ; Que ceux qui naiſſét dans les molles Prouinces de l'Aſie, où les delices & les voluptez detrempent la force de l'eſprit, s'impoſent facilement le dur joug de la ſeruitude ; & que les autres qui ont le naturel des Grecs, recherchent bien la liberté, mais temperée & reglée par les loix d'vne iuſte puiſſance.

Quoy qu'il en ſoit, les Citoyens égaux en merites, & eſleuez aux meſmes eſperances ſouffrent bien

mieux l'Ariſtocratie que tout autre gouuernement ; mais le Peuple qui veut auoir part au commandement, prefere la Democratie; & la multitude plus raiſonnable ſe ſouſmet volontiers aux loix d'vn ſeul, & reuere la majeſté de l'Empire royal. Qui a connu la nature de l'argent vif, qui eſt le principe des metaux, peut facilement iuger de la nature du Peuple, qui eſt le principe des Republiques. Comme l'argent vif s'endurcit bien mieux dans l'eſtain que dās le plomb, & mieux encore dans l'argent que dans l'eſtain, ne pouuāt toutesfois trouuer que dans l'or ſeul, ſa ferme conſiſtance ; Ainſi le Peuple inconſtant, & qui s'échape licentieuſement dans vn Eſtat Oligarchique, eſt bien plus retenu dans la Democratie, & plus encore dans l'Ariſtocratie, mais il ne ſe fixe iamais ſi bien que dans la Monarchie, où il reluit des rayons de la Royauté, comme l'Argent vif éclate du luſtre de l'Or.

Il faut donc reconnoiſtre que ſi

les hommes ne ſe peuuent aſſuiettir à toute ſorte de gouuernement, on n'en ſçauroit attribuer la cauſe qu'aux diuerſes inclinations que la Nature leur a imprimées,& que les ſages Gouuerneurs peuuent bien adoucir, mais non pas entierement vaincre. C'eſt principalement en ces occaſions, que le Peuple ſe monſtre ſemblable à l'Arbre de ſon nõ, c'eſt à dire au Peuplier dont les feüilles ſe tournent, & ſe renuerſent à tous les ſolſtices. Il veut, & ne veut iamais rien conſtamment; il paſſe d'vne extremité à l'autre ſans s'arreſter au milieu; s'il ſert laſchement, il commande arrogamment, & il ne luy eſt pas poſſible de ſe tenir à la mediocrité. De la ſujettion la plus baſſe, il monte à la plus ſuperbe domination, & ſouuent tombe en vn ſi profond oubly de ſoymeſme, qu'à le voir ſi librement ſeruir, on diroit qu'il n'a pas perdu ſa liberté, mais ſa ſeruitude. C'eſt vn Polype qui ſe reueſt des couleurs de tous les objets, qui croit trouuer

Populus folia in ſolſtitio circumagit. Plin.

ſon repos dans le changement, qui fauoriſe ceux qui viennent tous frais dans l'Amphiteatre,&qui couronne de fleurs les victimes qu'il veut immoler à ſa fureur aueugle. Il s'eſmeut & s'appaiſe, il approuue & rejette en meſme temps vne meſme choſe; la confuſion luy fait deſirer l'ordre, & quand il l'a trouué, il ſe remet dans le déreglement, & comme il hait les choſes preſentes, il deſire celles qui ſont à venir, & louë les paſſées.

Odio præſentium & cupidine mutationis. Tacit.

Ces diuers changemens,& ces differentes inclinations ne ſont pas ſeulement des effets de ſon naturel, mais auſſi de la couſtume & de l'habitude, qui ſouuent change la nature. Le peuple Romain ne fut pas plutoſt accouſtumé à la domination de Ceſar & d'Auguſte, qu'il oublia tellement ſa liberté, qu'au meſme temps que le Senat apres la mort de Caligula, deliberoit ſur les moyens de la reſtablir, il fit ſçauoir qu'il ne pretendoit obeïr qu'à vn ſeul Empereur. C'eſt, ſans doute,

Conſuetudo morem facit. Ariſt.

que

que la forme d'vn Eſtat qui au commencement ne s'accommode pas à l'humeur des ſujets, ſe naturaliſe dans leur cœur par la couſtume, & l'horreur meſme de la ſeigneurie d'vn Tyran, ſe perd en ſes ſucceſſeurs quand leur gouuernement eſt accompagné de Iuſtice. Les Moſcouites par vne longue habitude, en ſont venus à ce point, que dans la plus dure ſeruitude que l'on ſe puiſſe imaginer, ils diſent, & qui plus eſt, ils croyent que la volonté de leur grand Duc eſt auſſi la volonté du Dieu eternel.

Outre la couſtume, il arriue quelque fois que le changement du naturel ſe fait par accident, comme quand vn Peuple pouſſé du deſir de ſe venger de ceux qui l'oppriméť, ſe ſouſmet volontairement à l'empire d'vn autre Peuple. Ce fut le changement que ſouffrirent les Citoyens de Capouë, quand ils eurent recours à la protection des Romains ; Mais comme ces diſpoſitions ſont accidentelles, auſſi ne durent-elles pas

long-temps, & enfin la Nature regaignant le dessus, se rend presque tousiours victorieuse de la necessité. Que si nous voulons remonter iusques à la source, & faire reflexion sur tous les diuers mouuemens des Peuples, nous trouuerons qu'ils tiennent de l'humeur & du naturel de celuy, qui le premier a formé le corps de leur societé. L'amour de la paix &des lettres na'iamais esté separé de la Cité d'Athenes, depuis qu'vne Mineruc en eut ietté les premiers fondemens; & le desir de regner s'est en tout temps conserué dans la ville de Rome, parce que son fondateur en estoit tout plein, & qu'il auoit transmis à ses successeurs comme à titre d'heritage, vne si noble passion. Les Venitiens au contraire, ont iousiours aymé le repos & la paix, parce que leurs Autheurs battus des orages ciuils de l'Italie, s'estant iettez dans les Palus de la mer Adriatique, eurent plus de soin de se maintenir, que d'estendre par des cõquestes, les frontieres

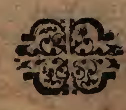
de leur Eſtat.

Ces obſeruations neantmoins, ny toutes les autres dont nous venons de parler, ne ſont pas ſi certaines, qu'elles ne puiſſent quelquefois tromper le iugement du politique, qui s'y voudroit trop arreſter. A dire le vray, ny la ſituation des contrées, ny les impreſſions des climats, ny les qualitez de l'air, ny les influences du Ciel, ne forcent point la liberté des hommes; mais ſeulement en alterant le temperament des corps, elles peuuent d'autant plus facilement agir ſur leurs mœurs, qu'eux-meſmes ſuiuent plus volontiers le mouuement de la Nature, que l'empire de la Rai on. Mais en tout cela, il n'y a point de neceſſité, & il ſemble d'ailleurs que la temperature de l'air ne ſoit pas touſiours ſemblable en vn meſme endroit, & que tranſporté d'vn lieu en vn autre, il change comme de Colonie a la façon des hommes. L'Egypte, & la Grece, regrettent auiourd'huy la perte de ces belles &

ingenieuſes inuentions, qui autresfois les rendoient floriſſantes ; & ceux qui les habitent maintenant, n'ont plus que le ſouuenir de la gloire,&de la gentilleſſe des mœurs de leurs anceſtres.Cependant les Eſpagnols, pour auoir trouué dans leurs Colonies des Indes, les veines inépuiſables de l'or &de l'argent auec des monceaux de perles, n'en ont pas pourtant ramolli leurs mœurs,ny rien relaſché de leur premiere vigueur;mais au contraire de toutes les richeſſes que la fortuné leur a preſentées, ils en ont fait des degrez à leur ambition,pour taſcher de ioindre à leurs Eſtats, les extremitez de la terre.

Il ne reſte plus qu'à repondre à ceux qui ont dit qu'Ariſtote n'auoit pas bien connu la qualité des climats, puis qu'il a creu que les contrées qui ſont ſituées ſous les deux cercles Arctiques,n'eſtoient pas habitées.Mais outre que c'eſtoit alors la creance de tous les Geographes de ſon temps, il ne s'enſuit pas que

pour auoir Ignoré quelques circonstances particulieres des climats, il n'ait fort bien connu leurs impressions actiues par vne generale contemplation de la Nature, dont il estoit le plus fidelle interprete. C'est dans cette parfaite connoissance qu'il aduertit le Legislateur de iuger des effets par leur cause, afin qu'ayant ainsi d'écouuert les mœurs & les inclinations du Peuple, il le puisse facilement regir, & en mesme temps retenir par le frein des loix iustes & conuenables. Comme entre les Arts mechaniques, ceux que la Nature a inuentés, sont les meilleurs & les plus parfaits; Aussi les loix sont sant doute les plus équitables, & les plus propres aux Estats, qui sont les plus conformes à la Nature.





DES DISCIPLINES, ET DES ARTS LIBERAVX.

C'EST vne entreprise bien temeraire que celle de ces infortunez Politiques, qui ne pouuant souffrir que la Raison se soit declarée ennemie de l'ignorance, s'efforcent de luy arracher des mains ses plus nobles, & ses plus puissans instrumens, en bannissant de la Republique les Arts liberaux, & les honnestes Disciplines. Ils ne se contentent pas de dire que les belles paroles, les figures de l'oraison, les nombres, les lignes, & les disputes de la matiere & de la forme, n'ont

rien de commun auec le gouuernement d'vn Estat ; mais ils s'imaginent encore que l'oysiue contemplation que les belles lettres recherchent, esloignent les Citoyens du commerce de la vie ciuile, les rendent plus timides, plus factieux, & plus disposez à suiure tous les mouuemens dereglez. On adiouste qu'elles font deux effets contraires à la Vertu militaire, dont l'vn est d'occuper entierement l'esprit, & d'amollir la vigueur du courage par des exercices sedentaires ; & l'autre est de rendre les hommes froids, melancholiques & nullemẽt susceptibles de ce feu, & de cette genereuse ardeur que la guerre demande. Mais comment seroit-il possible qu'vn Estat troublé par les factions des Philosophes, des Orateurs, & des Iurisconsultes mesmes, deust iamais s'éleuer à quelque degré considerable de dignité de puissance & de grandeur ? Ne fut-ce pas la pensée de ces genereux Spartiates, quand apres auoir reconnu que la Philosophie

auoit preuariqué, & non seulement cedé, mais aussi consenti aux vices, ils laisserent aux Atheniens la reputation de bien dire, pour s'acquerir la gloire de bien faire ? Ceux-là sçauoient, & ceux cy faisoient; & si les vns ne deuindrent pas plus magnanimes par leur science, les autres sans doute furent plus vertueux par la seule ignorance des vices.

Mais qui pourroit dire les maux, & les desordres que de tout tẽps l'Eloquence a produits & iettez dans les Republiques ? n'y a-t-elle pas toûjours esté la nourrice de la licence, la cõpagne des seditions, le flambeau des guerres ciuiles, & l'instrument par lequel l'Ambition a changé en Tyrannies les plus iustes Empires ? Ne fut-ce pas par sa seule voix que Pericles establit sa domination, & qu'il la rendit agreable, lors mesme qu'il tonnoit, qu'il lançoit des éclairs, & qu'il confondoit tous les Estats de la Grece ? Ne fut-ce pas par elle comme par le charme d'vne Circé, que les Graeches

firent entrer la diſcorde dans la ville de Rome, & que Ceſar fonda cét Empire de ſeruitude, qu'il acheua depuis d'eſleuer par la force des armes? Ne ſçait-on pas que le Peuple eſt vne mer inconſtante & infidelle, & que les Orateurs ont touſiours eſté cõme les vents qui l'ont émeuë, qui l'ont bouleuerſée, & qui ont excité ces orages ciuils, où les Eſtats les plus puiſſans ont trouué leur naufrage? Enfin, n'ont ils pas vſurpé par l'eloquance, cette haute & ſouueraine authorité par laquelle ils ont formé leurs deſirs dans les paſſions d'autruy, ont commandé ſans loix, ont regné ſans Sceptres, ont vaincu ſans armes, & ſe ſont acquis vn Empire d'autant plus violent, qu'il eſtoit plus doux à ceux qui s'y ſouſmettoient volontairement? Certes, comme l'oüye, le plus leger des ſens communique ſoudainemẽt à l'Ame les impreſſions qu'elle reçoit; En cette meſme ſorte, le ſon d'vne parole eloquente s'aſſuiettit les eſprits, fléchit les volontez de

tout vn Peuple, regne abſolument ſur ſes affections, l'anime, le pouſſe, le retient, & en fait tout ce que l'Orateur deſire. C'eſt vn Torrent qui ne meine pas les Auditeurs, mais qui les entraiſne; c'eſt vn trait enflammé, qui tombant ſur vne matiere diſpoſée, l'embraſe & fait ce funeſte incendie qui a ſouuent enſeuely ſous ſes cendres, les Villes les plus floriſſantes. Que ſi nous conſiderons les effets de l'eloquence au dehors, il ſemble qu'elle ne ſoit point neceſſaire dans les armées, où la Vertu d'vn General conſiſte, non pas à bien diſcourir, mais à bien executer les hautes entrepriſes. C'eſt là, où ſon action doit eſtre plus efficace que ſa parole, ſa main plus prompte que ſa langue; & ſon exemple plus puiſſant que ſa voix. C'eſt là où l'aſpreté d'vn langage, qui comme celuy de Marius, ſemble eſtre meſlé de fer & d'acier, anime bien mieux les ſoldats au combat, & luy eſt plus ſeant qu'vn diſcours peint des couleurs de la

Rhetorique. C'est pour cela que la Deesse de persuasion que les Spartiates reueroient, n'auoit pour tout ornement qu'vne lance & vn bouclier, car ce Peuple guerrier croyoit qu'vn langage poli n'estoit pas moins honteux à vn General d'armée, qu'vn habillement parfumé.

Voila ce que l'ingratitude mesme ne voudroit pas auoüer, & que des hõmes neantmoins osent bien dire, quand ils tournent contre l'eloquẽce les propres armes qu'elle leur a fournies, & mises en la main. Quelle idignité! quelle ingratitude! ils ne se cõtentent pas d'arracher les plumes de cette Aigle, ils s'en seruent encore pour empenner les traits auec lesquels ils la transpercent; car comme on ne la sçauroit loüer que par elle-mesme, on ne peut aussi la blâmer que par elle-mesme. Certes, tous les discours qui dans tous les siecles ont esté faits, & consacrez à sa loüange, n'ont esté que comme des échos qui luy ont rendu ses propres voix, & encore bien imparfaites. Ce fut la pensée de ceux qui es-

leuerent autres-fois sur le Tombeau d'Isocrate, vne Sirene ayant la bouche close & les levres seellées, pour signifier qu'il valoit mieux se taire que d'entreprendre de loüer l'Eloquence. Il suffit donc de dire que si l'esprit est l'ornement de l'homme, l'eloquence est l'ornement de l'esprit, la main de l'entendement, l'image de l'Ame, la Reyne des Arts, la Maistresse des cœurs, & le plus beau present dont Dieu ait enrichi la Nature des hommes. En effet, ce que l'esprit est dans le corps, la lumiere dans l'air, & le premier mobile dans l'Vniuers, l'Eloquence l'est dans la vie ciuile, & sans elle toutes choses ne seroient pas seulement muetes, mais elles se trouueroient encore priuées de la clarté des siecles qui les illumine, & de la memoire de la posterité qui les venge de l'oubly en rappellant le temps passé, & le confondant auec le present.

Il est vray que la Sagesse a inuenté les Loix, mais elles n'auroient

iamais veu l'accompliſſement de leur deſir, ſi l'eloquence ne les euſt perſuadées en monſtrant leur Iuſtice par la raiſon expliquée & animée de la force, & des mouuemens du diſcours. C'a eſté donc par elle que les Peuples les plus ialoux de leur liberté, y ont renoncé volontairement, dans la creance qu'ils ont euë de n'eſtre iamais ſi libres, que lors qu'ils ſe rangeoient ſous l'heureuſe ſeruitude des loix. Elle commande à tout le Monde, & ne regne pas ſeulement au milieu de la paix, mais elle prend encore ſa part aux victoires acquiſes par la force, ſans pourtant que la force partage auec elle la gloire des Triomphes dont elle ſe couronne. S'il faut enflammer le courage des ſoldats, c'eſt vn feu; S'il eſt neneſſaire de moderer leur impetuoſité, c'eſt vn frein; Et s'il eſt queſtion d'adoucir leurs trauaux, c'eſt vne Panacée. Dans ces occaſions, elle leur perſuade que les perils ſont precieux, que la couronne eſt moins deſirable que le

combat, que les proyes sont de riches dommages, qu'il en sort plus de gloire que de sang, & que c'est par elles comme par autant de bouches que la Vertu parle dans les armées. Quand les Grecs se diuisent deuant Troye, & qu'ils se mettent en estat de remonter sur leurs vaisseaux, ce ne sont pas les orages de la mer, mais les foudres de l'eloquence d'Vlysse, qui les arreste dans le port. Quand la fortune abandonnant les Atheniens, passe dans le cāp de Philippe, ce n'est pas leur armée, mais le Torrent des Oraisons de Demosthene, qui borne le cours des victoires de ce Roy, & qui deguise si bien tous les sinistres accidens, que le plus grand estonnemēt se conuertit en asseurance. Mais qui pourroit dire les seruices que l'eloquence a rendus à ce premier des Cesars, qui parloit à ses soldats de la mesme ardeur auec laquelle il combattoit ses ennemis? Combien de fois s'est-il seruy plus heureusement de sa langue que de ses armes?

Combien de fois a-t-il monſtré qu'il y auoit plus de force en ſa voix qu'en ſa main? Combien de fois a-t-il oppoſé aux legions reuoltées vne parole hardie, eſleuée, & toute pleine de nerfs & de vigueur? C'eſt ce qui obligea ſes ſucceſſeurs en l'Empire de cultiuer l'eloquence, puis que Neron fut le premier des Ceſars qui eut beſoin de parler par emprunt,& de reciter les harangues que Seneque luy auoit preparées.
Cependant,il ſemble que cette haute & ſublime eloquence, qui a eſleué la gloire de Rome auſſi haut que ſon Empire, ne ſe puiſſe bien déployer que dans vn Eſtat populaire, où la licence eſt plus grande, & les mœurs des hommes plus inconſtantes. Ces champs ſi ſpacieux, & ſi Eſtendus ne luy ſont pas ouuerts dans vne Monarchie, où elle a des bornes plus eſtroites, puis que toutes les grandes deliberations y dependent de la ſeule volonté du Prince qui luy donne la loy, & qui regle ſes mouuemens. C'eſt là neant-

moins que l'Agamennon d'Homere souhaitoit d'auoir aupres de luy plus de Nestors eloquents que de vaillans Aiax; C'est là qu'vn Cyneas prenoit plus de Villes par ses discours, que Pyrrhus par ses armes; C'est là que Charles le Quint se plaignoit d'auoir esté plus affoibly par la parole eloquente d'vn Ambassadeur de France, que par les grandes armées de son Maistre. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois abuser de ce riche & precieux don de la Diuinité, mais cela luy est commun auec toutes les plus excellentes choses du Monde; si pour ce sujet, il faut bannir l'eloquence d'vn Estat, il n'y a rien qui ne soit sujet à la mesme loy, la force, la beauté, les honneurs, & tous les autres rares presents de la Nature, & de la fortune. Que les ennemis donc de cette souueraine Maistresse des affections, reconnoissent qu'elle fait l'ornemét soit de la Vertu, soit de la dignité; qu'elle se sert de la langue comme du gouuernail des Empires; & qu'el-

le gaigne ſur le cœur des hommes, par la douce force de la perſuaſion, ce que les Princes ne ſçauroiét obtenir par la terreur de la puiſſance.

Il n'apartient qu'aux Schytes & aux Goths d'auoir de contraires ſentimens, & de ſe perſuader que l'oyſiueté ne peut entrer dans les Eſtats par vne plus ſubtile & plus ſpecieuſe tromperie, que par celle des belles lettres. Il n'appartient, dis-je, qu'à vn Caligula, ou à vn Licinius né d'vn Païſan, & nourri parmy les Daces, de leur declarer la guerre, afin que par le defaut d'Eſcriuains, les prodiges de leur vie débordée & pleine d'horreurs, ne puiſſent pas faire rougir l'Hiſtoire, ny attirer ſur eux les imprecations de la poſterité. Ce fut, ſans doute, la penſée de cét Empereur Apoſtat, qui ſe ſouuenát que les Philiſtins auoient autrefois fait fermer les boutiques de tous les Artiſans, qui pouuoient fournir des armes aux Hebreux, fit auſſi fermer les Eſcholes des Chreſtiens, qu'il regardoit comme des Arcenaux d'où

l'on prenoit les armes propres a cóbattre ses erreurs, & son impieté. Au contraire, les sages Princes ont tousiours creu auec Platon, que la vaillance ainsi que les autres Vertus, s'enseignoit; & que remplir l'esprit des hommes de la douceur des Lettres, c'estoit leur inspirer l'amour de la Vertu, & le desir de ioindre les ornemens da la paix à la gloire des armes. Autant de fois qu'ils se representoient qu'Alcibiade & Alexandre estoient sortis plus vaillans & plus genereux, l'vn de l'Eschole de Socrate, & l'autre du sein d'Aristote; ils ne doutoient plus que l'estude ne fust vne meditation de la Vertu, qui se monstroit dans les liures sous toutes sortes de visages. A dire le vray, c'est là qu'on la voit dans les Philosophes auec toute sa pureté, dans les Historiens auec toute sa naïfueté, dans les Orateurs auec toute sa beauté, & dans les Poëtes auec tous ses attraits. C'est là, qu'elle fait parler la verité sans crainte comme sans interest, & qu'elle luy

donne aſſez d'aſſeurence pour ne trembler point à l'entrée des Palais, ny en la preſence des Roys. Les morts leur diſent ce que les viuans ne leur oſent dire;&ils ſont inſtruits, ou repris de leurs fautes par cette voix publique qui ne ſçait point flatter.

Mais quelle ſeure conduite peut-on auoir dans le gouuernement ſans le ſecours de la Prudence ? Et d'où eſt-ce que les rayons de cette vertu politique ſe reſpandent dans les Eſtats, que des fecondes ſources des Diſciplines liberales ? Ne ſont-elles pas autant de parfaites habitudes de l'entendement qui conſomment la prudence, poliſſent les mœurs, adouciſſent le naturel, & rendent la ſocieté non ſeulement meilleure, mais encore plus agreable ? Ne ſont elles pas les ornemens de la vie ciuile, les inſtrumens de la Vertu, les richeſſes des Eſtats, & comme les yeux qui les conduiſent ſeurement parmy les orages, & les écueils de la domination ? Ne ſçait-on pas en-

fin que leur douceur infuse dans le cœur des hommes, a plus de force que la puissance armée, pour les exciter à l'amour de l'Estat, & que c'estoit pour cela qu'il estoit ordonné à la ieunesse de lire le Menexene de Platon? Ce n'estoit donc pas sans raison que Mecenas aduertissoit Auguste, d'auoir sur toutes choses vn soin particulier des Escholes publiques de l'Empire, d'où comme d'vn fecond Seminaire, il tireroit de quoy remplir glorieusement les charges de la Republique. En effet, les semences des Vertus que la Nature respand dans les cœurs, ne sçauroient sortir au dehors si elles ne sont cultiuées; & s'il est vray que l'image de toute la vie de l'homme se fasse reconnoistre dans ses commencemens, il n'est rien de si necessaire que d'esleuer, & d'instituer la ieunesse en telle sorte que ses mœurs se rapportent à la police, & à la forme du gouuernement. Certes les factions les coniurations, & les autres crimes d'Estat, n'entrent que

Dio Caff.

Aristot.

dans le cœur de ces barbares, qui n'ont receu des bonnes l'ettres ny aucune impreſſion, ny aucune teinture de douceur & d'humanité.

Il y a donc de l'auantage pour le Prince à les cultiuer, à les faire fleurir, & à leur donner ce rang d'honneur, & de dignité qu'elles ont toûjours tenu dans les Eſtats les mieux reglez, & les plus floriſſans. La gloire qu'il s'acquiert par les armes eſt grande ; mais celle qui ſe répand ſur luy de la protection qu'il donne aux honneſtes Diſciplines, eſt immortelle, & voit auec mépris au deſſous d'elle tout l'Empire de la fortune. Pompée le croyoit ainſi, quand il faiſoit baiſſer les marques de la puiſſance ſouueraine deuant la porte du Philoſophe Poſſidonius, en quoy il faiſoit vn honneur à la Philoſophie, qu'il n'euſt pas voulu faire aux plus puiſſans Roys de la terre. Il faloit bien auſſi qu'Auguſte fuſt perſuadé de cette meſme verité, quand pour ſe rendre capable de ſouſtenir le faix du gouuernement, il ſe reſolut d'ap-

Plutar. in Pomp.

bitude des Vertus paiſibles & tranquilles.

Certes, Platon en faiſoit vn autre iugement, quand il leur aſſigna vne place honorable en ſa Republique, dans la connoiſſance qu'il auoit qu'elles en banniroient l'ignorance & la ferocité, pour en meſme temps répandre leur lumiere dans toutes les parties de la ſocieté ciuile. Il eſt vray qu'il n'y a point voulu admettre la Poëtique, & que pour en faire ſortir honneſtement Homere, il le couronne de fleurs & de lauriers, comme s'il luy euſt dit qu'il ſe deuoit contenter du rang qu'il tenoit parmy les Dieux de la Ville d'Argos. S'il faut rechercher les raiſons de cét honorable banniſſement, il ſemble d'abord que Platon, qui auoit appris des Sages d'Egypte les plus hauts myſteres de ſa Philoſophie, ſe fuſt auſſi laiſſé perſuader par eux-meſmes que la Poëſie n'eſtoit autre choſe qu'vn doux & agreable poiſon qu'on preſentoit dans vne coupe d'or. Il voyoit d'autre part, que

φάρμακον ἡδονῦς. Dio. Chryſoſt. in Troia.

les Poëtes de la Grece attribuoient aux Dieux des actions si criminelles, qu'outre le dangereux exemple qu'elles donnoient aux hommes, les loix publiques les eussent vangées par les derniers supplices. Il se representoit encore que comme les viues couleurs d'vn Tableau ont plus de force pour émouuoir les passions, que les simples lineamens; qu'en cette mesme sorte, le mensonge reuestu des couleurs & des liurees de la vraysemblance, entroit facilement sous ce masque dans l'esprit du Lecteur, & en faisoit sortir la verité. Enfin, à bien considerer l'intention de ce Philosophe, il n'a point rejetté la Poësie modeste & qui est pleine d'vn honneste loisir, mais seulement le mauuais vsage de celle, dont les charmes & les attraits sont capables de corrompre la plus austere Vertu, quand elle entreprend de la tenter & de la suborner. C'est pour cela qu'Epicure ne l'a pas retenuë dans le Royaume mesme de la volupté, de crainte

qu'elle

qu'elle ny en establist vn autre plus mol & plus effeminé.

Quoy qu'il en soit, nous sçauons qu'Aristote a eu d'autres pensées, & qu'il a receu auec honneur dans sa Cité, les Muses que Platon auoit bannies de sa Republique. Il auoit, sans doute, consideré que la Poësie auoit esté la premiere Philosophie, venerable par son antiquité, ingenieuse en ses inuentions, sublime en son langage, riche en ses figures, superbe en ses ornemens, vtile mesme en ses tróperie, & propre à couurir d'vn agreable voile les mysteres de la Sagesse politique. C'est elle qui a conserué dans ces nombres, non seulement les loix des Republiques, mais aussi les oracles rendus aux Peuples, qui en virent le premier siege sur le sommet de la montagne de Parnasse. C'est elle, qui auec plus de grace fait luire la verité à trauers ses ombres, & qui par la douce liaison, & par la iuste cadence de ses paroles, inspire aux hommes l'a-

Poëtica prima quædam est philosophia. Strab.

Stephan. de Vrbib.

mour de la Vertu, & donne vne nouuelle force à toutes leurs pensées. Comme la voix resserrée dans quelque instrument, frappe l'oreille d'vn son bien plus aigu & plus penetrant; Ainsi les sentences pressées & contraintes dans la mesure des Vers, font sans doute, vne impression plus viue dans l'esprit, que lors qu'elles sont espanduës dans l'air vague d'vne prose, qui est ialouse de sa liberté. Enfin, c'est la Poësie qui enflamme son Lecteur d'vn genereux desir d'imiter les Heros dont elle décrit les actions; C'est elle, disie, qui forme vn Alexandre sur le modele d'vn Achille; & qui pour son chef-d'œuure, dispense des couronnes immortelles à ceux, qui par la grandeur de leurs actions, l'ont obligée à faire connoistre leur nom à la posterité. Virgile & Horace eurent grand' part en l'amitié d'Auguste, mais il en a recueilli ce fruict glorieux de l'immortalité, qui fait qu'auiourd huy mesme il est

bien mieux connu par leurs Vers, que par tous les Triomphes que Rome luy a decernez. Il semble donc que l'Empereur Adrian fust bié ennemy de la gloire de son nom, quand il fit fermer toutes les sources de cette fameuse fontaine de Castalie, dont on dit que les Poëtes sont abreuuez & inspirés. Au contraire, le grand Constantin ne pouuoit mieux monstrer qu'il estoit ialoux de sa reputation, que lors qu'il fit esleuer son effigie parmy celle des Muses.

Castalij fontis venas fatidicas obstruxit. Ann. Marcel. Euseb. in vita Côstant.

Il ne faut pas trouuer estrange, si la Peinture, qui n'est qu'vne Poësie muete, a eu le mesme destin que la veritable Poësie, qui en effet est vne peinture parlante, & animée de cette chaleur de sang & d'esprits, dont les Poëtes sont échauffés. Les feintes, les illusions, & les tromperies sont innocétes en l'vne & en l'autre; elles representét également les mauuaises, & les bonnes actions; & toutes les deux esmeuuét l'imagination

auec d'autant plus de force, qu'elles imitẽt la verité auec pl⁹ d'induſtrie. La Poëſie repreſente les choſes par des paroles, & par des caracteres; La Peinture les fait voir par des couleurs & par des figures; & la main des Peintres auſſi bien que leſprit des Poëtes, eſt ſouuent animée d'vne ſorte d'enthouſiaſme. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi Platon n'a point admis l'Art de la peinture dans ſa Republique, puis qu'il en auoit exclus la Poëſie, & que dans le ſort commun de deux innocentes, la condamnation de l'vne eſtoit vn preiugé de celle de l'autre. I'auoüe que les Republiques de Rome, & de Sparte ſe ſont l'ong-temps paſſées du noble artifice de la Peinture; mais il ne s'enſuit pas de là qu'elles ayent corrompu les mœurs des Grecs, & des Romains deſlors qu'ils ont commencé d'en faire leurs delices. Ce fut plutoſt vn effet du debordement du luxe, & de la conuoitiſe des Citoyens, qui eſtant vne

fois ſortis des bornes de la Temperance, abuſerent non ſeulement des Arts liberaux, mais encore des choſes les plus ſaintes. Quoy qu'il en ſoit, on ne peut pas dire que la Peinture ſoit inutile en la Republique, quis qu'elle diſpoſe agreablement les eſprits à la Vertu, en leur mettant ſous les yeux les belles & genereuſes actions de ceux qui ont eſté les ornemens & l'admiration de leurs ſiecles. Elle ne conſerue pas ſeulement leur memoire, mais en donnant vne Ame aux corps les plus inſenſibles, & faiſant naiſtre les paſſions ſur la toile meſme, elle fait voir cette ſecrette force qu'elle a pour allumer dans les cœurs le deſir de toutes les choſes honneſtes & loüables. Outre cela, elle s'occupe noblement à nous découurir en peu de temps, & ſans changer de lieu, toute la face du Monde repreſentée ſur des Cartes; comme auſſi à former les figures de Mathematique, & à garder les hommes d'eſtre trom-

pez, quand ils se meslent de iuger de la beauté, & des proportions d'vn ouurage. Voilà les nobles employs qui la tirent du nombre des Arts mechaniques, pour luy donner vn rang si honorable parmy les Arts liberaux, que les Roys mesmes n'ont pas dédaigné de prendre le pinceau & de s'en seruir de la mesme main dont ils portoient le Sceptre.

Arist. Polit. lib. 8. c. 3.

Que si la veuë, qui n'est qu'vne pure idée, a tant de pouuoir sur les cœurs, quelle force ne doit point auoir la voix harmonieuse qui passe iusqu'à l'Ame, & de laquelle l'eloquence mesme emprunte les inflexions de ses tons, la consonance de ses paroles, la cadence de ses periodes, la proportion de ses nombres, & les interuales de sa prononciation. Cependant, on n'a pas laissé de mettre en question si la Musique doit estre mise au rang des Arts, ou au nombre des jeux, ou plutost en celuy des honnestes occupations:

car il ſemble qu'elle tienne des Arts en ce que c'eſt vne ſcience, des jeux en ce qu'elle eſt vn agreable relaſche du trauail, & des honneſtes occupations en ce qu'elle fait vne partie de la felicité humaine. Mais certes ſa nobleſſe eſt trop grande pour ne ſe faire deſirer que pour le plaiſir; il la faut rechercher pour former les mœurs, pour calmer les paſſions, pour animer les hommes à la Vertu, & pour eſleuer leur eſprit, qui ſe laiſſe facilement tranſporter aux excez d'vn doux rauiſſement. Car comme les images des objets que les ſens exterieurs reçoiuent, s'impriment bien auant dans l'Ame; ainſi les chants melodieux paſſent des oreilles à l'entendement, & de l'entendement à la volonté, où ils produiſent les fruits admirables de la Vertu, & font ce calme delicieux pour lequel les paſſions meſmes témoignent auoir du reſpect. On peut donc dire que celuy là donne ſon cœur à la Muſique, qui luy

Ariſt. lib. 8. Polit. c. 3. & 5.

Incorpoream animam corporaliter mulcet. Caſſiod.

preste ses oreilles: il se rend son captif sans qu'il soit lié d'autres chaines que de celles de sa voix, & il semble mesme qu'il soit enchanté par autant de caracteres de magie, qu'elle a de noires & de blanches, de longues & de breues. Ces merueilleux effets procedent de ce que l'Ame n'a point de plus grand rapport qu'auec les accords & les nombres, ce qui a donné sujet à quelques-vns de dire qu'elle mesme n'estoit autre chose qu'vne diuine harmonie. Platon apportoit vn temperament à cette opinion, il disoit que l'Ame se ressouuenant de la Musique qu'elle auoit ouye dans le Ciel, suiuoit volontiers les images & les ressemblances qu'elle en trouuoit sur la terre. Outre cela, il y en a vne autre naturelle qui consiste en la proportion que les sens ont auec les objets, & en ce concert perpetuel qui se fait dans les veines & dans les arteres du corps, où le cœur qui en est le maistre, bat incessamment la

Est animaueluti dulcissima naturæ Cythara, potentiis suis tanquam

mesure. C'est l'harmonie du petit Monde, emulatrice de celle de l'Vniuers qui n'est qu'vn accord & vn concert de diuerses parties, dans lequel toute la Nature comme vn Echo, répond à la voix de la sagesse de son diuin Autheur. C'est là que le Soleil par ses mouuemens reglez, & par la dispensation mesurée de la lumiere, conduit cette souueraine harmonie qui anime les corps inferieurs, & remplit de contentement les hommes, & les Anges.

neruis ac fidibus cõpacta. Boët.

Sol plectrum mundi. Ex Cleanthe.

Que si du Monde sensible, nous portons nostre contemplation sur le monde politique, nous trouuerons que la diuersité de tant de personnes, d'esprits, & d'humeurs, de tant d'Arts & de tant de sciences qui seruent les vnes aux autres, forment cette harmonie, & cét heureux vnisson sans lequel la Discorde romproit toutes les liaisons & les proportions des Estats. Les loix n'estoient pas encore grauées sur des colomnes, ny escrites sur des Ta-

bles, lors qu'on ordonná à la ieunesse de les apprendre en chantant, afin que par la douceur de la voix elles peussent passer plus doucement dans les esprits, & regler les passiós selon leur desir, & en la mesme sorte qu'on regle le chant sur le sens de la lettre. C'est la raisó pour laquelle les Grecs ont appellé d'vn mesme mot les chansons & les loix; car comme celles-cy ne sont autre chose que l'ordre mesme, & que l'ordre est le principe de toute consonance, ce sont elles aussi qui forment tous les beaux accords de la vie ciuile. Ainsi, quand les Sages de la Grece feignirent qu'Amphion auoit basti les murs de Thebes auec le son de sa Lyre, ils voulurent faire entendre qu'il auoit par les loix de la Musique, reglé les mœurs, & disposé les esprits a vne heureuse concorde. En effet, la Iustice & la Musique sont deux sœurs iumelles, ou plutost ne sont qu'vne mesme chose sous diuers noms; d'où vient que ce que le

νόμους.

Magiſtrat aſſis en ſon ſiege fait auec l'authorité des loix, la Muſique le fait auec la douceur de ſes tons meſurez. Apres cela, il ne faut point demander pourquoy les Thebains prirent l'harmonie pour la Deité tutelaire de leur Eſtat ; ny pourquoy les Arcadiens reglerent par les conſonances de la Muſique, le gouuernement de leur Ville ; ny pourquoy Platon & Ariſtote ont prononcé qu'on ne ſçauroit changer les loix de cét Art imperieux qui maiſtriſe ſes volontez des hommes, ſans en meſme temps changer les loix & la forme des Republiques. Les Italiens eppuyez ſur ce fondement, ſe ſont imaginez que la cauſe des ſanglantes factions des Guelphes & des Gibelins, deuoit eſtre raportée à ce que la Muſique de ce temps-là, rude & imparfaite, n'auoit pas la force de fleſchir les cœurs, de calmer les paſſions, ny d'adoucir la ferocité des eſprits. Certainement, il n'y a point eu de Peu-

Plato maximè cauendum existimat ne de benè morata musica aliquid immutetur ; negat enim vllam tantam morum in Republica labem, &c. Boët.

ples plus cruels, plus barbares, ny plus sauuages que ceux qui l'ont ou ignorée, ou méprisée, parce qu'estát la compagne des loix, & la confidente des Legislateurs, il a falu qu'ils ayent esté priués de la connoissance des proportions, & des accords de la Iustice.

Or comme il y a diuerses sortes d'accords & de tons; aussi y a-t-il diuerses sortes de Musique, dont l'vne est propre à former les mœurs à la Vertu, & l'autre à faire relascher la vigueur de l'Ame dans la mollesse du repos. L'vne est conuenable à la vie contemplatiue, parce qu'elle n'inspire que des pensées qui s'esleuent iusqu'à l'Eternité, & à la gloire du Createur de toutes choses; l'autre toute pleine d'ardeur, est conuenable à la vie actiue, parce qu'elle échauffe les esprits dans les veines, & donne aux hommes ces genereux mouuemens qui les font courir aux armes, pour se mesler dans les combats. Il y a ces

perpetuelles differences, que si la Musique est passionnée, lugubre, & lamentable comme la Phrigienne mixte, alors les larmes coulent en abondance des yeux des Auditeurs; Si elle est haute, aiguë, & violente comme la Phrigienne simple, la colere s'allume dans le cœur, & cette flâme embrase tout le sang; Si elle est eneruée, rompuë, & dissoluë comme la Lydienne & l'Ionique, les forces du corps se dissipent, & l'ame tombe en de douces langueurs. Si elle est masle, ferme, & modeste comme la Dorienne, elle fait aussi les hommes constans, vaillans, chastes & moderez. C'est par ce ton elleué & martial, qu'vn Terpandre & vn Tyrtée animerent les Lacedemoniens; qu'Alcée releua le courage abbatu des Lesbiens; & que Cadmus persuada aux Grecs que les Dieux mesmes faisoient leurs delices de cette sorte de Musique. A dire le vray, c'est la voix de l'Espouse du Fils de Dieu, c'est l'harmonie

Dorius pudicitiæ largitor & castitatis effector est, Cassiod.

Plutarq.

qu'au lieu que l'Ionique & la Lydienne ont accoustumé de flatter les passions des hommes, celle-cy les maistrise, les rend souples, & obeïssantes quand d'vn ton imperieux, elle contraint l'Ame de suiure ses accords, & ses mouuemens mesurez. En effet, il n'est pas plus estrange que l'Ame frappée des douces atteintes d'vne voix mesurée, traissaille de contentement, que de voir retentir deux cordes d'vn Luth montées à vn mesme ton, encore, que la main du Maistre n'en touche qu'vne seule. Ce iugement de Platon n'a pas empesché qu'Aristote n'ait receu toutes les autres especes de Musique, qui peuuent contenter les sens, & apporter à l'Ame vne ioye toute pure & innocente. Il veut en suite que la ieunesse les apprenne & s'y addonne, tant pour se purifier, que pour mener vne vie tranquille, car le repos est preferable à l'action, lors que c'est vn repos actif, & occupé à des choses honnestes aus-

quelles la Vertu se plaist. Cette occupation est si noble, que les plus grands Roys en ont fait vn des ornemens de leur Sceptre ; l'Egypte a plutost flefchi sous les loix de l'harmonie de son Osyris, que sous celles de son Empire ; La France a veu son Robert comme vn autre Dauid, mesler sa voix parmy celles des enfans de Choré ; & iamais elle ne Cessera d'honorer la glorieuse memoire de Louys XIII. qui sceut si bien faire la belle alliance de la musique auec la Iustice.

Diodor. Sicul.

Voila qu'elle est l'vtilité des Arts Liberaux dans la Republique ; car quant aux sciences, on ne doute point qu'elles n'y soient necessaires comme celles qui polissent l'esprit, forment les mœurs, dirigent les actions, & donnent des regles à la vie des hommes. Elles ne sont pas seulement bien-seantes à vn Prince, mais aussi necessaires, car comment pourra-t-il regner auec gloire & re-

putation, s'il ne cõnoist pas les loix par lesquelles il regne; Certainement, les bonnes lettres sont comme la source des Vertus actiues & morales; & c'est de la conionction de la Sagesse & de la puissance que depend la felicité des Estats. Quand donc le Prince trauaille à faire fleurir les Sciences, il trauaille pour le salut de son Royaume, & pour sa propre gloire: car si elles ont besoin de sa protection, & de sa faueur pour se maintenir en leur dignité, il a aussi besoin de leur voix, & de leur recommandation pour empescher que ses belles actions ne soient enseuelies auec luy dans vn mesme Tombeau. Les Roys de Sparte n'alloient point au combat sans auoir auparauant sacrifié aux Muses, dans la connoissance qu'ils auoient qu'elles seules pouuoient conseruer les images de leurs hauts faits & couronner leurs victoires de lauriers, & de palmes que les années, ny les siecles ne flaistri-

roient iamais.

En effet, il n'y a ny Arcs de Triomphe, ny Statuës de bronze, ny colomnes de marbre chargées de Trophées, qui puissent combattre la durée d'vne Histoire eloquente, qui represente l'Image de leur vie, & consacre leur nom à l'immortalité. Outre cela, c'est vne marque de leur benignité, & de leur iustice tout ensemble, quand ils honnorent de leur faueur les bonnes lettres, qui se trouuent toûjours opprimées sous l'iniuste domination d'vn Tyran, parce qu'il n'ignore pas qu'elles sont les instrumens de la Vertu, les Compagnes de la liberté, & comme les gages certains du bon-heur & de la grandeur des Estats. Les Scythes qui les ont traittées en ennemies;n'ont aussi iamais estably aucun Empire durable, ny heureux; & au contraire, les Romains ne les eurent pas plutost alliées auec leurs Armes, qu'ils ietterent les fermes fondemens de

cette ſuperbe Republique, qui effaçant la gloire de toutes les autres, les ſouſmit enfin à ſes loix. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet, que ce Peuple vaiqueur & Arbitre des Nations, ſe vantoit de ce que les Muſes eſtoient entrées dans ſa Ville, au meſme temps qu'elle démeſloit la ſeconde guerre auec Carthage ſa riuale, comme ſi elles y euſſent eſté appellées pour couronner cette Maiſtreſſe du Monde, & pour celebrer ſes Triomphes. C'eſt ce qui nous apprend qu'entre les Armes & les Lettres il y a vne concurrence, & vne certaine entre-ſuite de temps, puis que les plus grands Capitaines, & les plus ſçauans hommes ſe ſont rencontrez dans les meſmes ſiecles, comme nous voyons que la force du corps, & celle de l'eſprit arriuent d'ordinaire aux hommes tout à la fois, & dans le meſme degré de leur âge.

Punico bello ſecundo, Muſa pennato gradu intulit ſeſe bellicoſã in Romuli gentẽ. Enni.

Quoy qu'il en ſoit, les Atheniens ayant obſerué que les entrepriſes

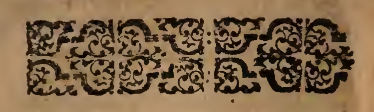
faites durant tout le temps que la statuë de Minerue demeuroit sous le voile, auoient esté suiuies d'vn sinistre euenement, se persuaderent que le bon-heur de leur Republique ne dependoit pas moins des Lettres, que des Armes. Mais les premieres sont si nobles & si delicates, qu'elles n'ont iamais bien fleuri qu'en la plus haute fortune des Estats qui les ont recueillies, comme celles qui leur seruoient de secours dans les guerres, & d'ornemens dans le calme d'vne Paix asseurée. Enfin, le Prince ne sçauroit ioindre à son Sceptre de plus belles Couronnes, que celles qu'il se fait luy-mesme, ou que les beaux esprits luy composent des plus precieuses richesses que les Lettres gardét dás leurs Thresors. Si Marc Aurelle n'eust esté persuadé de cette verité, il ne fust pas descendu de son Throsne pour se trouuer aux lectures des Professeurs des belles sciences, & on n'eust pas dit à Rome que son Palais ressembloit à

In solemnitate Plinteriarum.

Sub Augusta arma cessauerunt, & ingenia floruerunt, ne inerti iustitia languerent virtutis opera. Solin.

vne Eſchole de Philoſophie. Il auoit, ſans doute, reconnu que cette Maiſtreſſe de la vie poliſſoit le raiſonnement,& qu'en quelque ſorte elle poſſedoit toutes les choſes du Monde, les ſouſmettoit à ſoy, & leur commandoit autant de fois qu'il luy plaiſoit de ietter les yeux ſur elles, & de contempler leur nature. Quand elle ſied ſur ſon Throſne, elle paroiſt auſtere, & ne ſe laiſſe aborder que par la Raiſon ſeule; mais quand elle eſt meſlée dans les autres ſciences, & dans les affaires ciuiles, elle ſe familiariſe par tout, leur donne plus d'authorité, & ſe fait voir ſemblable à ces excellents parfums, dont l'odeur inſupportable d'elle meſme, deuient douce & agreable dés qu'on la meſle auec d'autres odeurs.

FIN.



PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre : A nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra : Salut. Nostre Amé & Feal Conseiller en nos Conseils, M. DANIEL DE PRIEZAC, nous a fait remonstrer qu'il auoit composé le *Discours sur la Politique d'Aristote*, lequel il desireroit faire imprimer s'il auoit sur ce nos Lettres necessaires, requerant humblement icelles ; A CES CAVSES desi-

rant bien & fauorablement traitter ledit expoſant, Nous luy auons permis & octroyé, permettons & octroyons par ces preſentes, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir ledit liure, l'expoſer en vente & diſtribuer au public durant le temps & eſpace de vingt années, à commencer du iour qu'il ſera acheué d'imprimer : Defendons à tous Libraires, Imprimeurs & toutes autres perſonnes de quelque qualité qu'ils ſoient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny diſtribuer par toutes les Terres & Seigneuries de n'oſtre obeïſſance ledit Liure durant ledit temps, ſans le conſentement & permiſſion dudit expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, ſur peine de confiſcation des exemplaires, trois mil liures d'amende, applicable vn tiers à nous, vn tiers à l'Hoſtel-Dieu de noſtre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers audit expoſant, & de tous deſpens dommages & inte-

reſt enuers luy : A la charge de mettre deux Exemplaires dudit Liure en noſtre Bibliotheque publique, & vn en celle de noſtre tres-cher & Feal le ſieur Seguier, Cheualier de France, auant que de l'expoſer en vente, à peine de nullité des preſentes. Donné à Paris le ſeptiéme iour d'Aouſt l'an de grace 1651. Et de noſtre Regne le neufiéme.

Par le Roy en ſon Conſeil,
BERAVD.

Ledit ſieur de PRIEZAC, *Conſeiller ordinaire de ſa Majeſté en ſes Conſeils, a cedé & tranſporté le preſent Priuilege à* P. ROCOLET, *Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, pour en ioüir & vſer conformément audit Priuilege, ainſi qu'ils ont accordé entre eux.*